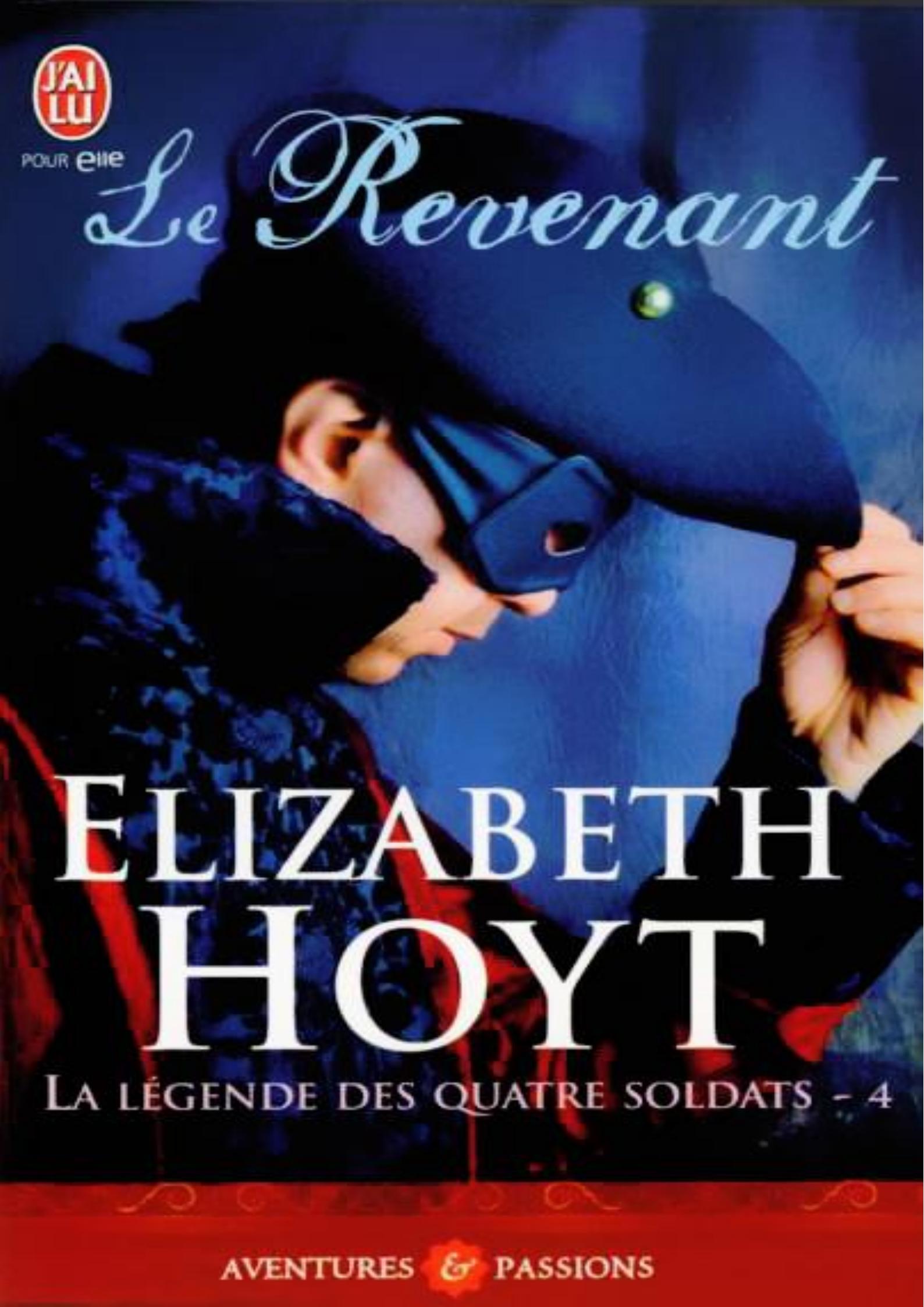


JAI  
LU

POUR elle

# *Le Revenant*



ELIZABETH  
HOYT

LA LÉGENDE DES QUATRE SOLDATS - 4

AVENTURES & PASSIONS

ELIZABETH  
HOYT

LA LÉGENDE DES QUATRE SOLDATS – 4

# Le Revenant

ROMAN

*Traduit de l'américain  
par Daniel Garcia*



*Pour mon éditrice, Amy Pierpont. Son discernement et sa patience ont grandement servi ce livre*

# **Remerciements**

Je remercie ma tante, Kay Kerr, pour son aide en français – si erreurs il y a, elles sont de mon fait ; mon agente, Susannah Taylor, pour sa bonne humeur ; mon éditrice, Amy Pierpont, pour son soutien sans faille. Merci aussi à Bob Levine, Melissa Bullock, Ana Balasi, Tanisha Christie et Carrie Andrews.

# Prologue

*Il était une fois un soldat qui revenait de la guerre. Il avait longtemps marché en compagnie de trois camarades. Mais à une intersection, chacun choisit une direction différente et poursuivit son chemin, tandis que notre soldat s'arrêtait pour retirer un caillou de sa chaussure. Bientôt, il se retrouva assis tout seul au carrefour.*

*Le soldat remit sa chaussure, mais il n'avait pas particulièrement envie de reprendre la route. Il avait fait la guerre pendant tant d'années qu'il savait que plus personne ne l'attendait chez lui. Sans doute étaient-ils tous morts. Et même à supposer qu'il restât des survivants, probablement ne le reconnaîtraient-ils pas. Car lorsqu'un homme partait à la guerre, il revenait toujours profondément changé. Heure après heure, jour après jour, année après année, la peur, la bravoure, le chagrin, la souffrance et le sang contribuaient à faire de lui quelqu'un d'autre.*

*Notre soldat demeura donc assis sur une pierre, à méditer, indifférent à la bise qui lui piquait les joues. Il portait, sur le côté, une grande épée, et c'est d'ailleurs en référence à cette épée qu'il avait reçu son surnom de « Longue Épée »...*

*L'épée de Longue Épée était en tout point extraordinaire. Outre qu'elle était très grande, très lourde, et très tranchante, elle ne pouvait être manipulée que par Longue Épée en personne...*

# 1

Londres, Angleterre, octobre 1765

Peu de réceptions étaient aussi assommantes qu'un thé politique. La maîtresse de maison chargée d'organiser ce genre de « réjouissances » priait souvent le Ciel pour qu'il se produisît quelque chose – n'importe quoi – qui apporterait un peu de piment à l'affaire.

Mais peut-être qu'un mort surgissant en titubant au beau milieu du thé, c'était *un peu trop* pimenté, estima, après coup, Béatrice Corning.

Jusqu'à l'arrivée du mort vivant, tout s'était passé comme pour n'importe quel thé politique. C'est-à-dire que la réception s'était révélée atrocement ennuyeuse. Béatrice avait choisi le salon bleu, qui était – sans surprise – bleu. Un bleu pâle, qui à lui seul suscitait déjà l'ennui. Quelques pilastres blancs égayaient cependant le décor. Accolés aux murs, ils grimptaient à l'assaut du plafond et se terminaient par d'élégantes volutes. Une table ovale, au centre de laquelle trônait un vase de fleurs, occupait le milieu de la pièce. La table servait de buffet, mais la collation se limitait à quelques tranches de pain beurré, et à des petits-fours rose pâle. Béatrice aurait voulu ajouter des tartelettes aux framboises, arguant qu'elles apporteraient un peu de couleur, mais oncle Reggie – le comte de Blanchard, pour ses invités – avait opposé un non catégorique à cette fantaisie dispendieuse.

Béatrice soupira. Oncle Reggie était adorable, mais aussi très près de ses sous. Avec lui, un penny était un penny. Ce qui expliquait que le vin avait été coupé avec de l'eau jusqu'à en devenir d'un rose anémique, et que le thé n'avait pour ainsi dire aucun goût.

La jeune femme coula un regard vers le coin de la pièce où se tenait son oncle. Les jambes écartées, il s'était lancé dans une

conversation animée avec lord Hasselthorpe. Emporté par ses arguments, il avait laissé sa perruque glisser légèrement de côté sur son crâne. Béatrice ne put réprimer un sourire. Ce cher oncle ! Elle fit signe à un valet, lui confia son assiette de petits-fours, et se fraya un chemin parmi les invités pour rejoindre son oncle afin de remettre sa perruque d'aplomb.

Elle n'avait pas fait dix pas que quelqu'un l'attrapa par le bras.

— Ne regarde pas, lui chuchota une voix féminine. Mais Sa Grâce nous fait sa célèbre imitation du cabillaud en colère.

Béatrice tourna la tête. Lottie Graham était un petit bout de femme d'à peine plus d'un mètre cinquante, replète, avec des cheveux très noirs. L'innocence de son visage tout en rondeurs était démentie par l'acuité de son esprit.

— Tu as raison, convint-elle, glissant un coup d'œil discret au duc de Lister qui affichait en effet une tête de poisson enragé. Mais pourquoi un cabillaud serait-il en colère ?

— C'est bien le problème, répliqua Lottie, comme si elle venait de marquer un point. Je n'aime pas cet homme. Je ne l'ai jamais aimé, d'ailleurs, et ça n'a pas de rapport avec ses opinions politiques.

— Chut ! lui intima Béatrice, de peur que des invités ne les entendent.

Tous les gentlemen présents dans cette pièce étant d'ardents soutiens du parti tory, il était préférable que les deux amies cachent leurs sympathies whigs<sup>1</sup>.

— Enfin, Béatrice ! ironisa Lottie. Même à supposer que l'un de ces charmants messieurs ait pu entendre ce que je disais, jamais il ne s'imaginerait que je puisse avoir un avis politique. Et encore moins s'il est en désaccord avec le sien.

— Pas même M. Graham ?

Les deux amies pivotèrent pour admirer un très beau jeune homme à perruque blanche, qui se tenait dans un angle de la pièce. Ses joues étaient empourprées, ses yeux brillaient, et il

---

<sup>1</sup>Le parti tory était le parti conservateur, alors au pouvoir, et le parti whig le parti libéral, son adversaire dans l'opposition. (N.d.T.)

semblait régaler les gentlemen qui l'entouraient d'une histoire cocasse.

— Surtout pas Nathan, répliqua Lottie, qui parlait de son mari.

Béatrice haussa les sourcils.

— Je croyais pourtant que tu pensais pouvoir le rallier à notre cause ?

— Je me suis trompée. Nathan vote comme les Tories, qu'il soit ou non d'accord avec leurs opinions. C'est désespérant. Je suis convaincue qu'il votera contre le projet de loi de M. Weathon d'accorder une pension aux anciens soldats de Sa Majesté.

Lottie s'était exprimée d'un ton presque désinvolte, mais Béatrice savait qu'elle était très déçue.

— Je suis désolée, dit-elle.

Lottie haussa les épaules.

— C'est bizarre, mais je suis plus triste d'avoir un mari qui n'a pas de vraies opinions, plutôt qu'un homme dont les vues seraient totalement opposées aux miennes, mais qui les défendrait avec conviction. Tu dois me trouver idiote ?

— Non. Cela prouve ta force de caractère, au contraire. Mais à ta place, je ne désespérerais pas complètement de M. Graham. Il t'aime sincèrement, sais-tu ?

— Oh, oui, je sais ! répondit Lottie, en lorgnant sur un petit-four. C'est bien pour cela que c'est encore plus tragique !

Elle s'empara du petit-four en question, dont elle fit une bouchée.

— Hmm, reprit-elle.

— Ils sont meilleurs qu'ils n'en ont l'air.

— Lottie ! protesta Béatrice, qui se retenait de rire.

— Eh bien quoi, c'est vrai ! Ces gâteaux ont une tête tellement torie que j'étais persuadée qu'ils étaient immangeables. Mais ils ont un petit arrière-goût à la rose qui n'est pas désagréable.

Elle prit un autre petit-four et lui fit subir le même sort, avant d'ajouter :

— Tu as vu que la perruque de lord Blanchard est de travers ?

Béatrice soupira.

— Oui. J'allais justement la remettre d'aplomb quand tu m'as harponnée.

— Hmm. Dans ce cas, il te faudra braver la morue furibonde.

Béatrice s'aperçut que le duc de Lister s'était joint à son oncle et à lord Hasselthorpe.

— Tant pis. Il me faut quand même sauver la perruque de ce pauvre oncle Reggie.

— Quel courage ! la félicita Lottie. Je vais rester ici, à grignoter d'autres petits-fours.

— Lâche ! lui murmura Béatrice, avant de s'éloigner.

Lottie avait raison sur le fond. Tous les messieurs réunis aujourd'hui dans le salon de son oncle incarnaient la fine fleur du parti tory. La plupart siégeaient à la Chambre des lords, mais il y avait aussi quelques représentants de la Chambre des communes, comme Nathan Graham, par exemple. Ils seraient tous scandalisés s'ils découvraient qu'elle avait non seulement des idées politiques mais, pis encore, des idées opposées à celles de son oncle. D'ordinaire, Béatrice gardait tout cela pour elle. Mais le projet d'accorder une pension aux vétérans de l'armée lui semblait trop important pour qu'on le néglige. Elle était bien placée pour savoir combien la guerre affectait les hommes, et même bien des années après qu'ils avaient quitté l'armée. Elle ne...

La porte du salon s'ouvrit si violemment qu'elle alla heurter le mur. Toutes les têtes se tournèrent vers l'homme qui faisait une entrée si remarquée. Il était grand, avec des épaules incroyablement larges. Il portait un pantalon de cuir moulant et une chemise sous une redingote bleu vif. Ses cheveux noirs retombaient dans son cou, et une barbe épaisse lui mangeait une partie du visage. Une croix de fer pendait à l'une de ses oreilles, et il arborait un énorme poignard à la ceinture.

Son expression était celle d'un mort vivant.

— Qui diable êtes... ? commença oncle Reggie.

— *Où est mon père ?<sup>2</sup>* coupa l'homme.

---

<sup>2</sup>En français dans le texte.

Il fixait Béatrice comme s'il n'y avait personne d'autre dans la pièce. Agrippée à la table ovale, celle-ci s'était figée, hypnotisée. Ce ne pouvait pas être...

Il s'avança vers elle d'une démarche arrogante et impatiente.

— *J'insiste ! Je veux voir mon père !*

— Je... j'ignore où est votre père, bégaya Béatrice.

Il était presque arrivé à sa hauteur, mais personne autour d'elle ne réagissait. Et elle avait oublié le peu de français qu'elle avait appris dans son enfance.

— S'il vous plaît, reprit-elle, je ne...

Il était déjà sur elle, et tendait la main pour lui saisir le bras — ou l'épaule. Béatrice tressaillit. C'était comme si le diable en personne venait s'emparer d'elle.

Mais tout à coup, il tituba. Sa main accrocha la table. Sans doute cherchait-il un point d'appui pour rétablir son équilibre. Hélas, la table n'était pas assez solide pour un tel athlète ! Il l'entraîna avec lui comme il tombait à genoux sur le parquet. Le vase de fleurs se brisa avec fracas. Le regard furieux demeura un instant encore rivé sur Béatrice, puis l'inconnu s'affala sur le sol, et ses yeux noirs se révulsèrent.

Quelqu'un poussa un cri.

— Grands dieux ! Ça va, Béatrice ? Que fait donc mon majordome ?

Béatrice entendit la voix d'oncle Reggie dans son dos, mais elle s'était déjà agenouillée auprès de l'homme. Elle lui toucha les lèvres, sentit le souffle de sa respiration. Dieu merci, il vivait toujours ! Elle lui souleva la tête et la posa sur son giron, scrutant ses traits.

Et soudain, son cœur manqua un battement.

L'homme était tatoué. Trois petits oiseaux de proie stylisés volaient autour de son œil droit. Pour l'instant, ses yeux étaient fermés, mais ses épais sourcils noirs étaient encore froncés comme si, même inconscient, il était furieux contre Béatrice. Sa barbe était trop longue, mais elle mettait sa bouche en valeur — il avait des lèvres fort sensuelles.

— Ma chère, éloignez-vous de ce... *cette chose*, lui intima son oncle en lui saisissant l'épaule pour l'obliger à se relever. Les valets vont se charger de le sortir d'ici.

— Ils ne peuvent pas faire cela, répliqua Béatrice, qui fixait toujours le visage de l'homme.

— Ma chère enfant...

Elle leva les yeux vers son oncle. Il demeurait charmant en toutes circonstances, même lorsqu'il commençait à s'impatienter, mais elle savait que la nouvelle allait l'ébranler, pour ne pas dire plus.

— Il s'agit du vicomte Hope, lâcha-t-elle.

Oncle Reggie cligna des yeux.

— Quoi ?

— Il s'agit du vicomte Hope, répéta-t-elle.

Tous deux se tournèrent d'un même mouvement vers le grand tableau accroché près de la porte. Il représentait un très beau jeune homme – le précédent héritier du titre familial. Sans sa mort prématurée, oncle Reggie ne serait sans doute jamais devenu comte de Blanchard.

Deux yeux très noirs, aux paupières lourdes, brillaient dans le visage peint.

Béatrice reporta son attention sur l'homme allongé sur le sol. Elle avait eu le temps de voir ses yeux avant qu'il ne s'écroule. C'étaient bien les mêmes que ceux du portrait.

Reynaud St Aubyn, le véritable comte de Blanchard, était vivant !

Richard Maddock, lord Hasselthorpe, regarda les valets du comte de Blanchard soulever le fou qui avait fait irruption dans le salon, avant de s'effondrer à terre. À l'instar des autres invités, il se demandait comment cet énergumène avait réussi à franchir le barrage des domestiques présents dans le hall. Le comte ferait bien de surveiller davantage sa porte – surtout quand son salon contenait à peu près toute l'élite tory.

— Encore un illuminé, grommela le duc de Lister, à côté de lui, comme en écho à ses pensées. Blanchard aurait dû engager des gardes pour l'occasion.

Hasselthorpe grogna son assentiment, avant d'avaler une gorgée de cet infect vin coupé d'eau. Les valets avaient pratiquement atteint la porte, mais ils semblaient peiner sous le poids de leur fardeau. Le comte et sa nièce les suivaient, parlant à voix basse. Blanchard jeta un regard dans sa direction, en réponse Hasselthorpe haussa un sourcil réprobateur. Le comte s'empressa de détourner la tête. Blanchard avait beau être d'un rang plus élevé, l'influence politique d'Hasselthorpe lui était bien supérieure – une influence dont il faisait, du reste, un usage parcimonieux. Blanchard était, avec le duc de Lister, son meilleur allié au Parlement. Hasselthorpe visait le siège de Premier ministre, et il comptait sur le soutien de Blanchard et de Lister pour parvenir à ses fins d'ici l'année prochaine.

Du moins, si tout se déroulait selon ses plans.

La petite procession ayant quitté la pièce, Hasselthorpe reporta son attention sur les autres invités. Et ce qu'il vit lui fit froncer les sourcils. Ceux qui s'étaient trouvés à proximité de l'énergumène au moment où il s'était écroulé sur le tapis s'entretenaient à présent à mi-voix en affichant des airs de conspirateurs. Leur excitation semblait gagner, de proche en proche, les autres groupes d'invités.

De toute évidence, il se passait quelque chose.

Nathan Graham se trouvait dans l'un de ces groupes. Ce dernier avait été récemment élu à la Chambre des communes. C'était un homme ambitieux, disposant de la fortune nécessaire pour étayer ses aspirations, et doué en prime d'un authentique talent d'orateur. Sa jeunesse le rendait d'autant plus intéressant, et Hasselthorpe, qui suivait sa carrière de près, méditait de l'utiliser.

Graham sortit de son cercle pour rejoindre Lister et Hasselthorpe.

— Il semblerait que ce soit le vicomte Hope, annonça-t-il.

Hasselthorpe cligna des yeux, interloqué.

— Qui ? demanda-t-il.

— Lui ! répondit Graham en désignant l'endroit où une domestique nettoyait à présent les dégâts causés par le vase brisé.

Hasselthorpe était si stupéfait qu'il en resta un instant sans voix.

— Impossible, objecta Lister. Hope est mort depuis plus de sept ans.

— Qu'est-ce qui ferait penser que c'est Hope ? voulut savoir Hasselthorpe.

Graham haussa les épaules.

— Sa ressemblance. J'ai vu l'homme de près au moment où il est entré dans la pièce. Ses yeux étaient... *extraordinaires*. C'est le seul mot qui me vienne à l'esprit.

— Extraordinaires ou pas, des yeux ne sont pas une preuve suffisante pour ressusciter un mort, fit valoir Lister, de ce ton autoritaire qui lui était si naturel.

Il était grand, le ventre légèrement tombant, et possédait une incontestable présence physique. C'était surtout l'un des hommes les plus influents d'Angleterre. Dès qu'il ouvrait la bouche, on l'écoutait.

— Certes, Votre Grâce, acquiesça Graham. Mais il a demandé à voir son père.

Graham n'eut pas besoin d'ajouter : « Or, nous sommes précisément ici dans la résidence londonienne des comtes de Blanchard. » Ses interlocuteurs le savaient aussi bien que lui.

— Tout cela est ridicule, répliqua Lister, puis, après une hésitation, il ajouta à voix basse : En tout cas, si c'est vrai, Blanchard vient de perdre son titre.

Il échangea un regard lourd de sens avec Hasselthorpe. Si Blanchard devait effectivement renoncer à son titre, il ne siégerait plus à la Chambre des lords. Et ils perdraient du même coup un allié stratégique.

Hasselthorpe se tourna vers le grand tableau accroché au mur. Hope était encore un tout jeune homme lorsqu'il avait posé pour ce portrait – probablement n'avait-il pas plus de vingt ans. Il affichait un visage enjoué, avec des joues colorées et des yeux d'un noir saisissant. Si l'énergumène de tout à l'heure était bien Hope, alors il avait changé dans des proportions stupéfiantes.

Hasselthorpe revint à ses compagnons, et leur sourit.

— Ce n'est pas un fou qui va déloger Blanchard de son siège, assura-t-il. Il faudrait d'abord qu'il puisse prouver qu'il est bien Hope. Il n'y a aucune raison de s'inquiéter.

Sur ces mots, il finit tranquillement son verre de vin. Mais en son for intérieur, il savait que sa conclusion n'était que provisoire.

Il n'y avait aucune raison de s'inquiéter... pour l'instant.

Il fallut pas moins de quatre valets pour soulever le vicomte Hope, et encore ployaient-ils sous son poids. Béatrice, qui les suivait avec son oncle, craignait qu'ils ne le lâchent. Elle avait pu convaincre ce dernier, non sans mal, de le faire transporter dans une chambre inutilisée. Il aurait préféré qu'on le jette directement à la rue, mais elle lui avait fait valoir qu'il ne s'agissait pas seulement de charité chrétienne : si c'était bel et bien lord Hope, ils aggravaient leur cas en se débarrassant de lui comme d'un vulgaire paquet.

Les valets avançaient en titubant dans le couloir. Hope était plus maigre que sur le portrait, mais il était toujours aussi grand — plus d'un mètre quatre-vingts, estimait Béatrice. Par chance, il n'avait pas encore repris connaissance, sans quoi il aurait probablement été impossible de le déplacer.

— Le vicomte Hope est mort, grommela oncle Reggie, quoique, curieusement, son ton pouvait laisser penser qu'il n'était pas lui-même convaincu de son affirmation. Et depuis plus de sept ans !

— Mon oncle, je vous en supplie, gardez votre calme, l'exhorta Béatrice.

Il détestait qu'on le lui rappelle, mais il avait eu, le mois précédent, une attaque d'apoplexie qui avait terrifié Béatrice.

— Souvenez-vous de ce que le docteur vous a dit.

— La barbe avec ça ! Je suis frais comme un gardon, quoi qu'en pense cet imbécile de médecin. Je sais que tu es sincère, ma chère enfant, mais ça ne peut pas être Hope. Trois hommes ont juré l'avoir vu mourir, assassiné par ces sauvages d'Indiens d'Amérique. Et l'un d'eux était le vicomte Vale, son ami d'enfance !

— Eh bien, ils se seront trompés, répliqua Béatrice, et, à l'attention des valets qui transpiraient dans l'escalier, elle ajouta : Faites attention à sa tête, qu'elle ne heurte pas les marches !

— Bien sûr, mademoiselle, répondit George, le plus ancien des valets.

— De toute façon, si c'est Hope, il a perdu la tête, ironisa oncle Reggie. Il parlait en français ! Et réclamait son père ! Lequel est mort voici cinq ans. Et ça, je peux en témoigner, puisque j'étais à son enterrement. Tu ne réussiras pas à me convaincre que le vieux comte est vivant, lui aussi.

— Je n'ai pas dit cela, riposta Béatrice. Je pense simplement que le vicomte ignore que son père est mort.

Elle éprouva tout à coup un pincement de compassion pour cet homme inanimé. Qu'avait fait lord Hope pendant toutes ces années ? Où avait-il vécu ? D'où provenaient ces étranges tatouages ? Et pourquoi ignorait-il que son père n'était plus de ce monde ? Son oncle avait peut-être raison, au fond. Le vicomte avait sans doute perdu l'esprit.

— C'est un fou, assura oncle Reggie, comme pour confirmer les inquiétudes de la jeune femme. Et il t'a agressée !

— Il n'a pas eu le temps de m'approcher suffisamment pour porter la main sur moi, objecta Béatrice.

— Non, mais c'était son intention !

Oncle Reggie regarda d'un œil désapprobateur les valets pénétrer dans la chambre rouge avec leur fardeau. Ce n'était pas la plus belle chambre d'amis, et Béatrice eut un instant de doute. S'il s'agissait bien du vicomte Hope, ne méritait-il pas mieux ? Le problème, c'était que le vicomte Hope n'aurait de toute façon pas pu se satisfaire d'une chambre d'amis, si belle soit-elle. Sa place était dans la chambre où dormait oncle Reggie... Toute cette histoire devenait singulièrement compliquée. Mais, vu l'urgence, la chambre rouge suffirait.

— Il aurait été préférable de le conduire à l'asile, insista oncle Reggie. Une fois réveillé, il serait bien capable de nous assassiner tous pendant notre sommeil. Si tant est qu'il se réveille.

— Je doute fort que ce soit un assassin, ni même un fou, répliqua Béatrice. Je dirais plutôt qu'il a de la fièvre. Son front était brûlant quand je l'ai touché.

— Je suppose que nous devrions faire venir un médecin, marmonna son oncle. Et, bien sûr, ce sera à moi de régler la consultation.

— Il me semble, en effet, que ce serait la moindre des choses, acquiesça Béatrice, qui commençait à s'inquiéter sérieusement.

Les valets avaient déposé le vicomte sur le lit, mais celui-ci n'avait toujours pas ouvert les yeux. Il n'avait pas même proféré le plus petit gémississement lorsqu'on le portait. Et s'il était mourant ?

— Que vais-je dire à mes invités ? reprit oncle Reggie. Ils doivent être en train de commenter l'incident à qui mieux mieux. Et crois-moi que, dès demain, on en fera des gorges chaudes dans toute la ville.

— Je peux attendre le médecin, mon oncle, proposa Béatrice. Ainsi, vous pourrez retourner auprès de vos invités.

— Ne tarde pas trop. Et garde tes distances avec cet énergumène. Personne ne peut prédire ce qu'il fera à son réveil.

Oncle Reggie jeta un dernier regard noir au barbu étendu sur le lit, puis quitta la pièce.

Béatrice se tourna vers les valets.

— George, assurez-vous qu'un médecin a bien été prévenu, au cas où le comte, par distraction, oublierait de s'en charger.

Ou y renoncerait à cause de la dépense...

— Bien, mademoiselle.

George se dirigeait vers la porte lorsque, voyant l'homme s'agiter comme s'il n'allait pas tarder à revenir à lui, la jeune femme ajouta :

— Oh, et dites à Mme Callahan de monter ! Elle sait toujours quoi faire.

— Oui, mademoiselle.

Après le départ de George, Béatrice s'adressa aux autres domestiques :

— L'un d'entre vous va descendre en cuisine chercher de l'eau chaude, du cognac, et...

À cet instant, Hope rouvrit les yeux. Ce fut si soudain, et son regard était si intense que Béatrice laissa échapper un petit cri de frayeur et bondit en arrière. Elle se ressaisit bien vite, cependant, et confuse de sa réaction, se précipita vers lord Hope, qui se redressait déjà.

— Non, non, milord ! Vous devez rester allongé, vous êtes souffrant.

Elle plaqua la main sur son épaule, et, gentiment mais fermement, le força à se rallonger.

C'est alors que lord Hope l'agrippa sans prévenir, la fit basculer sur le lit, et roula sur elle. Il avait beau être maigre, Béatrice eut l'impression qu'un sac de ciment lui était tombé sur la poitrine. Sentant qu'elle n'allait pas tarder à manquer d'air, elle tenta de toutes ses forces de le repousser. Mais il la maintenait prisonnière, et dardait sur elle un regard menaçant.

— *Je veux voir mon... \**

Il n'eut pas le temps de terminer sa phrase. Henry, l'un des valets, l'assomma avec un tisonnier. Lord Hope perdit de nouveau connaissance, et sa tête retomba sur la poitrine de Béatrice. La jeune femme commençait à suffoquer lorsque Henry la libéra. Elle inspira une pleine goulée d'air, puis se releva tant bien que mal, les jambes flageolantes. Lord Hope gisait à présent en travers du lit. Lui aurait-il réellement fait mal ? s'interrogea-t-elle. Son regard était si inquiétant — quasiment *dément*, dut-elle reconnaître.

George revint sur ces entrefaites, et Henri lui raconta ce qui s'était passé.

— Tout de même, Henry, vous n'auriez pas dû le frapper aussi fort, lui reprocha Béatrice.

— Il vous faisait mal, mademoiselle, objecta le valet, qui n'éprouvait visiblement aucun regret.

Tentant de se recomposer une attitude, Béatrice vérifia de la main que sa coiffure était toujours en place.

— Mais non, répondit-elle. Enfin si. J'admets que j'ai eu un peu peur. Merci, Henry. Pardonnez-moi, je suis encore un peu chamboulée. George, enchaîna-t-elle après avoir jeté un regard à lord Hope, je pense qu'il serait préférable de placer un garde à la porte du vicomte. Jour et nuit.

— Bien, mademoiselle.

— C'est pour son bien autant que pour le nôtre, précisa-t-elle d'une petite voix. Je suis sûre que tout ira bien une fois que la fièvre sera tombée.

Les valets échangèrent des regards incertains.

— J'aimerais que lord Blanchard n'apprenne pas cet incident, reprit Béatrice, d'une voix raffermie, destinée autant à impressionner les valets qu'à étouffer ses propres inquiétudes.

— Oui, mademoiselle, répondit George au nom des quatre valets.

C'est alors que Mme Callahan fit son entrée.

— Que se passe-t-il, mademoiselle ? Hurley m'a appris qu'un gentleman avait perdu connaissance.

— C'est exact, répondit Béatrice, puis, désignant le lit, elle demanda : Le reconnaissez-vous ?

La gouvernante haussa les sourcils.

— Difficile à dire, mademoiselle. Il a beaucoup de cheveux. Et de poils.

— Il semblerait que ce soit le vicomte Hope, se permit d'avancer Henry.

— Le vicomte Hope ?

— Celui du portrait, répondit-il.

— Avez-vous connu lord Hope, madame Callahan ? s'enquit Béatrice.

— Non, mademoiselle, je suis désolée. J'avais été embauchée depuis peu lorsque votre oncle est devenu le nouveau comte.

— Ah oui, c'est vrai, murmura Béatrice, déçue.

— Tous les domestiques qui auraient pu le connaître sont partis, précisa Mme Callahan. Cela fait déjà cinq ans que le vieux comte est mort.

— Je m'en doutais, mais j'avais l'espoir que quelqu'un, dans la maison, pourrait nous aider à l'identifier. Enfin, peu importe. Le plus urgent, c'est de le soigner, quelle que soit son identité.

Béatrice congédia la gouvernante avec l'ordre de demander à la cuisinière de préparer une collation corroborative qu'on donnerait au malade à son réveil. Puis elle reçut le médecin – finalement, oncle Reggie n'avait pas « oublié » de le faire venir.

Quand celui-ci eut terminé d'ausculter son patient, la petite réception du rez-de-chaussée était achevée. Béatrice laissa lord Hope – si du moins, c'était bien lui – sous la garde d'Henry et regagna le salon bleu.

Il était désert, à présent. Seule une tache encore humide, sur le tapis, témoignait de ce qui s'était passé deux heures plus tôt. Béatrice contempla la tache un moment, avant de se tourner vers le portrait du vicomte Hope.

Il semblait si jeune, si insouciant ! Elle s'approcha, attirée comme chaque fois par quelque force invisible à laquelle elle était incapable de résister. Elle avait dix-neuf ans lorsqu'elle avait vu ce tableau pour la première fois. C'était le soir de son arrivée à Blanchard House, avec le nouveau comte de Blanchard – oncle Reggie. Il était tard. Les domestiques lui avaient montré sa chambre, mais l'impatience de découvrir sa nouvelle maison, la fatigue du voyage, et surtout, l'excitation d'habiter enfin Londres l'avaient empêchée de dormir. Elle était restée plus d'une heure sur son lit, les yeux grands ouverts, avant de se décider à se faufiler hors de sa chambre.

Elle se souvenait d'avoir fureté dans la bibliothèque, de s'être un peu perdue dans les couloirs et, pour finir, de s'être retrouvée ici. À l'endroit même où elle se tenait à présent, face au portrait du vicomte Hope. Comme cette nuit-là, elle fut de nouveau fascinée par son regard. À la fois perçant et subtilement moqueur. Avec ses lèvres sensuelles – surtout la lèvre supérieure – et ses cheveux d'un noir d'encre, c'était indubitablement un beau garçon. Il posait, détendu, adossé à un tronc d'arbre, tenant négligemment un fusil dans la main, tandis que deux épagneuls, à ses pieds, le fixaient avec adoration.

Qui aurait pu les en blâmer ? Béatrice aurait probablement eu le même regard, à leur place. Elle était revenue d'innombrables nuits contempler ce portrait, rêver d'un homme qui saurait la voir telle qu'elle était, et l'aimerait pour ce qu'elle était. Elle était venue la nuit de ses vingt ans. Et aussi lorsqu'elle était rentrée de ce bal où elle s'était laissé embrasser pour la première fois. Le plus drôle, c'était qu'elle ne se souvenait même plus du visage du jeune homme dont les lèvres avaient – bien

maladroitement – rencontré les siennes. Et le soir où Jeremy était rentré brisé de la guerre, elle était venue pareillement ici.

Béatrice jeta un dernier regard au portrait avant de se résoudre à s'en détourner. Cela faisait déjà cinq longues années qu'elle rêvait d'une image. Et tout à coup, la figure peinte s'était transformée en un être de chair et de sang – qui dormait à l'étage au-dessus !

Restait à présent à savoir si, sous les cheveux longs et la barbe hirsute, il s'agissait du même homme que celui qui avait posé autrefois pour le peintre.

## 2

*Le roi des Gobelins enviait depuis longtemps les pouvoirs magiques de l'épée de Longue Épée. Un soir, drapé dans une somptueuse cape de velours, le roi apparut devant Longue Épée.*

— Bonsoir, mon ami, lui dit-il J'ai dans ma bourse trente pièces de bon or, que je suis disposé à te donner en échange de ton épée.

— Je ne voudrais pas vous offenser, monsieur, lui répondit Longue Épée, mais je ne me séparerai pas de mon épée.

*Le roi des Gobelins plissa les yeux...*

*Ses yeux sans vie fixaient le ciel dans son visage ensanglanté. Il était arrivé trop tard.*

Reynaud St Aubin, vicomte Hope, se réveilla le cœur battant la chamade, mais il se garda d'ouvrir les yeux, et même de faire le moindre mouvement, pour ne pas se trahir. Parfaitement immobile, la respiration régulière, ses sens en alerte tâchaient de le renseigner sur sa situation.

Ses bras étaient plaqués le long de son corps, c'était donc qu'ils l'avaient débarrassé de la corde qui lui liait habituellement les poignets et les rattachait au sol. Une erreur de leur part. Il attendrait silencieusement qu'ils soient tous endormis, puis il récupérerait le poignard, la couverture et la viande séchée qu'il avait réussi à cacher dans un coin du tipi. Cette fois, il serait loin avant qu'ils se réveillent. Cette fois...

Mais quelque chose clochait.

Il respira discrètement l'odeur qui lui chatouillait les narines. *Des buns ?* Il entrouvrit les paupières, et son monde bascula d'un coup, écartelé entre passé et présent.

Il avait reconnu la chambre.

Stupéfait, il cligna des paupières à plusieurs reprises. La chambre rouge. Celle de la maison paternelle. Avec sa fenêtre drapée de tentures pourpres – dont la couleur avait un peu passé. Ses murs en lambris de chêne foncé ornés d'un unique tableau : une nature morte représentant un bouquet de roses rose. Et son fauteuil de style Tudor, que sa mère avait toujours détesté, mais dont son père lui avait interdit de se débarrasser, car on racontait que le roi Henry VIII s'y était assis. Sa mère avait finalement banni l'encombrant fauteuil dans cette chambre quelques mois avant de mourir, et son père n'avait pas eu le cœur de l'en déplacer ensuite. La redingote de Reynaud était posée dessus, soigneusement pliée. Et, à côté du lit, sur la table de chevet, il y avait un verre d'eau et une assiette contenant deux petits pains briochés, ces buns de son enfance.

Il fixa un moment l'assiette, s'attendant que les buns disparaissent, comme un mirage. Il avait si souvent rêvé de nourriture un peu consistante, avant de se réveiller le ventre vide, qu'il pensait être encore victime d'une illusion. Comme les buns ne se volatilisaient pas, il tendit une main maigre vers l'assiette, s'empara d'un petit pain, et le déchiqueta avant de l'enfourner par petits morceaux dans sa bouche. Tout en mâchant, il étudia le décor qui l'entourait.

Le lit ancestral était trop petit pour lui : ses pieds dépassaient. Mais c'était un lit. Il toucha avec précaution la courtepointe brodée – du même velours que les rideaux –, se demandant, comme pour les buns, si elle n'allait pas se dissoudre à son contact. Cela faisait sept ans qu'il n'avait pas dormi dans un vrai lit, et cette sensation lui était devenue presque étrangère. Il avait fini par s'habituer à coucher dans l'herbe ou, au mieux, sur des peaux de bêtes. Mais la courtepointe était bien réelle. Il devait se rendre à l'évidence.

*Il était rentré chez lui.*

Un sentiment de triomphe le submergea. Il avait voyagé pendant des mois – le plus souvent à pied, sans argent ni compagnon. Et ces dernières semaines, la mauvaise fièvre qui lui était tombée dessus lui avait fait craindre d'échouer tout près du but. Mais tout était terminé. Et il avait réussi.

Il voulut se saisir du verre d'eau. Mais tous ses muscles étaient douloureux, et sa main tremblait si fort qu'il renversa la moitié du contenu sur sa chemise. Heureusement, il restait assez d'eau pour étancher sa soif. Soulevant ensuite le drap, il constata qu'il portait toujours son pantalon. En revanche, quelqu'un l'avait débarrassé de ses mocassins. Il les chercha des yeux, affolé – il n'avait pas d'autres chaussures –, et finit par les repérer sous le fauteuil Tudor, là où l'attendait sa redingote.

Il repoussa les couvertures, s'assit au bord du lit où il demeura un moment avant de se lever avec peine. Bon sang ! Où était passé son poignard ? Il était trop faible pour se défendre sans son aide. Il trouva le pot de chambre, s'en servit, puis gagna le fauteuil Tudor. Son poignard était posé sous sa redingote. Il s'en empara, et le contact du manche de corne usé dans sa paume l'apaisa instantanément. Il revint, pieds nus, vers le lit, fourra l'autre bun dans la poche de son pantalon, puis s'approcha sans bruit de la porte. Sept ans de captivité lui avaient appris à se méfier de tout.

Aussi ne fut-il pas surpris de trouver un valet en livrée qui montait la garde dans le couloir. En revanche, il ne s'attendait pas que celui-ci lui barre le chemin.

Reynaud lui décocha un regard qui aurait dû l'inciter à se saisir d'une arme. Mais ce garçon n'avait jamais eu à se battre pour défendre sa vie, ni même pour se nourrir. Il était incapable de reconnaître le danger quand il se dressait face à lui.

— Vous n'êtes pas supposé quitter cette chambre, déclara-t-il.

— *Écarte-toi de mon chemin*, répliqua Reynaud d'un ton cassant.

L'autre le regarda, interloqué, comme s'il ne comprenait pas. Il fallut un moment à Reynaud pour se rendre compte qu'il s'était exprimé en français – la langue dont il s'était le plus souvent servi au cours de ces sept dernières années.

— Je suis lord Hope, reprit-il en anglais, et sa langue maternelle résonna étrangement à ses oreilles. Laissez-moi passer.

— Mlle Corning a dit que vous deviez rester ici, s'entêta le laquais en jetant un regard inquiet au poignard de Reynaud. Elle m'a donné des ordres très stricts.

Reynaud resserra les doigts sur le manche de son poignard.

— Qui diable est cette Mlle Corning ?

— C'est moi, répondit une voix féminine.

Reynaud se figea. La voix était douce, mélodieuse, et la diction aristocratique. Cela faisait une éternité qu'il n'avait pas entendu parler l'anglais ainsi. Il aurait pu déplacer des montagnes pour le seul plaisir d'écouter à nouveau une telle voix.

Une jeune femme arriva à sa hauteur. Elle était de taille moyenne, blonde, le teint parfait et un visage avenant. Elle était si totalement anglaise qu'elle lui parut presque exotique. Il n'avait pas vu de jeune femme comme celle-ci depuis sept ans.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

Ses fins sourcils s'arquèrent légèrement.

— Pardonnez-moi, je pensais m'être présentée. Je suis Béatrice Corning.

Et elle esquissa une révérence comme s'ils se trouvaient dans une salle de bal.

Reynaud aurait été bien incapable de s'incliner en réponse : c'est à peine s'il tenait sur ses jambes.

— Et moi, je suis Hope, répliqua-t-il, prêt à continuer son chemin. Où est...

Elle posa la main sur son bras pour l'arrêter, et ce simple contact le fit de nouveau se figer. Un bref instant, il se vit en train d'enlacer cette jeune femme, de lui faire l'amour. Mais il était impossible que ce fût un souvenir. Encore un nouveau délire dû à la fièvre. Cependant, son corps *semblait la connaître*.

— Vous avez été très malade, expliqua-t-elle d'un ton vaguement condescendant, comme si elle s'adressait à un enfant, ou à l'idiot du village.

— Je... commença Reynaud, mais elle le repoussa vers la chambre avec un mélange de douceur et de fermeté, si bien qu'il se retrouva, à sa propre stupéfaction, à côté du lit qu'il venait de quitter.

Qui diable était donc cette femme ?

— Qui êtes-vous ? redemanda-t-il.

Cette fois, elle fronça les sourcils.

— Vous avez déjà oublié ? Je viens pourtant de vous le dire.

Je suis Béatrice...

— Corning, acheva-t-il à sa place avec impatience. Oui, ça j'ai compris. Mais ça ne m'explique pas ce que vous faites chez mon père.

Une lueur d'anxiété traversa le regard de la jeune femme, si furtivement que Reynaud aurait pu croire l'avoir imaginée. Mais non. Elle lui cachait quelque chose, et ses sens étaient de nouveau en alerte. Il parcourut la chambre d'un regard circulaire : il n'y avait pas d'autre issue que la porte.

— J'habite ici avec mon oncle, répondit-elle finalement. Pouvez-vous me dire où vous étiez ? Et ce qui vous est arrivé ?

— Non ! répliqua Reynaud, hanté par l'image de deux yeux sans vie dans un visage ensanglanté. Non.

— Ce n'est pas grave, assura-t-elle. Vous n'êtes pas obligé de me le raconter maintenant. Contentez-vous de vous rallonger et de...

— Qui est votre oncle ? coupa Reynaud, mû par un mauvais pressentiment.

Elle ferma un instant les yeux, puis les rouvrit et accrocha son regard.

— Mon oncle est Reginald St Aubyn, le comte de Blanchard.

Reynaud serra convulsivement le manche de son poignard.

— Quoi ?

— Je suis désolée, souffla-t-elle. Le mieux serait vraiment que vous vous rallongiez.

Il lui agrippa le bras.

— Qu'avez-vous dit ?

Elle s'humecta les lèvres. Reynaud se fit la réflexion, incongrue vu les circonstances, qu'elle sentait merveilleusement bon.

— Votre père est mort il y a cinq ans, expliqua-t-elle. Et vous étiez vous-même considéré comme mort. Mon oncle a donc hérité du titre.

« Ainsi, je ne suis pas rentré chez moi, songea Reynaud avec amertume. Ou plutôt, je ne suis plus chez moi. »

— Eh bien, ça a dû lui faire un choc, résuma Lottie, le lendemain après-midi, avec son franc parler habituel.

— Ça été terrible, avoua Béatrice dans un soupir. Il ignorait évidemment que son père était mort. En le voyant agripper son poignard, j'admets que j'ai eu peur qu'il ne commette quelque violence. Mais il est au contraire devenu très calme. Trop calme. C'était presque pire.

Béatrice se remémora l'élan de compassion qui s'était alors emparé d'elle. Il semblait pour le moins illogique qu'elle éprouve la moindre sympathie pour un homme qui pouvait priver oncle Reggie de son titre, et les chasser tous deux de la maison, et cependant, elle n'avait pu s'empêcher d'être bouleversée par son chagrin.

Elle but une gorgée de thé. Lottie avait toujours de l'excellent thé – corsé et parfumé –, et c'était un peu pour cette raison que Béatrice avait pris l'habitude de s'inviter à Graham House tous les jeudis après-midi. En outre, le petit salon de Lottie était absolument charmant, décoré avec goût dans des tons de rose et de vert qui, ici, se mariaient à la perfection. Lottie avait toujours été douée pour la décoration, au point que Béatrice se demandait parfois si son amie n'avait pas acheté Pan, son petit Loulou de Poméranie blanc, en partie parce qu'il ajoutait à l'élégance de sa demeure.

Pour l'heure, Pan était couché à leurs pieds, guettant de possibles miettes de gâteau qui pourraient tomber sur le tapis. Il ressemblait, en miniature, à ces fourrures de grand prix qu'on déploie parfois sur les parquets.

— Les gentlemen d'apparence tranquille sont toujours ceux dont il faut le plus se méfier, commenta Lottie en se resservant du thé.

Perdue dans ses pensées, Béatrice en avait presque perdu le fil de leur conversation.

— Quand il est apparu, il n'était pas vraiment très calme, rappela-t-elle à son amie.

— Non, en effet ! s'esclaffa Lottie. J'ai bien cru qu'il allait t'étrangler !

— On jurerait que cette perspective t'a excitée, lui reprocha Béatrice.

— Avoue que cela m'aurait fourni un beau sujet de discussion pour les dîners en ville, répliqua Lottie sans la moindre trace de remords.

Elle goûta son thé, fronça le nez et ajouta un peu de sucre, avant de reprendre :

— En tout cas, depuis deux jours, je n'ai entendu parler que de cette histoire.

— Oncle Reggie craint que toute la ville ne jase à notre sujet.

Lottie goûta de nouveau son thé. Cette fois, il dut la satisfaire, car elle esquissa un sourire.

— Pour une fois, il a raison. Mais dis-moi la vérité : est-ce ou n'est-ce pas lord Hope ?

— Je pense que c'est bien lui, confessa Béatrice en prenant un gâteau.

Pan dressa aussitôt les oreilles, et suivit le mouvement dudit gâteau.

— Mais pour l'instant, aucun de ceux qui l'ont connu avant la guerre n'a encore pu le voir.

Lottie, qui choisissait elle aussi un gâteau, leva les yeux.

— Comment cela, personne ? Je croyais qu'il avait une sœur ?

— Elle vit aux colonies. Il a une tante, également, mais elle est partie en voyage à l'étranger, et son majordome ignore quand elle rentrera. Quant à oncle Reggie, il n'a rencontré Hope qu'une ou deux fois, et lorsqu'il était encore un petit garçon.

— Et ses amis ? s'enquit Lottie. Il a bien dû en laisser.

— Il est encore trop fiévreux pour sortir, objecta Béatrice, qui avait dû faire appel à toute sa force de persuasion pour que lord Hope accepte de garder la chambre une journée de plus. Mais nous avons envoyé un mot à celui qui prétendait avoir assisté à la mort de Hope – lord Vale.

— Et ?

Béatrice haussa les épaules.

— Il est à la campagne. Il ne devrait pas rentrer à Londres avant quelques jours.

— Eh bien, voilà une perspective alléchante ! Tu vas devoir continuer à jouer les nounous pour un très bel homme – même s'il a les cheveux un peu trop longs –, qui est soit l'héritier qu'on croyait disparu, soit un imposteur qui pourrait menacer ta vertu. Je t'avoue que je suis très jalouse.

Béatrice baissa les yeux sur Pan, qui avait déniché un éclat de sucre au pied de son siège. Les paroles de Lottie lui rappelèrent ce moment où le vicomte l'avait plaquée sur le lit. Il était si lourd qu'elle avait cru mourir étouffée.

— Béatrice ?

Lottie l'étudiait avec attention.

— Oui ? répondit-elle, s'obligeant à paraître détendue.

— Ne joue pas avec moi, Béatrice Rosemary Corning. Tes yeux te trahissent. Que s'est-il passé ?

Béatrice grimaça.

— C'est-à-dire... qu'il délirait un peu, hier après-midi.

— Et ? la pressa Lottie.

— Et quand nous l'avons porté dans la chambre...

— Il est arrivé quelque chose dans une *chambre* ?

— Ce n'était pas vraiment sa faute.

— Ô mon Dieu !

— Il m'a renversée sur le lit, résuma Béatrice, qui ferma les yeux, avant d'ajouter : Et il m'est tombé dessus.

Il y eut un silence.

Béatrice risqua un coup d'œil.

Lottie la fixait, médusée. Aussi incroyable que cela pût paraître, pour une fois, elle paraissait à court de mots.

— En vérité, il ne s'est rien passé, crut bon de préciser Béatrice d'une petite voix.

— Rien ! s'exclama Lottie, qui avait retrouvé sa voix et en faisait maintenant un usage tonitruant. Ta réputation a été compromise.

— Non. Les valets étaient là.

— Les valets ne comptent pas, trancha Lottie, qui s'était relevée pour tirer le cordon de sonnette.

— Bien sûr que si ! En outre, ils étaient trois. Que fais-tu ?

— Je sonne pour qu'on nous rapporte du thé. Je pense que nous aurons aussi besoin d'un stock de gâteaux en supplément.

Béatrice contempla ses mains.

— En fait...

— Oui ?

Elle prit une profonde inspiration avant de se risquer à regarder son amie.

— Il était assez effrayant.

Lottie se rassit.

— T'a-t-il fait mal ?

— Non, pas du tout. Enfin, pendant un moment, je n'arrivais plus à respirer. Mais ce n'est pas là le plus grave. Son regard était très inquiétant. J'avais l'impression qu'il n'aurait pas hésité à me tuer s'il l'avait fallu... Tu dois me prendre pour une folle, n'est-ce pas ?

— Pas du tout, ma chérie, lui assura Lottie. En revanche, je me demande s'il est bien raisonnable de le garder chez ton oncle.

— Je n'en sais rien, avoua Béatrice. Mais que pouvons-nous faire d'autre ? Si nous le jetons à la rue, et qu'il se révèle être vraiment le comte, nous serons jugés encore plus sévèrement. Si cela peut te rassurer, j'ai fait poster des gardes à sa porte.

— Sage précaution, en effet. As-tu réfléchi à ce que tu feras s'il était prouvé qu'il est bien lord Hope ?

La domestique que Lottie avait sonnée entra à cet instant, épargnant à Béatrice d'avoir à répondre. Pour être franche, elle commençait à s'inquiéter sérieusement pour son avenir. Si l'inconnu de la chambre rouge était bien lord Hope, et qu'il se voyait restituer son titre, son oncle et elle seraient non seulement jetés dehors, mais ils perdraient aussi les revenus attachés à l'héritage. La santé d'oncle Reggie en souffrirait fatallement. Il avait beau prétendre que son attaque d'apoplexie n'était rien, Béatrice avait eu très peur, ce jour-là. À ce souvenir, elle porta la main à sa poitrine. Dieu tout-puissant ! Elle n'imaginait pas perdre en plus oncle Reggie !

Mais elle n'avait aucune envie de discuter de tout cela pour le moment.

Aussi, quand Lottie reporta son attention sur elle, après avoir donné ses instructions à sa domestique, Béatrice se contenta de lui adresser un sourire, et changea de sujet :

— Je croyais que nous devions discuter du projet de loi en faveur des vétérans de l'armée, et de la position de M. Graham sur la question ? J'ai entendu dire que M. Wheaton voudrait organiser une autre réunion clandestine avant de...

— Oh, ne m'ennuie pas avec ce projet de loi aujourd'hui ! Ni avec Nathan. Je suis lasse de la politique et des maris.

La domestique revint avec du thé chaud et des gâteaux. Tandis qu'elle déposait le contenu de son plateau sur la table, Béatrice observa son amie du coin de l'œil. Lottie parlait toujours à cœur ouvert, et elle commençait à se demander si quelque chose ne clochait pas entre son mari et elle. Leur mariage avait pourtant commencé sous les meilleurs auspices. Nathan Graham était le rejeton d'une famille richissime, mais dont l'ascension était récente, alors que Lottie avait hérité d'un prestigieux lignage, hélas, désargenté. Leur union était donc parfaitement complémentaire, et servait les intérêts des deux parties. Cependant, Béatrice était convaincue qu'il y avait d'abord eu une histoire d'amour – du moins, en ce qui concernait Lottie. Se serait-elle trompée ?

La domestique repartie, elle risqua :

— Lottie...

Son amie versait le thé, les yeux rivés sur la théière.

— Es-tu au courant que lady Hasselthorpe a rabroué publiquement Mme Hunt, au concert des Fothering, hier après-midi ? la coupa-t-elle. D'après certains, c'est la preuve que lord Hasselthorpe a décidé de lâcher M. Hunt. Mais comment être sûr que lady Hasselthorpe a prémedité son geste ? Elle est tellement idiote !

Lottie lui tendit sa tasse, et Béatrice – mais peut-être était-elle victime de son imagination – crut lire dans son regard l'objurgation de ne pas insister. Comment ne pas y céder ? Après tout, elle n'était elle-même qu'une vieille fille, qui avait atteint l'âge canonique de vingt-quatre ans sans avoir jamais reçu la moindre demande en mariage. Dès lors, que savait-elle des affaires de cœur ?

Elle soupira intérieurement, et s'empara de la tasse.

— Et comment s'est défendue Mme Hunt ? s'enquit-elle.

L'ennui, avec le mariage, songeait Lottie, c'est qu'il y avait une grosse différence entre l'idée rêvée qu'on s'en faisait, et la réalité.

Elle se cala plus confortablement dans son canapé – acheté l'an dernier chez Wallace & Fils pour une somme astronomique – et fixa sans la voir la théière qui refroidissait. Béatrice, sa meilleure amie, avait fini par partir, après qu'elle lui eut imposé pendant plus d'une demi-heure un babillage insipide. Pauvre Béatrice ! Aujourd'hui, elle avait dû regretter d'être venue.

Lottie soupira, puis s'empara du dernier gâteau. Pan, lové à ses pieds, la gratifia de son plus beau sourire canin.

— Ce n'est pas bon pour toi, toutes ces sucreries, lui murmura-t-elle.

Elle ne put toutefois s'empêcher de lui donner un petit morceau de gâteau. Le chien le prit délicatement dans sa gueule et partit le dévorer sous un fauteuil.

Lottie grignota son reste du gâteau. Peut-être avait-elle trop attendu de ce mariage. Peut-être nourrissait-elle encore des rêves de gamine, qu'elle aurait dû s'interdire à l'âge adulte. Peut-être que tous les couples, même les mieux assortis, comme ses parents, finissaient par s'enfoncer dans la routine et une sorte d'indifférence réciproque.

Annie, la domestique, vint récupérer le plateau.

— Désirez-vous autre chose, madame ? s'enquit-elle d'un ton compatissant.

Seigneur ! Même les domestiques percevaient son désarroi.

Lottie se redressa, et s'obliga à paraître détendue.

— Non, ce sera tout, merci.

— Bien, madame. La cuisinière aimerait savoir si elle doit prévoir un ou deux couverts pour le dîner ?

— Un seul, murmura Lottie en détournant le regard.

Annie s'éclipsa sans un mot.

Lottie demeura assise sur le canapé. Elle continuait de ruminer des idées noires quand la porte se rouvrit.

C'était Nathan. Il fit un pas dans la pièce, avant de se figer.

— Oh, pardon ! Je ne voulais pas te déranger. Je pensais qu'il n'y avait personne.

Pan émergea de sous le fauteuil pour se faire caresser. Pan avait toujours adoré Nathan. Depuis le début.

Lottie aurait volontiers étranglé son chien.

— Je ne pensais pas que tu rentrais dîner, répondit-elle un peu sèchement. Je viens juste de prévenir la cuisinière que je serai seule.

Nathan s'était penché pour caresser Pan. Il se redressa, et gratifia sa femme d'un de ses sourires ravageurs – le genre de sourires qui lui avait fait chavirer le cœur, autrefois.

— C'est parfait, dit-il. Je dîne avec Collins et Rupert. J'étais juste passé voir si je n'avais pas laissé le pamphlet whig ici. Rupert souhaiterait le lire. Ah, le voici !

Nathan se dirigea vers une table où trônait une pile de papiers. Il prit le document qui l'intéressait, et s'apprêtait à ressortir quand il parut soudain se ravisier.

— Je crois t'avoir dit « C'est parfait », n'est-ce pas ? En fait, c'était à propos de mon dîner avec Collins et Rupert. J'avais peur que tu n'aies prévu une soirée que j'aurais oubliée.

Lottie haussa les sourcils.

— Ne te donne donc pas autant de peine pour moi. Je ne...

Mais il était déjà reparti vers la porte, si bien qu'elle s'adressa à son dos.

— Très bien. Je savais que tu comprendrais, dit-il.

Et il sortit, le nez plongé dans ce satané pamphlet.

Lottie se saisit d'un coussin et le lança contre la porte, ce qui déclencha les jappements de Pan.

— Nous ne sommes mariés que depuis deux ans, et il préfère dîner avec deux vieux messieurs plutôt qu'avec moi !

Pan sauta sur le canapé – ce qui lui était formellement interdit – et lui lécha le nez.

Lottie éclata en sanglots.

« Vingt-quatre ans, et pas une seule demande en mariage », se répéta Béatrice durant tout le trajet de retour, comme une litanie. C'était la première fois qu'elle résumait son célibat d'une

formule aussi crue. Pourquoi le temps avait-il passé aussi vite ? Pourtant, elle n'avait pas l'impression d'avoir musardé en attendant qu'un gentleman se présente pour qu'elle puisse enfin commencer à vivre. Elle avait au contraire le sentiment d'avoir bien occupé son temps. Du moins voulait-elle s'en persuader, pour sa défense. Oncle Reggie étant veuf depuis dix ans, elle avait vite appris à tenir le rôle de maîtresse de maison. Et même si les dîners, les bals, les thés politiques et autres réceptions de toutes sortes l'assommaient, les organiser n'en exigeait pas moins beaucoup de travail.

Pour dire la vérité, elle avait été courtisée *une fois*. L'été précédent. M. Matthew Horn avait paru quelque temps intéressé – avant de se tirer une balle dans la tête, le pauvre homme. Avant cela, elle avait bien failli recevoir une demande en mariage, M. Freddy Finch – le deuxième fils d'un comte, rien de moins – l'avait escortée une bonne partie de la saison, quelques années auparavant. Il était beau garçon, avait de l'humour, et elle appréciait ses baisers. Mais elle s'était vite rendu compte que cela s'arrêtait là. Et, suspectait-elle, il en allait de même pour Freddy. Or, elle ne voulait pas d'une union de ce genre. Si elle devait se marier un jour, ce serait avec un gentleman dont elle serait *follement* éprise.

Et qui serait follement épris d'elle en retour.

Elle avait donc rompu avec Freddy, sans drame inutile, simplement en le voyant de moins en moins souvent. Et comme elle s'y était attendue, il n'avait pas cherché à la reconquérir. Un an plus tard, il avait épousé Guinevere Crestwood, une femme au physique ordinaire, mais très énergique, qui planifiait ses thés comme des offensives militaires.

Était-elle jalouse ? Regardant d'un air absent par la vitre de la portière, Béatrice tenta d'y voir clair dans ses sentiments. En s'efforçant d'être honnête avec elle-même. Finalement, elle secoua la tête. Non, elle ne pouvait pas dire qu'elle était jalouse de Mme Finch, même si ses enfants étaient charmants. Et puis, en grandissant, les adorables chérubins hériteraient sans doute des canines proéminentes de Guinevere. De toute façon, Freddy n'avait jamais été vraiment amoureux d'elle, Béatrice. Peut-être

s'était-il sincèrement entiché de Guinevere, mais elle en doutait fortement.

Et c'était bien là le problème. Aucun des messieurs avec qui elle avait dansé, ou avec qui elle s'était promenée dans Hyde Park ne lui avait jamais témoigné de sentiments profonds. Ils l'avaient complimentée sur ses robes, l'avaient gratifiée de force sourires, mais ils ne s'étaient jamais intéressés de près à la femme qu'elle était réellement. Un mariage sans passion suffisait sans doute à Guinevere Crestwood, mais pour sa part, Béatrice ne pourrait jamais s'en accommoder.

Elle se souvint tout à coup d'être rentrée un soir d'un bal – c'était l'année dernière – et de s'être assise dans le salon bleu pour contempler le portrait de lord Hope. Il semblait tellement animé par la passion de vivre ! Même comparés à son portrait, les hommes de chair et de sang qu'elle fréquentait lui paraissaient bien fades.

C'était sans doute pour cela qu'elle était encore vieille fille à vingt-quatre ans : elle avait attendu, tout ce temps, un prétendant aussi passionné que semblait l'être le vicomte Hope.

Mais était-il vraiment celui qu'elle se figurait ?

L'attelage s'immobilisa devant Blanchard House, et Béatrice descendit de voiture avec l'aide d'un valet. Elle fila droit aux cuisines, demander qu'on lui prépare un plateau, puis elle monta à l'étage, le plateau entre les mains.

George, le valet qui montait la garde devant la porte de la chambre rouge, s'avança à sa rencontre.

— Voulez-vous que je m'en charge, mademoiselle ? s'enquit-il en tendant les mains vers le plateau.

— Merci, George, mais je devrais pouvoir me débrouiller seule, répondit-elle, puis, jetant un regard inquiet vers la porte, elle demanda : Comment va-t-il ?

George se gratta le crâne.

— Il a un fichu caractère, si je puis me permettre, mademoiselle. Il a rabroué la servante qui était venue ranimer le feu. La pauvre s'est récolté une pluie d'insultes en français. Enfin, d'après le ton, j'ai pensé que c'étaient des insultes, car je ne parle pas cette langue.

Béatrice hocha la tête.

— Pouvez-vous frapper pour moi ?

— Certainement, mademoiselle, acquiesça George, qui cogna au battant...

— Entrez ! répondit Hope.

George ouvrit la porte, et Béatrice jeta un coup d'œil à l'intérieur. Le vicomte était assis sur le lit. Il portait une chemise de nuit largement ouverte au col, et il écrivait dans un carnet posé sur ses genoux. Son poignard était posé à côté de lui. Il semblait plus détendu, et Béatrice s'autorisa un soupir de soulagement. Ses cheveux étaient attachés en queue-de-cheval, mais ses joues étaient toujours à demi mangées par sa barbe sombre. La jeune femme s'attarda à contempler ce spectacle.

— Vous venez me dorloter, cousine Béatrice ? murmura-t-il, lui arrachant un sursaut.

Leurs regards se croisèrent.

— Je vous ai apporté du thé et des muffins, répliqua-t-elle. Et vous feriez mieux de ne pas vous montrer aussi narquois. George m'a dit que vous aviez terrorisé une servante.

— Elle n'avait pas frappé, dit-il, tandis que Béatrice pénétrait dans la pièce et déposait son plateau près du lit.

— Ce n'était pas une raison pour l'insulter.

Il parut de nouveau irrité.

— Je n'aime pas avoir du monde dans ma chambre. Elle n'aurait pas dû entrer sans y être invitée.

— Les serviteurs de cette maison ont l'ordre de ne jamais frapper. Je pensais que vous le saviez. Mais en attendant que vous vous y habituiez, je les préviendrai de frapper à votre porte.

Il haussa les épaules, puis attrapa un muffin, dont il engloutit la moitié d'une seule bouchée.

Béatrice tira une chaise près du lit et s'assit.

— Vous avez l'air d'avoir faim.

Il s'apprêtait à engloutir l'autre moitié du muffin, mais suspendit son geste.

— On voit que vous n'avez pas été nourrie de biscuits moisiss et de bière coupée d'eau pendant trois semaines, rétorqua-t-il, avant d'avaler le restant du muffin en lui adressant un regard de défi. Mais peut-être n'avez-vous jamais pris le bateau ?

— Non, en effet, je n'ai jamais pris le bateau. Êtes-vous rentré depuis peu en Angleterre ?

Il s'empara d'un autre muffin, qu'il mangea tout aussi voracement, en détournant le regard. Béatrice crut qu'il ne lui répondrait pas, mais il lâcha finalement :

— J'avais réussi à me faire engager comme assistant du cuistot. Enfin, pour ce qu'il y avait à cuisiner sur ce maudit rafiot...

Elle s'efforça de masquer sa surprise. Comment le fils d'un comte en était-il arrivé à accepter un tel travail ?

— Où aviez-vous embarqué ?

Il grimaça.

— Savez-vous que je ne me souvenais pas d'avoir une cousine Béatrice ?

Il avait manifestement décidé d'éviter sa question. Béatrice retint un soupir de frustration.

— C'est parce que je ne suis pas vraiment votre cousine. Du moins, pas par le sang.

Il haussa un sourcil, comme si la conversation l'intéressait soudain.

— Expliquez-moi cela.

Il avait posé son carnet de côté, et toute son attention était désormais fixée sur Béatrice. La jeune femme se leva pour lui servir une tasse de thé, afin de se composer une attitude.

— Ma mère était la sœur de l'épouse d'oncle Reggie – ma tante Mary. Ma mère est morte à ma naissance, et mon père quand j'avais cinq ans. C'est tante Mary et oncle Reggie qui m'ont alors recueillie.

— Quelle triste histoire, commenta-t-il d'un ton vaguement moqueur.

Béatrice lui tendit sa tasse. Elle avait fortement sucré son thé, car elle avait remarqué qu'il l'aimait ainsi.

— Non, pas du tout. J'ai toujours été très aimée. D'abord par mon père, et ensuite par tante Mary et oncle Reggie. Comme ils n'avaient pas d'enfants, ils m'ont considérée comme leur propre fille. Et peut-être même plus que cela. Oncle Reggie a toujours été merveilleux avec moi. C'est un brave homme.

— Je devrais peut-être renoncer à mon titre, et laisser oncle Reggie le garder, suggéra-t-il, et cette fois, son ton était sardonique.

— Vous n'avez pas besoin d'être aussi méchant, répliqua Béatrice, avec dignité.

— Parce que je suis méchant ?

— Le fait est que c'est devenu notre maison, et...

— Et je devrais vous prendre en pitié pour cette seule raison ?

Elle s'efforça de garder son calme.

— Mon oncle se fait vieux. Il ne...

— Mon titre, mes terres, mon existence m'ont été volés, madame, l'interrompit-il, détachant chaque mot avec une colère grandissante. Et je devrais me soucier de *votre oncle* ?

Béatrice était stupéfaite. Il semblait si furieux ! Où était passé le jeune homme rieur du portrait ? S'était-il entièrement volatilisé ?

— Tout le monde vous croyait mort. Personne n'a jamais eu l'intention de vous voler quoi que ce soit.

— Je me moque des intentions. Seul le résultat compte. J'ai été privé de ce qui me revenait légalement. Je n'ai même plus de toit.

— Mais oncle Reggie n'y est pour rien ! se récria Béatrice, perdant soudain son sang-froid. Nous ne sommes quand même pas en guerre ! J'essaie de vous expliquer que...

Il lança sa tasse contre le mur. Puis, d'un geste du bras, il envoya valser le plateau, avec la théière et l'assiette de muffins. Le tout s'écrasa sur le parquet, aux pieds de la jeune femme. Elle fixa un instant le sol, puis reporta son attention sur le sauvage qui occupait le lit.

— Comment osez-vous ? articula-t-elle. *Comment osez-vous ?*

Le regard de Hope brillait d'une lueur si féroce qu'elle en eut la chair de poule.

— Si vous ne pensez pas qu'il s'agit d'une guerre, répondit-il, alors c'est que vous êtes plus naïve que je ne le pensais, madame.

Béatrice se mit debout.

— Je suis peut-être naïve. Et il est peut-être puéril de ma part de m'imaginer que nous pouvons résoudre cette affaire d'une manière civilisée. Mais je préfère encore être une idiote, plutôt qu'un homme si sarcastique et si aigri qu'il en a oublié sa propre humanité !

Sur ce, elle pivota sur ses talons, bien décidée à gagner la porte d'un pas digne. Hélas, sa sortie théâtrale tourna court, car lord Hope lui saisit le bras et la tira violemment en arrière. Elle tomba à la renverse sur le lit, directement sur les genoux du vicomte.

Elle leva les yeux. Leurs regards s'accrochèrent encore. Il s'était penché, et leurs visages étaient maintenant si proches qu'elle pouvait pratiquement sentir son souffle sur ses lèvres.

Il lui serra davantage le bras, la retenant prisonnière.

— Je suis peut-être aigri et sarcastique, mais sachez, madame, que mon humanité est intacte. Et en parfait état de fonctionnement.

Béatrice n'osait plus respirer. Elle se sentait comme un lapin débusqué par un renard. Pour ne rien arranger, il baissa les yeux sur ses lèvres.

— Et j'utiliserais toutes les armes à ma disposition pour gagner cette guerre, ajouta-t-il.

Béatrice était tellement sous le choc qu'elle sursauta en entendant la porte s'ouvrir. Lord Hope lui lâcha aussitôt le bras. Il regardait maintenant en direction de la porte. Elle crut lire de la joie dans ses yeux, mais ce fut si furtif qu'elle pensa s'être trompée.

— Renshaw, dit-il d'une voix dépourvue d'émotion.

## 3

— Allons, insista le roi des Gobelins. Je te donnerai cinquante pièces d'or en échange de ton épée. Tu ne peux pas refuser une telle offre !

— J'ai bien peur que si, répondit Longue Épée.

— Alors, cent pièces d'or ? suggéra le roi. Ton épée a l'air bien vieille. Avec cette somme, tu pourrais t'en acheter une vingtaine de bien meilleure qualité.

À ces mots, Longue Épée s'esclaffa.

— Je ne vous vendrai mon épée à aucun prix. Et cela pour une bonne raison : me séparer de cette épée me coûterait la vie. Car nous sommes liés l'un à l'autre par un sortilège magique.

— Dans ces conditions, rusa le roi, accepterais-tu de me vendre une mèche de tes cheveux pour un penny ?

Pendant sept longues années, Reynaud avait ruminé ce qu'il dirait quand il reverrait Jasper Renshaw. Les questions qu'il lui poserait. Les explications qu'il lui réclamerait. Mais maintenant que ce moment était arrivé, il avait beau chercher, il ne trouvait... rien à dire.

— Je m'appelle Vale, désormais, répondit le visiteur.

Son visage était plus marqué, ses yeux un peu plus tristes, mais sinon c'était bien le même Jasper avec qui Reynaud avait joué, enfant. Le même aussi, avec qui il était parti à l'armée. Et dont il avait cru qu'il était son meilleur ami.

Mais qui l'avait laissé pour mort dans un pays peuplé de sauvages.

— Ainsi, tu as hérité du titre familial ?

Vale hocha la tête. Il demeurait planté sur le seuil, son chapeau à la main, et scrutait Reynaud comme s'il cherchait à lire dans ses pensées.

Mlle Corning se redressa. Reynaud était si absorbé par Vale qu'il en avait presque oublié sa présence. Il voulut la retenir par la main, mais elle fut plus rapide et s'écarta du lit, lui échappant. Il devrait attendre une autre occasion pour l'attirer de nouveau dans ses bras.

La jeune femme s'éclaircit la voix.

— Je crois que nous nous sommes déjà rencontrés une fois, chez votre mère, lord Vale.

Vale reporta son attention sur elle. Un sourire éclaira ses traits, et il s'inclina avec un peu trop d'emphase.

— Pardonnez-moi, milady. Vous êtes ?

— C'est ma cousine, Mlle Corning, répondit Reynaud, qui ne crut pas utile de préciser qu'ils n'étaient pas liés par le sang.

Vale haussa les sourcils.

— J'ignorais que tu avais une cousine.

Reynaud esquissa un sourire.

— C'est assez récent.

Mlle Corning regarda les deux hommes tour à tour. Elle semblait un peu perdue.

— Voulez-vous que je vous fasse monter du thé ?

— Oui, volontiers, répondit Vale, tandis que Reynaud lâchait un « non » catégorique.

Le sourire de Vale s'évanouit.

Mlle Corning s'éclaircit de nouveau la voix.

— Eh bien, je... euh, je crois que je vais vous laisser tous les deux. Vous devez avoir beaucoup de choses à vous raconter.

Elle gagna la porte, près de laquelle Vale se tenait toujours, et lui murmura :

— Ne restez pas trop longtemps. Il a été très malade.

Vale hocha la tête. Il lui tint le battant, puis le referma derrière elle et se retourna vers Reynaud.

Qui lui lança :

— Je ne suis pas un invalide !

— Tu as été malade ?

— J'ai attrapé la fièvre sur le bateau qui me ramenait en Angleterre. Mais ce n'est rien.

Vale s'abstint de tout commentaire sur ce point.

— Que t'est-il arrivé ? demanda-t-il.

Reynaud eut un sourire sardonique.

— C'est plutôt moi qui devrais te poser cette question.

Vale détourna les yeux. Il avait pâli.

— J'ai pensé... Nous avons tous pensé... que tu étais mort.

— Comme tu peux le constater, je ne l'étais pas.

Reynaud se souvenait de l'odeur de la chair brûlée. Des liens qui lui cisaillaient les poignets. D'avoir marché entièrement nu dans la neige fraîche. Puis il s'ébroua mentalement pour chasser les fantômes du passé, et se concentrer sur l'homme qui lui faisait face. Sa main se porta instinctivement vers son poignard.

Geste qui n'échappa pas à Vale.

— Je ne t'aurais pas abandonné si j'avais pensé que tu étais encore vivant.

— L'ennui, c'est que j'étais encore vivant, et que tu m'as laissé derrière toi.

— Je suis désolé, je... murmura Vale, qui regardait fixement le tapis. Je t'ai vu mourir, Reynaud.

Les démons de Reynaud lui soufflèrent que c'était là un mensonge. Il s'obligea à les repousser pour demander :

— Dis-moi ce qui s'est passé exactement au campement des Wyandots.

— Tu veux dire, après qu'ils t'ont séparé de nous ? voulut savoir Vale, puis, sans attendre de réponse, il enchaîna : Ils nous ont attachés à des poteaux, et ont torturé plusieurs d'entre nous — Munrœ, Horn, Growe et Coleman. Ils ont tué Coleman.

Reynaud hocha la tête. Il était bien placé pour savoir comment les Indiens traitaient leurs prisonniers.

Vale prit une profonde inspiration, comme pour se donner du courage, et continua :

— Après la mort de Coleman, les Indiens nous ont entraînés dans un autre endroit, où un homme, attaché lui aussi à un poteau, était en train de brûler vif. Ils nous ont assuré que c'était toi. L'homme portait tes vêtements, et il avait les cheveux noirs. J'ai cru qu'il s'agissait bel et bien de toi. Nous l'avons tous cru.

Relevant ses yeux où se lisait une douleur insondable, il ajouta :

— Son visage était méconnaissable. Les flammes l'avaient déjà défiguré.

Reynaud détourna le regard. La partie raisonnable de son esprit savait que Vale et les autres n'avaient pas eu le choix. Ils l'avaient cru mort, car l'évidence penchait dans ce sens.

Et cependant...

Et cependant, son côté animal refusait cette explication. Il avait été abandonné par ceux pour qui il avait risqué sa vie, et qu'il croyait être ses amis.

— Il s'est écoulé ensuite plus d'une quinzaine de jours avant qu'un détachement de la cavalerie vienne nous récupérer en échange d'une rançon, précisa Vale. Où étais-tu, pendant tout ce temps ? Étais-tu toujours dans le campement indien ?

Pour toute réponse, Reynaud se contenta de secouer la tête.

— Comment va ma sœur, Emeline ?

Vale laissa échapper un soupir, qui semblait de contrariété.

— Emeline va bien. Elle s'est remariée. À Samuel Hartley.

Reynaud sursauta.

— Le caporal Hartley ?

Vale eut un sourire narquois.

— Lui-même. Sauf qu'il n'est plus caporal. Il a quitté l'armée et s'est établi aux colonies, où il a fait fortune dans l'import-export.

Reynaud secoua la tête. Même si Hartley était riche, désormais, sa sœur s'était mariée en dessous de sa condition. Après tout, elle était la fille d'un comte !

— Pourquoi l'a-t-elle épousé ?

Vale haussa les épaules.

— Il est venu à Londres il y a un peu plus d'un an, pour affaires, et je pense qu'il a tout simplement ravi le cœur d'Emeline.

Reynaud médita l'information. Emeline avait-elle à ce point changé, en sept ans ? Ou ses souvenirs étaient-ils à ce point gauchis par ce qu'il avait enduré ?

— Que s'est-il passé, Reynaud ? reprit Vale d'une voix douce. Comment as-tu réussi à échapper aux Indiens ?

Reynaud foudroya du regard son ancien ami.

— Ça t'intéresse vraiment de le savoir ?

— Oui, répondit Vale, déconcerté. Bien sûr.

Il fixait Reynaud, attendant visiblement que ce dernier lui raconte son histoire. Mais plutôt mourir que de s'ouvrir à lui.

Comprendant qu'il n'obtiendrait pas de réponse, Vale baissa les yeux.

— Eh bien... euh, je suis très content que tu sois rentré sain et sauf.

— Tu as terminé ? répliqua Reynaud, qui se sentait soudain las et avait besoin de dormir.

Vale tressaillit comme s'il avait reçu une gifle. Puis, se reprenant, il esquissa un sourire sans joie.

— Non, pas tout à fait.

Reynaud haussa les sourcils.

— Je voulais te parler du traître, poursuivit Vale d'une voix suave.

— Le traître... ? répéta Reynaud sans comprendre.

— Celui qui nous a vendus aux Indiens, et qui est à l'origine du massacre de Spinner's Falls, expliqua Vale. Un traître dont la mère est française.

Béatrice entendit un fracas alors qu'elle gravissait l'escalier avec un autre plateau de thé et de gâteaux. Elle s'immobilisa sur une marche. S'agissait-il d'un accident ? Un objet était-il tombé ? Cette possibilité la rassura. Mais alors qu'elle reprenait son ascension, il y eut un autre fracas. Elle pressa le pas. Bonté divine ! Lord Hope et lord Vale seraient-ils en train de s'entretuer ?

Alors qu'elle atteignait le palier, la porte de lord Hope s'ouvrit à la volée et le vicomte Vale en surgit, furieux, mais heureusement indemne.

— Ne crois pas que tu en as fini, Reynaud ! lança-t-il par-dessus son épaule. Je reviendrai !

Il recoiffait son chapeau quand il vit Béatrice. Un instant, il afficha un air penaude ; puis s'inclina brièvement.

— Pardonnez-moi, madame, mais vous ne devriez peut-être pas entrer tout de suite. Il n'est pas d'humeur civilisée.

Béatrice s'approcha. Elle s'aperçut, horrifiée, que lord Vale avait une marque rouge au menton, comme si quelqu'un l'avait frappé.

— Que s'est-il passé ? voulut-elle savoir.

Lord Vale secoua la tête.

— Ce n'est plus l'homme que j'ai connu autrefois. Il est devenu... sauvage. Je vous en prie, soyez prudente.

Sur ces mots, il s'inclina de nouveau et gagna l'escalier.

Béatrice le suivit du regard, avant de reporter son attention sur la porte de lord Hope restée grande ouverte.

Carrant les épaules, elle se dirigea vers la chambre d'un pas déterminé.

— Je vous ai rapporté du thé et des gâteaux, annonça-t-elle en franchissant le seuil. J'espère que cette fois, vous allez le boire.

Hope était couché sur le flanc, face au mur. Béatrice crut d'abord qu'il dormait – ce qui paraissait peu plausible après le vacarme de tout à l'heure.

— Sortez, dit-il, sans même tourner la tête.

— Je crains qu'il n'y ait un malentendu, répliqua-t-elle très naturellement.

Elle voulut poser son plateau sur la table près du lit, mais la surface était couverte d'éclats de céramique – les deux affreux carlins miniatures qui s'y trouvaient avaient été réduits en miettes. Elle jeta donc son dévolu sur une autre table, face à la fenêtre.

— Qu'est-ce que vous racontez ? marmonna Hope.

— Hmm ? fit Béatrice en repoussant un vase et un chandelier pour faire de la place.

— De quel malentendu parlez-vous ?

Le plateau posé, elle pivota vers lord Hope et lui sourit, bien qu'il lui tournât toujours le dos.

— Il semblerait que vous m'ayez prise pour une domestique.

Pas de réponse. Béatrice servit le thé. Peut-être avait-il fini par avoir honte de son comportement.

— Pourquoi vous entêtez-vous à me faire boire du thé ?

Peut-être pas, finalement.

— Le thé est un fortifiant, assura Béatrice, qui sucrera généreusement ledit thé, avant de le lui porter. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas une raison pour me parler de la sorte.

Il lui tournait toujours ostensiblement le dos. Elle hésita une seconde, puis posa la tasse sur la table de chevet. C'était certes une tasse fort laide — ornée d'une passerelle de bois enjambant une pièce d'eau. Mais enfin, c'était de la porcelaine, et personne n'aimait voir de la porcelaine en miettes.

— Vous êtes sûr de ne pas vouloir boire quelques gorgées ? insista-t-elle.

Il haussa une épaule, mais ne bougea pas. Qu'avait-il bien pu se passer entre lord Vale et lui ?

— Cela vous redonnera le moral, murmura-t-elle.

Il ricana.

— J'en doute fort.

Béatrice lissa ses jupes.

— Eh bien, dans ce cas, je vais vous laisser.

— Ne partez pas.

Il s'était exprimé d'une voix si basse qu'elle crut avoir mal entendu. Et il ne remuait toujours pas, si bien qu'elle ne savait que faire.

L'un de ses avant-bras sortait de sous le drap. Béatrice s'approcha et lui prit la main. C'était inconvenant, bien sûr, et cependant, son geste lui parut naturel. Sa main était large, et chaude. Elle l'étreignit doucement. Instantanément, sa chaleur se communiqua à tout son corps, lui inspirant un sentiment de bien-être proche du bonheur. Elle comprit qu'elle devrait se méfier de cet homme.

— Il me prend pour un traître, souffla-t-il.

Béatrice sursauta.

— Que voulez-vous dire ?

Il se décida à se tourner — sans libérer sa main de celle de la jeune femme. Son visage était un masque indéchiffrable.

— Vous êtes au courant de l'attaque de notre régiment ?

— Oui.

Le massacre du 28<sup>e</sup> régiment d'infanterie avait été l'une des pires tragédies de la guerre des colonies.

— Vale prétend que quelqu'un aurait averti les Français et leurs alliés indiens de notre position. Et que ce quelqu'un était un officier de notre régiment.

Béatrice avala sa salive. Elle devinait combien il était terrible d'apprendre que tant d'hommes avaient péri à cause de la perfidie d'un seul. Et cela était encore plus terrible pour lord Hope, car les sept années durant lesquelles on l'avait cru mort avaient, elle le sentait, un lien avec cette tragédie.

— Je suis désolée, dit-elle, à court de mots.

— Vous ne comprenez pas, répliqua-t-il, lui serrant les doigts. La mère du traître était française. Vale pense qu'il s'agit de moi.

— Mais... mais c'est idiot ! s'exclama Béatrice spontanément. Je veux dire, c'est vrai que votre mère était française, mais de là à penser que vous êtes le traître... Ça ne tient pas debout !

Il ne répondit rien.

— Je croyais que lord Vale était votre ami, risqua Béatrice.

— Je le croyais également. Mais c'était il y a sept ans. Et je crains de ne plus le reconnaître.

— Est-ce pour cela que vous l'avez frappé ?

Il haussa les épaules.

Béatrice se souvint des paroles de lord Vale après avoir quitté la chambre : « Je vous en prie, soyez prudente. » Elle s'entendit pourtant dire :

— Je pense que quelqu'un vous connaissant vraiment ne pourrait vous imaginer dans la peau du traître.

Il lui lâcha la main, et elle ressentit soudain comme un grand froid.

— Mais vous ne me connaissez pas, riposta-t-il. Vous ne me connaissez pas du tout.

— C'est exact. Je ne vous connais pas, admit-elle en se dirigeant vers la table pour récupérer le plateau. Mais avouez que ce n'est peut-être pas entièrement ma faute.

Sur ce, elle sortit de la chambre, refermant doucement la porte derrière elle.

Bien que Béatrice rendît visite à Jeremy Oates au moins une fois par semaine – quand ce n’était pas plus –, son majordome, Putley, feignait toujours de ne pas la connaître.

— Qui dois-je annoncer ? s’enquit-il.

— Mlle Béatrice Corning, répondit-elle, comme à son habitude, en réprimant une féroce envie de s’énerver.

Putley ne faisait que son travail. Du moins était-ce l’explication la plus charitable – et elle s’efforçait d’être toujours charitable.

— Très bien, mademoiselle. Voulez-vous attendre dans le salon, pendant que je m’assure que M. Oates est là ?

La charité était une chose. Observer les formes jusqu’au ridicule en était une autre. « Monsieur » Oates était toujours chez lui. Béatrice leva les yeux au ciel.

— Oui, Putley.

Il l’escorta jusqu’à un petit salon mal éclairé, encombré de meubles sombres et lourds. Béatrice mit à profit son attente pour se recomposer une attitude. Elle était encore échauffée par sa conversation avec lord Hope, et surtout, elle se sentait coupable de l’avoir quitté aussi abruptement. Après tout, elle ne devait pas oublier qu’il relevait de maladie. Et que son meilleur ami, qu’il n’avait pas revu depuis sept ans, l’avait accusé de trahison ! Cependant, elle n’arrivait pas à lui pardonner ses sarcasmes et sa rudesse à son endroit. Elle comprenait qu’il soit contrarié, et même furieux, après avoir découvert qu’il n’était attendu nulle part en Angleterre. Mais ce n’était pas une raison pour faire d’elle son souffre-douleur.

Putley revint la chercher et la conduisit à l’étage, dans la chambre de Jeremy.

— Mlle Béatrice Corning, monsieur, annonça-t-il sur le seuil.

Béatrice en eut assez. Elle poussa le majordome de côté, pénétra dans la pièce, puis se retourna et, avec un grand sourire :

— Ce sera tout, Putley, merci.

Le majordome ne se risqua pas à répliquer, mais son regard était éloquent.

— Il est de pire en pire, commenta Béatrice quand il eut refermé la porte.

Elle se dirigea vers la fenêtre pour entrouvrir les rideaux. La lumière faisait parfois mal aux yeux de Jeremy, mais il n'était pas bon non plus qu'il reste toute la journée dans le noir.

— J'essaie de prendre cela pour un compliment, répliqua celui-ci depuis le lit.

Sa voix était plus faible que la dernière fois. Béatrice s'arma de courage et plaqua un grand sourire sur ses lèvres avant de se retourner. La chambre tenait plus de l'infirmerie qu'autre chose. Les deux tables qui encadraient le lit étaient chargées d'un assortiment de bouteilles, fioles, boîtes, onguents et bandages de toutes sortes. À côté, une vieille chaise en bois était munie d'une corde en soie dont les extrémités reposaient sur l'assise. Jeremy trouvait plus facile pour ses valets de l'attacher sur cette chaise lorsqu'ils le déplaçaient pour l'installer devant la cheminée.

— Putley doit s'imaginer que je pourrais finir par te compromettre, ajouta-t-il.

— Ou peut-être est-il tout simplement idiot, trancha Béatrice en approchant une chaise capitonnée du lit.

L'odeur de la pièce évoquait elle aussi l'infirmerie. À son retour de la guerre, cinq ans plus tôt, Jeremy s'en était souvent plaint. Mais soit qu'il s'y fût habitué, soit qu'il se fût résigné, il n'en parlait plus. Et Béatrice avait assez de tact pour ne jamais faire de commentaire à ce sujet.

— Je t'ai apporté des journaux, et aussi quelques pamphlets que m'ont procurés les domestiques, annonça-t-elle, sortant le tout d'un petit sac de toile brodée.

— Oh, ce n'était pas la peine, répondit Jeremy, une note taquine dans la voix.

Béatrice croisa son regard bleu. Jeremy avait les plus beaux yeux qu'il lui ait été donné de voir — aussi lumineux qu'un ciel d'été. Il était, ou plutôt avait été, un très bel homme. Ses cheveux étaient châtain doré, son visage ouvert et avenant. Mais la maladie avait laissé des traces, creusant des marques de souffrance autour de ses yeux et de sa bouche.

La mère de Jeremy avait été une amie de longue date de tante Mary, si bien que Béatrice et Jeremy avaient pratiquement grandi ensemble. Il la connaissait mieux que personne – mieux encore que Lottie. Quand il dardait son regard clair sur elle, elle avait parfois l'impression qu'il perçait à jour le masque de bonne humeur qu'elle s'obligeait à porter en sa présence, pour lire le chagrin et la compassion qu'elle ressentait au plus profond d'elle-même.

Elle détourna le regard. Ses yeux s'arrêtèrent au milieu du lit. À l'endroit où auraient dû se trouver les jambes de Jeremy.

— Que veux-tu... ?

— Ne joue pas à l'innocente avec moi, Béatrice Corning, la coupa-t-il. Je suis peut-être invalide, mais je dispose toujours de bonnes sources d'information. Et elles m'ont averti du retour de ton vicomte.

— Ce n'est pas *mon* vicomte ! protesta-t-elle.

Jeremy haussa un sourcil. D'ordinaire, à cette heure-ci, il se tenait redressé sur ses oreillers. Mais aujourd'hui, il était complètement allongé. La jeune femme s'alarmea. Son état avait-il empiré ?

— Je ne vois pas à qui d'autre il pourrait être, pourtant. N'est-ce pas le vicomte du portrait devant lequel je t'ai si souvent surprise à rêvasser ?

Béatrice sursauta.

— C'était donc si évident ?

— Seulement pour moi, ma chérie, la rassura Jeremy. Seulement pour moi.

Elle laissa échapper un soupir mélancolique.

— Le problème, c'est qu'il n'est pas du tout comme je l'imaginais.

— Comment cela ? Il est devenu laid ?

— Nooon ! Encore qu'il a les cheveux trop longs et une barbe.

— Les barbes sont répugnantes.

— Pas chez les capitaines de marine, objecta Béatrice.

— Surtout chez les capitaines de marine, répliqua Jeremy. La règle ne doit souffrir aucune exception.

— Admettons. De toute façon, la barbe n'est qu'un détail, dans le cas du vicomte. Il est aussi tatoué.

— Quelle horreur ! s'exclama Jeremy avec délices.

Ses joues avaient soudain repris quelques couleurs.

— Mes histoires t'excitent trop, s'inquiéta Béatrice.

— Pas du tout. Et même si c'était le cas, continue, je t'en supplie. Je ne sors jamais de cette pièce, Béatrice. J'ai besoin d'un peu d'excitation. Mais dis-moi, quel est le problème avec lord Hope ? Ce n'est pas une barbe hirsute et un serpent tatoué sur le bras qui suffiraient à te bouleverser.

— Des oiseaux, répondit machinalement Béatrice.

— Pardon ?

— Son tatouage représente trois oiseaux étranges ; et il se trouve autour de son œil droit. Qu'est-ce qu'il lui a pris de les placer là ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Le vrai problème, c'est qu'il est terriblement amer, et aigri ! lâcha soudain Béatrice. Il est positivement haineux, parfois.

Jeremy soupira.

— C'est difficile de l'expliquer à quelqu'un qui n'en a jamais fait l'expérience, mais la guerre vous change un homme. Et lui endurcit le cœur.

— Tu as raison, bien sûr, mais j'ai l'impression que c'est plus que cela. Oh, si seulement je savais ce qui lui est arrivé durant ces sept années !

Jeremy esquissa un sourire.

— Quand bien même tu le saurais, je doute que cela change quoi que ce soit, à présent.

Béatrice soupira de nouveau.

— Tu dois me trouver idiote, n'est-ce pas ? D'attendre d'un homme dont je ne connaissais que le portrait qu'il se révèle un prince romantique.

— Peut-être, concéda-t-il. Mais sans un peu de romantisme, la vie serait tellement sinistre, tu ne crois pas ?

Béatrice lui sourit.

— Tu trouves toujours la bonne réponse, Jeremy.

— Oui, je sais, acquiesça-t-il avec un rien de complaisance. Selon toi, est-ce qu'il risque de retirer son titre à ton oncle ?

— Il le peut. Tout à l'heure, le vicomte Vale est venu lui rendre visite. Ils se sont disputés, mais Vale n'a pas mis en doute son identité. C'est bien lord Hope.

— Que va-t-il se passer s'il fait valoir ses droits ?

Béatrice se demanda s'il avait deviné son angoisse.

— Nous perdrions la maison.

— Tu pourras toujours venir vivre avec moi, la taquina Jeremy.

Béatrice avait perdu toute envie de sourire.

— J'ai peur qu'oncle Reggie ne fasse une autre attaque d'apoplexie.

— Il est plus solide que tu ne le supposes, la rassura Jeremy.

— Mais si jamais il lui arrivait quelque chose... murmura Béatrice. Oh, Jeremy, je ne sais pas quoi faire !

— Tout finira par s'arranger, tu verras. Je suis sûr qu'il n'y a aucune raison de s'inquiéter.

— Je sais, répondit-elle, s'efforçant de retrouver un ton enjoué. Oncle Reggie avait rendez-vous ce matin avec son avoué. Il n'était pas encore rentré quand je suis partie.

— La situation pourrait se corser, reconnut Jeremy. Si ton oncle ne veut pas rendre le titre de son plein gré, l'affaire pourrait être portée devant le Parlement. J'imagine déjà la séance houleuse. Et nos honorables députés qui en viendront peut-être aux mains !

— On dirait que cette perspective te réjouit ! s'insurgea Béatrice.

— Et pourquoi pas ? Ce sont de tels épisodes qui rendent l'aristocratie anglaise si amusante.

Malgré son ton allègre, Jeremy termina sa phrase en grimaçant. Et Béatrice le vit serrer les poings, comme s'il souffrait. Elle bondit de son siège.

— As-tu mal ?

— Non, non, ne t'inquiète pas, voulut la rassurer Jeremy, mais son visage était devenu gris.

— Laisse-moi t'aider à te redresser, que tu puisses boire un peu d'eau.

— Bon sang, Béatrice, ce n'est vraiment pas la peine...

— Chut ! le coupa-t-elle en le saisissant par les épaules.

Il était brûlant.

Elle versa de l'eau dans une petite coupe, qu'elle lui tendit. Il but quelques gorgées, avant de la lui rendre.

— As-tu songé aux conséquences si Hope devenait le comte de Blanchard ? demanda-t-il.

Béatrice reposa la coupe sur la table.

— Je te l'ai déjà dit. Nous serions obligés de quitter la maison...

— Oui, mais au-delà de ça, Béatrice. Hope remplacerait ton oncle à la Chambre des lords.

Béatrice se laissa retomber dans son fauteuil.

— Et lord Hasselthorpe perdrait un soutien de poids.

— Et, plus important, nous gagnerions peut-être une voix, fit valoir Jeremy. Connais-tu les tendances politiques du vicomte ?

— Non, je n'en ai pas la moindre idée.

— Son père était tory.

— Alors probablement l'est-il aussi, conclut Béatrice, déçue.

— En matière de politique, les fils ne marchent pas forcément dans les traces des pères. Si Hope votait en faveur du projet de M. Wheaton, nous aurions peut-être une chance de l'emporter, supputa Jeremy, qui avait soudain retrouvé des couleurs, comme si un feu intérieur le consumait. Mes hommes toucheraient enfin la pension qu'ils méritent.

— J'essaierai de découvrir de quel côté il penche, promit Béatrice. Et j'arriverai peut-être à le convaincre de choisir notre camp.

Elle aurait voulu partager l'enthousiasme de Jeremy, mais au fond, elle était sceptique. Lord Hope ne semblait préoccupé que de ses propres affaires. Rien, jusqu'ici, ne laissait penser qu'il s'intéresserait au sort des soldats du rang.

Reynaud commençait à ne plus supporter de garder la chambre. L'inactivité lui pesait. Au point qu'il attendait désormais les visites de Mlle Corning – même s'il détestait

toujours autant qu'elle s'invite dans sa chambre sans prendre la peine de lui demander s'il désirait sa compagnie. En fait, il découvrait qu'il aimait la taquiner, et même se disputer avec elle. Mais, bizarrement, elle ne s'était pas montrée de la journée.

Il sortit du lit, enfila sa vieille redingote bleue et s'empara de son poignard avant d'ouvrir la porte de la chambre. Un jeune valet montait la garde dans le couloir – sans doute pour l'empêcher de déambuler librement dans sa propre maison.

— Dites à Mlle Corning que je voudrais la voir, lança-t-il au domestique.

Il s'apprêtait à refermer la porte quand le valet répondit :

— Je ne peux pas.

Reynaud suspendit son geste.

— Quoi ?

— Je ne peux pas, répéta le valet. Elle n'est pas là.

— Quand doit-elle rentrer ?

Le valet dansa d'un pied sur l'autre.

— Bientôt, je pense. Mais je ne peux rien vous assurer. Elle est allée chez M. Oates, et parfois elle y reste assez longtemps.

— Qui est ce M. Oates ? voulut savoir Reynaud.

— M. Jeremy Oates, des Oates du Suffolk ; une famille richissime, paraît-il, expliqua le valet, soudain très loquace. Mlle Corning et lui se connaissent depuis des années, et elle lui rend très souvent visite. Jusqu'à plusieurs fois par semaine.

— C'est donc un gentleman d'un certain âge ? hasarda Reynaud.

Le valet se gratta le crâne.

— Non. J'ai plutôt entendu dire qu'il était jeune et beau.

Reynaud se rendit soudain compte que même s'il avait vu Mlle Corning tous les jours depuis son arrivée, il ne savait pratiquement rien d'elle. Ce Oates était-il un prétendant potentiel ? Son fiancé ? Cette possibilité excita sa curiosité, et il s'entendit demander abruptement :

— Est-elle fiancée avec lui ?

— Pas que je sache, répondit le valet. Mais ça ne saurait tarder, à mon avis, vu toutes les visites qu'elle lui rend. Évidemment, il y a le problème de...

Reynaud n'écoutait déjà plus. Poussant le valet de côté, il se dirigea vers l'escalier.

— Hé là ! cria le domestique. Où allez-vous comme ça ?

— Je vais attendre Mlle Corning à la porte, grommela Reynaud.

Ses jambes étaient moins assurées qu'il ne l'imaginait, ce qui ne fit qu'accroître sa mauvaise humeur. Agrippant la rampe, il descendit lentement l'escalier, tel un vieillard.

— Je ne suis pas censé vous laisser sortir de votre chambre, fit valoir le valet, qui l'avait rattrapé.

Il prit le coude de Reynaud pour l'aider, mais celui-ci se sentait si faible qu'il ne s'insurgea pas contre cette familiarité.

— Qui vous a donné de tels ordres ?

— Mlle Corning. Elle s'inquiétait que vous vous fassiez du mal. J'imagine que vous ne voulez pas que je vous ramène dans votre chambre, milord ?

— Non, répliqua Reynaud sèchement.

Bon sang, il haletait ! Il y a encore un mois, il pouvait marcher toute une journée sans éprouver la moindre fatigue, et maintenant il s'essoufflait à descendre un escalier !

— Je m'en doutais, répondit le valet, qui ne dit plus un mot jusqu'à ce qu'ils aient atteint le bas des marches. Voulez-vous que je vous apporte un peu d'eau pendant que vous attendez, milord ?

— Oui, s'il vous plaît.

Reynaud s'appuya contre le mur le temps que le domestique disparaîsse dans le couloir qui menait à l'office. Puis il se dirigea à pas comptés vers la porte d'entrée et l'ouvrit.

Le vent le gifla comme il sortait sur le perron. La journée était grise et froide, comme si l'hiver avait déjà déployé ses ailes sur Londres. Les premières neiges avaient dû tomber sur les rives nord du lac Michigan, et les ours devaient être gras à souhait, prêts à hiberner. Reynaud se souvenait combien Gaho adorait manger de la viande d'ours grillée dans sa propre graisse. Elle sautait de joie chaque fois qu'il lui rapportait un ours qu'il avait tué.

Pendant un moment, le passé et le présent se mélangèrent si bien dans son esprit qu'il finit par oublier où il se trouvait. Et qui il était.

Puis une voiture aux armes des Blanchard s'arrêta devant la maison.

Le valet de pied sauta à terre, et déplia le marchepied. Reynaud se redressa, puis descendit les marches. La portière s'ouvrit sur Mlle Corning, qui se rembrunit en le voyant.

— Que faites-vous là ? s'enquit-elle.

— Je suis venu vous accueillir, répliqua Reynaud. Où étiez-vous ?

Elle ignora sa question.

— Je n'en reviens pas que vous soyez assez idiot pour sortir dans le froid ! Rentrez tout de suite à l'intérieur, ordonna-t-elle, puis à l'adresse du valet de pied, elle ajouta : Arthur, aidez lord Hope à...

— Il n'est pas question qu'on m'emmène où que ce soit, l'interrompit Reynaud d'une voix si dangereusement calme que le valet préféra se tenir à distance. Je ne suis ni un enfant ni un simple d'esprit. Et je réitère ma question : où étiez-vous ?

Une lueur incendiaire s'alluma dans les prunelles de la jeune femme.

— Pourquoi devrais-je vous répondre ?

— Parce que, répondit-il, fasciné par l'éclat de ses yeux.

Lorsqu'elle était en colère, des mouchetures vertes se mêlaient au gris de ses prunelles.

— Que vous importe de savoir où j'étais ? rétorqua-t-elle en soutenant son regard.

Reynaud qui, des années durant, avait affronté quotidiennement la mort, se trouva absolument incapable de trouver quoi répondre à ce petit bout de femme.

Ce fut donc peut-être une bonne chose qu'une détonation retentisse à cet instant, car elle lui épargna d'avoir à se justifier.

## 4

*Longue Épée ne comprenait pas pourquoi cet étranger désirait lui acheter une mèche de ses cheveux, mais il ne voyait pas non plus de danger à la chose. Aussi, voulant l'amadouer, il dégaina son épée, trancha l'une de ses mèches, et la tendit au roi des Gobelins.*

*Le roi, tout sourires, lui tendit le penny promis en échange.*

*Mais à l'instant où Longue Épée se saisit de la pièce, le sol s'ouvrit sous ses pieds, l'engloutissant avec son épée. Il chuta longuement dans le vide, avant de se retrouver dans le royaume des Gobelins.*

*Levant les yeux, il vit le roi se débarrasser de sa grande cape de velours, révélant du même coup ses yeux orange, ses cheveux verts et ses canines jaunes...*

— Qui êtes-vous ? s'écria Longue Épée.

— Je suis le roi des Gobelins, répliqua celui-ci. En acceptant ma pièce, tu t'es vendu à mon pouvoir. Puisque je ne pouvais pas avoir juste ton épée, je t'ai eu avec...

*L'ennemi, embusqué dans les bois, attaquait de toutes parts. Ses hommes hurlaient lorsqu'ils étaient atteints. Il ne parvenait pas à former une ligne défensive. Ils allaient tous mourir s'il...*

À la seconde détonation, Reynaud plongea contre la voiture, entraînant Mlle Corning avec lui. Les yeux gris croisèrent les siens ; ils n'exprimaient plus la colère, mais la frayeur.

Et les cris... Les cris tout autour !

— Descendez ! hurla Reynaud à un soldat qui restait stupidement assis sur le siège du cocher. Formez une ligne de défense !

— Mais que... commença Mlle Corning.

Reynaud l'ignora. Un homme avait été touché sur le perron, et son sang maculait déjà les marches. Bon sang ! C'était le jeune soldat avec qui il parlait un peu plus tôt ! Et il risquait de se prendre une autre balle...

— Restez avec Mlle Corning, ordonna-t-il au soldat le plus proche.

Entre-temps, l'autre avait fini par quitter son siège pour les rejoindre.

— Vous m'avez compris ? insista-t-il. Restez avec Mlle Corning. Je compte sur vous.

Le soldat semblait un peu déconcerté, mais il hocha la tête.

— Oui, milord.

— Parfait, répliqua Reynaud, avant de reporter son attention sur le soldat blessé, et d'évaluer la distance qui le séparait du perron.

Il s'était bien écoulé une bonne minute depuis la dernière détonation. Les Indiens étaient-ils toujours embusqués dans les bois, où rampaient-ils dans leur direction ?

— Qu'allez-vous faire ? demanda Mlle Corning.

— Récupérer mon homme, répondit-il. Restez à l'abri. Et prenez cela, ajouta-t-il, lui fourrant son poignard dans la main. Ne bougez pas d'ici tant que je ne vous aurai pas fait signe.

Et sur ces mots, il l'embrassa goulûment, sentant la vie – la sienne, celle de la jeune femme – lui fouetter le sang. Seigneur, il devait absolument la sortir de là !

Il se redressa avant qu'elle ait pu protester, et fonça vers les marches, ne s'arrêtant que le temps de saisir le soldat blessé sous les bras pour le tirer à l'intérieur. Le pauvre garçon laissa échapper un cri de douleur.

La troisième balle frappa le chambranle à l'instant où Reynaud franchissait le seuil. Un éclat de bois se ficha dans sa joue.

Reynaud était à bout de souffle, mais au moins le garçon était-il désormais à l'abri de la mitraille.

C'est alors que Reginald St Aubyn – l'usurpateur – s'approcha à grands pas.

— Que se passe-t-il ? s'écria-t-il, le visage écarlate.

— Des Indiens sont embusqués dans les bois, expliqua Reynaud en lui barrant le passage. Ne sortez pas.

St Aubyn le regarda comme s'il avait perdu la raison.

— Que me chantez-vous là ?

— Ce n'est pas le moment ! s'emporta Reynaud. On tire dehors !

— Mais... mais, ma nièce est dehors !

— Elle est à l'abri derrière la voiture.

Une douleur sourde lui martelant le crâne, Reynaud embrassa du regard les soldats qui s'étaient massés dans l'entrée. Quelque chose clochait. Ils ne ressemblaient pas à des soldats. Mais il n'avait pas le temps de s'en préoccuper : les Indiens étaient toujours tapis dans l'ombre.

— Vous ! fit-il, désignant le plus âgé de la troupe. Y a-t-il des armes dans la maison ? Fusils de chasse, pistolets de duel, que sais-je... ?

— Il y a deux pistolets de duel dans le bureau de milord.

— Parfait. Allez les chercher.

L'homme fit volte-face et s'éloigna en courant.

— Vous deux, reprit Reynaud, désignant cette fois deux femmes. Apportez des linges propres, tout ce que vous trouverez qui pourra servir à confectionner des bandages.

— Oui, monsieur.

Elles disparurent à leur tour.

Reynaud se tournait vers le blessé lorsque St Aubyn lui prit le bras.

— Je ne laisserai pas mes domestiques se faire commander par un fou. C'est ici ma maison. Vous ne...

D'un même mouvement, Reynaud le saisit à la gorge et le plaqua contre le mur.

— C'est *ma* maison, et ce sont *mes* hommes ! lui cria-t-il au visage. Soit vous m'aidez, soit vous dégagiez, peu importe. Mais ne remettez jamais en question mon autorité... et ne vous avisez plus *jamais* de me toucher !

St Aubyn avala sa salive et hocha la tête.

— Parfait, fit Reynaud, qui le relâcha avant de se retourner vers un autre homme, qui lui parut être gradé – probablement était-il sergent : Jetez un coup d'œil dehors, et assurez-vous que

Mlle Corning et les autres sont toujours protégées par la voiture, lui ordonna-t-il.

— Oui, milord.

Puis il s'agenouilla près du blessé. Il transpirait abondamment, et ses yeux étaient à demi fermés. Il avait été touché à la hanche gauche. Reynaud se débarrassa de sa redingote. Il en tira le petit coutelas qu'il conservait toujours dans l'une de ses poches, avant de plier le vêtement et de le glisser sous la tête du blessé.

— Je vais mourir, milord ? murmura celui-ci.

— Non, le rassura Reynaud.

Au moyen de son couteau, il trancha le pantalon du garçon depuis la taille jusqu'au genou, puis écarta les pans ensanglantés.

— Comment t'appelles-tu ?

— Henry, milord. Henry Carter.

— Je déteste perdre mes hommes, Henry, dit Reynaud. La balle n'est pas ressortie, il faudrait l'extraire, ajouta-t-il, conscient que l'opération était périlleuse, car la hanche pouvait saigner énormément. Tu as compris ?

— Oui, milord, fit le garçon, qui semblait cependant un peu perdu.

— Alors, tu ne mourras pas, conclut Reynaud du ton de l'évidence.

Le garçon hocha la tête, rassuré.

— Oui, milord.

Le soldat âgé revint avec un coffret dans les mains.

— Voici les pistolets, milord.

Reynaud se redressa.

— Merci.

Les femmes arrivaient de leur côté, avec les linges. L'une d'elles entreprit aussitôt de panser Henry.

— J'ai demandé à la cuisinière d'aller quérir un médecin, milord, dit-elle. J'espère que j'ai bien fait ?

*La cuisinière ?* Reynaud eut de nouveau l'impression que quelque chose clochait. Mais il s'abstint du moindre commentaire. Un officier n'exprimait jamais ses doutes en pleine bataille.

— Vous avez très bien fait, assura-t-il, et la femme en rougit de plaisir. Où en est-on, dehors ? ajouta-t-il à l'adresse du sergent posté près de la porte.

— Mlle Corning est toujours derrière la voiture, milord, avec le cocher et deux valets. Un petit attroupement s'est formé sur le trottoir d'en face, mais à part cela, tout semble tranquille.

— Parfait. Comment t'appelles-tu ?

L'homme se redressa.

— Hurley, milord.

Reynaud hocha la tête. Puis il déposa le coffret sur une console contre le mur, et rouvrit. Les pistolets semblaient dater du temps de son grand-père, mais ils avaient été régulièrement nettoyés et graissés. Il s'en empara, vérifia qu'ils étaient chargés, et s'approcha de la porte.

— Ne reste pas près de l'ouverture, dit-il au sergent. Les Indiens sont peut-être encore là.

— Dieu du ciel ! s'exclama St Aubyn. Il est vraiment fou !

L'ignorant, Reynaud se faufila dehors.

La rue semblait étrangement calme, mais il savait qu'il ne fallait pas s'y fier. Il dévala le perron et rejoignit Mlle Corning, toujours accroupie derrière la voiture.

— Ça va ?

— À peu près, répondit-elle, puis, fronçant les sourcils, elle lui toucha la joue de l'index : Vous saignez !

— Ce n'est rien.

Il lui prit la main, lécha le sang qui lui maculait le bout du doigt. Elle écarquilla les yeux.

— Vous avez toujours mon poignard ? demanda-t-il.

— Oui.

Elle le lui montra.

— Très bien, dit-il.

Et il se tourna vers les autres soldats – sauf qu'il s'agissait d'un cocher et de deux valets... Il cilla, s'efforça de se concentrer.

— Avez-vous vu d'où venaient les coups de feu ?

Le cocher secoua la tête. Mais l'un des valets, un grand gaillard à qui il manquait une dent, répondit :

— Une voiture noire est partie très vite peu de temps après que vous avez porté Henry à l'intérieur, milord. Je pense qu'on a dû tirer de là.

— Ça semble plausible, en effet, acquiesça Reynaud. Mais nous allons emmener Mlle Corning à l'intérieur en prenant toutes les précautions d'usage, au cas où le tireur serait encore dans les parages. Cocher, passez le premier. Je suivrai avec Mlle Corning, et les valets fermeront la marche.

Tendant un pistolet à l'un des valets, il ajouta :

— Ne vous en servez pas, mais faites en sorte que tout le monde voie que vous êtes armé.

L'homme acquiesça, et tous se redressèrent. Reynaud entoura du bras la taille de Béatrice et l'attira contre lui, la protégeant de son corps.

— Allons-y, ordonna-t-il.

Le cocher grimpa les marches en courant. Reynaud suivit avec Mlle Corning, conscient qu'ils étaient terriblement exposés tout à coup. Heureusement, il ne fallut que quelques secondes avant qu'ils se retrouvent à l'abri de la maison. Pas de nouveau coup de feu. Il claqua la porte après le passage du dernier valet.

— Ô mon Dieu... murmura Mlle Corning en découvrant le soldat qui gisait sur le sol.

Et soudain, Reynaud se rendit compte que ce n'était pas un soldat. C'était le valet qui gardait sa chambre tout à l'heure. Les femmes étaient des domestiques. Et le sergent n'était autre que le majordome. Quant aux Indiens... *Des Indiens* ? En plein Londres ? Sa tête était si douloureuse qu'il avait l'impression qu'elle allait exploser.

Bonté divine ! Il était peut-être *réellement* fou ?

Béatrice travaillait à relier un livre de prières. Elle avait toujours trouvé plus facile de réfléchir en s'occupant les mains. Après qu'Henry eut reçu les premiers soins, que lord Hope se fut retiré dans sa chambre, et qu'elle eut calmé les domestiques avant de les renvoyer à leurs occupations, elle avait gagné sa propre chambre pour méditer sur les événements de l'après-midi.

Elle n'était encore arrivée à aucune conclusion précise quand on frappa à sa porte. Elle soupira.

— Béatrice ?

C'était la voix d'oncle Reggie. Cela lui parut bizarre, car il ne lui rendait jamais visite dans ses appartements. Mais toute cette journée semblait placée sous le signe de la bizarrie. Elle posa ses outils, se leva et dit à son oncle d'entrer.

— Je voulais m'assurer que tu n'avais rien, expliqua-t-il en regardant vaguement autour de lui.

Béatrice eut un pincement de remords. Dans l'excitation de la fusillade, elle n'avait pas trouvé le temps de parler à son oncle.

— Tout va bien, le rassura-t-elle. Pas une égratignure. Et vous ? Comment vous sentez-vous ?

— Oh, il en faut davantage pour ébranler un homme de mon âge ! assura-t-il. Mais tout de même, ce gredin n'était pas obligé de me plaquer contre le mur, ajouta-t-il en coulant un regard à sa nièce comme s'il guettait sa réaction.

La jeune femme fronça les sourcils.

— Il a fait cela ? Mais pourquoi ?

— Pure arrogance, si tu veux mon avis. Il déblatérait au sujet d'Indiens en embuscade, et donnait des ordres aux domestiques. Cet homme est fou, crois-moi.

— Il m'a sauvé la vie, objecta Béatrice, qui devait admettre qu'elle s'interrogeait sur la santé mentale de Hope lorsque son oncle avait frappé. Peut-être que, dans l'agitation du moment, il aura tout mélangé. D'où l'allusion aux Indiens.

— Ou peut-être qu'il est fou, s'entêta son oncle. Je sais qu'il t'a sauvé la vie, et je lui en suis reconnaissant. Mais crois-tu qu'il soit raisonnable de le garder ici ? Suppose qu'il se réveille un matin en décidant que *je suis* un Indien. Ou toi ?

— Si l'on fait abstraction de cet épisode, il a l'air parfaitement sain d'esprit.

— Vraiment, Béatrice ?

La jeune femme se rassit.

— Ma foi, oui. Je ne pense pas qu'il puisse nous faire du mal, pas plus à toi qu'à moi.

— Hmph. J'aimerais partager ton optimisme, soupira oncle Reggie, et, s'approchant de la table, il ajouta : Ah, tu as commencé une nouvelle reliure ! Qu'est-ce que c'est ?

— Le vieux missel de tante Mary.

Son oncle caressa doucement les morceaux épars de l'ouvrage.

— Savais-tu qu'il avait appartenu à son arrière-grand-mère ? murmura-t-il.

— Oui, elle me l'avait dit. La reliure ne tenait plus, et les pages commençaient à se détacher. Je pense que je vais le refaire en veau bleu. Il aura l'air comme neuf.

Oncle Reggie hocha la tête.

— Elle aurait beaucoup aimé. C'est bien de ta part de prendre un tel soin de ses affaires.

Baissant les yeux, Béatrice se remémora le doux regard bleu de sa tante, et son rire communicatif. La maison n'était plus la même sans elle. Depuis sa mort, oncle Reggie avait moins d'humour, il était plus prompt aux jugements à l'emporte-pièce, et manifestait moins de tolérance ou de sympathie pour les opinions des autres.

— J'aime faire cela, répondit-elle. J'aurais juste aimé qu'elle soit là pour voir le résultat.

— Et moi donc, ma chérie, dit son oncle, qui caressa une dernière fois les pages du missel, avant de s'écartier de la table. Je pense que nous devrions l'éloigner d'ici, Béatrice, enchaîna-t-il, revenant à la charge. Pour ta sécurité.

Elle soupira.

— Il ne représente aucun danger pour moi, je vous assure.

— Je connais ton grand cœur, Béatrice. Mais je crains qu'un homme qui est plus ou moins retourné à l'état sauvage ne soit définitivement perdu pour la société.

— Songe aux conséquences s'il recouvre son titre. Il nous reprochera, à raison, de l'avoir jeté hors de chez lui.

Oncle Reggie se raidit.

— Il ne récupérera pas le titre. Je ne le laisserai pas faire.

— Mais, mon oncle...

— Non, je ne transigerai pas sur ce point, coupa-t-il, avec une sévérité qu'il lui témoignait rarement. J'ai juré à ta tante

que je veillerais sur toi, et j'entends honorer ma promesse. Je veux bien qu'il reste quelque temps ici, mais uniquement pour l'avoir à l'œil, et réunir les preuves qu'il n'est pas digne du titre.

Là-dessus, il quitta la pièce en refermant sans douceur la porte derrière lui.

Béatrice contempla quelques instants le missel de tante Mary. Si elle ne réagissait pas, le sang n'allait pas tarder à couler dans cette maison. Son oncle était inflexible, mais peut-être parviendrait-elle à convaincre lord Hope que ce n'était qu'un vieil homme entêté.

— Oncle Reggie n'a pas pu envoyer quelqu'un pour vous tuer. C'est impossible, répéta Mlle Corning, pour la troisième ou quatrième fois. Vous ne le connaissez pas. C'est un véritable agneau.

— Peut-être avec vous, répliqua Reynaud, qui affûtait son poignard. Mais ce n'est pas non plus vous qui le menacez de perdre son titre. Et les biens qui vont avec.

Assis au bord de son lit, il examinait la jeune femme du coin de l'œil. Et s'interrogeait : Le prenait-elle pour un fou ? Avait-elle peur en sa compagnie ? Qu'avait-elle pensé de la façon dont il avait réagi quelques heures plus tôt ?

Mais il avait beau l'étudier avec attention, son visage n'exprimait pour l'instant que de l'irritation.

— Vous ne m'écoutez pas, lâcha-t-elle, quittant la fenêtre pour venir se planter devant lui. Même à supposer qu'oncle Reggie ait voulu vous tuer — ce qui, je vous le répète, est totalement impensable —, il n'aurait pas été assez stupide pour ordonner un assassinat sur le perron de sa propre maison !

— De *ma* maison, rectifia Reynaud.

— Vous êtes impossible ! siffla-t-elle.

— Non, je suis précis, c'est tout. Quant à vous, vous refusez tout bonnement d'admettre que votre oncle n'est peut-être pas aussi inoffensif que vous l'imaginez.

— Je... commença-t-elle, d'un ton qui indiquait qu'elle était disposée à argumenter encore pendant des heures.

Mais Reynaud en avait assez. Il reposa son poignard et sa pierre à aiguiser, et se leva abruptement.

— Si vous me trouvez à ce point impossible, il ne fallait pas m'embrasser.

Elle bondit en arrière.

— C'est *vous*, qui *m'avez* embrassée ! s'écria-t-elle, hors d'elle.

Il fit un pas vers elle. Elle recula d'autant. Il la poursuivit ainsi sans mot dire à travers la pièce, attendant que la peur assombrisse son regard.

Ignorait-elle donc qu'il était fou ?

— Vous *m'avez* rendu mon baiser, articula-t-il en se penchant sur elle. Ne croyez pas que je ne *m'en suis pas rendu compte*.

Du reste, il n'était pas près de l'oublier. Ses lèvres si douces s'étaient ouvertes sous les siennes une fraction de seconde avant qu'il s'élance en courant vers le valet blessé.

— Je pensais que vous alliez mourir ! répliqua-t-elle, ses yeux jetant des éclairs.

— Inventez tous les prétextes que vous voulez, mais il n'en demeure pas moins que vous *m'avez* embrassé.

— Quelle arrogance !

Reynaud inhala profondément — il émanait d'elle cette odeur si féminine de savon à la rose que jamais il n'avait sentie chez aucune Indienne. Ce parfum lui rappelait, non sans nostalgie, d'autres femmes qu'il avait connues par le passé — sa mère, sa sœur, et les jeunes filles avec lesquelles il avait dansé dans les bals tant d'années auparavant. Au fond, elle embaumait l'Angleterre, et cela l'excitait et l'effrayait tout à la fois. Car elle était incapable de se défendre contre lui.

Il n'appartenait plus à son monde.

— Avez-vous au moins pris du plaisir à ce baiser ?

— Si c'était le cas ? murmura-t-elle.

Il inclina la tête, et lui effleura doucement la joue des lèvres.

— Alors, je vous plains. Vous auriez mieux fait de vous enfuir en criant. Vous ne voyez donc pas que je suis un monstre ?

Elle le regarda droit dans les yeux, bravement.

— Vous n'êtes pas un monstre.

Reynaud ferma les paupières. Il ne voulait pas profiter de son innocence.

— Vous ne me connaissez pas. Vous ne savez pas ce que j'ai fait.

— Eh bien, dites-le-moi, le pressa-t-elle. Que s'est-il passé aux colonies ? Où étiez-vous durant ces sept années ?

*Ses yeux sans vie fixaient le ciel dans son visage ensanglanté. Il était arrivé trop tard.*

— Non, dit-il en s'écartant d'elle de peur qu'elle ne voie les démons qui hantaient son regard.

— Pourquoi ? Je ne pourrai pas vous comprendre tant que vous ne m'aurez pas raconté ce qui vous est arrivé.

— Ne soyez pas ridicule, rétorqua-t-il. Vous n'avez nul besoin de me comprendre.

— Vous êtes décidément impossible ! s'exclama-t-elle.

Reynaud soupira.

— Nous voilà revenus au début.

Elle le regarda un moment sans rien dire, visiblement agacée.

— Très bien, lâcha-t-elle finalement. Laissons la question de votre passé de côté pour l'instant, mais vous ne pouvez ignorer le fait qu'on a tenté de vous tuer tout à l'heure.

— Je ne l'ignore pas, répliqua-t-il en allant récupérer son poignard, la pierre à aiguiser et la lanière de cuir qui lui avaient servi à l'affûter. Mais je ne pense pas que cela vous regarde.

— Bien sûr que si ! J'étais là. J'ai vu le troisième coup de feu. Les deux premiers auraient pu être tirés au hasard, mais le troisième vous visait directement.

— Une fois de plus, je vous répète que cela ne vous regarde pas.

Il rangea la pierre et la lanière de cuir dans le tiroir de la commode, et fixa le poignard à sa ceinture. Depuis sept ans, cette arme ne le quittait pas. Il s'en était servi pour dépecer des ours et des cerfs. Il avait même tué un homme avec. Il ne considérait pas ce poignard comme un ami — il n'éprouvait à son égard aucun attachement sentimental —, mais il lui avait bien servi, et il se sentait plus en sécurité lorsqu'il l'avait sur lui.

Mlle Corning n'avait pas bougé ; il lui glissa un regard par-dessus son épaule.

— Pourquoi vous entêtez-vous ?

— Parce que je me fais du souci pour vous, figurez-vous. C'est plus fort que moi. Et parce que je suis la seule susceptible de vous convaincre qu'oncle Reggie n'a rien à voir dans cette histoire. Ce qui signifie que quelqu'un d'autre a essayé de vous tuer.

— Et qui cela peut-il être, selon vous ?

Elle frissonna.

— Je l'ignore. Et vous ?

Reynaud contempla la commode sur laquelle trônaient une cuvette et un pichet d'eau. Rien à voir avec le mobilier de son ancienne chambre dans cette même maison. Mais quel luxe comparé au tipi dans lequel il avait vécu tant d'années. Un instant, il se sentit pris de vertige. Où était sa place désormais ? En avait-il seulement encore une quelque part ?

Il s'efforça de chasser ces pensées.

— Vale m'a dit qu'il cherchait le traître depuis plus d'un an. Cela l'obsède. Mais il ne dispose pour l'instant que d'un seul indice : la mère du traître était française. Or, ma mère était française.

— Lord Vale aurait-il pu vouloir vous tuer s'il vous croyait le traître ?

Reynaud se rappela le Vale qu'il avait connu autrefois, rieur, amical avec tout le monde. Ce Vale-là n'aurait pu commettre un geste pareil. Cela dit, il appartenait au passé. Un homme peut changer en sept ans, mais était-il pour autant capable d'assassiner ses amis ?

— Non, répondit-il finalement. Jasper n'aurait jamais fait cela.

— Alors, qui ? Un autre survivant du massacre qui penserait que vous êtes le traître ?

— Je n'en sais rien, avoua Reynaud, puis, après un instant de réflexion, il ajouta : Je ne sais même pas qui a survécu, à part Vale et un autre homme du nom de Samuel Hartley.

Bon sang ! Il aurait aimé pouvoir appeler Vale à l'aide, mais après leur altercation de la veille, cela lui semblait impossible.

Il regarda la jeune femme, et, soudain conscient de son extrême solitude, murmura :

— Je ne suis pas sûr qu'il existe une seule personne à qui je peux faire confiance.

— Il paraît que la balle lui a frôlé la joue, commenta le duc de Lister, un verre de vin à la main.

Blanchard plissa le front.

— Il y avait du sang sur sa joue, en effet. Mais je crois plutôt que c'était dû à un éclat de bois.

— Dommage que la balle l'ait manqué, risqua Hasselthorpe en faisant tourner son vin dans son verre. Si elle lui avait fracassé le crâne, vous n'auriez plus à vous inquiéter pour votre titre, Blanchard.

Blanchard manqua de s'étrangler avec son vin.

Hasselthorpe observa sa réaction avec un léger sourire. Ils étaient restés assis autour de la table du dîner tandis que les dames se retiraient dans le salon pour prendre le thé. Ils seraient bientôt obligés de les rejoindre, et il devrait de nouveau supporter la conversation stupide d'Adriana. Sa femme était aussi belle qu'au jour de leur rencontre, malheureusement le temps ne l'avait pas rendue plus intelligente. Hasselthorpe se flattait d'avoir toujours soigneusement pesé chacune de ses décisions. Sauf en ce qui concernait Adriana. Il l'avait épousée sur une impulsion, et le payait depuis, jour après jour.

— Je dois reconnaître qu'il s'est montré courageux, marmonna Blanchard. Il a ramené ma nièce dans la maison au péril de sa propre vie. Mais ce type s'imaginait qu'ils étaient attaqués par des Indiens.

Lister s'étira.

— Des Indiens ? Ces sauvages des colonies ?

Blanchard regarda tour à tour Hasselthorpe et Lister.

— Je pense qu'il est fou, lâcha-t-il à dessein.

— Fou, répéta Hasselthorpe. Dans ce cas, il ne pourrait prétendre à son titre. C'est là votre plan, Blanchard ?

Blanchard acquiesça d'un bref hochement de tête.

— Pas mal trouvé, convint Hasselthorpe. Et cela vous épargnerait d'avoir à le tuer.

Blanchard sursauta.

— Insinueriez-vous que j'étais derrière cette tentative d'assassinat ?

— Pas du tout, répondit Hasselthorpe d'une voix doucereuse. Mais je crains que beaucoup de gens, à Londres, n'envisagent cette hypothèse. Y compris lord Hope lui-même.

Blanchard avait pâli.

Lister s'esclaffa.

— Ne vous inquiétez pas, Blanchard. Le tireur ayant manqué sa cible, il importe beaucoup moins de savoir qui a tenté d'assassiner lord Hope.

Hasselthorpe porta son verre à ses lèvres.

— Sauf s'il recommence.

— Je ne comprends décidément rien aux hommes, souffla Béatrice, alors qu'elle déambulait avec Lottie dans les allées de *Godfrey & Fils* le grand magasin de décoration londonien fréquenté par toute la bonne société.

Un peu plus loin, quelques gentlemen s'amusaient à empoigner un fauteuil et à le hisser à bout de bras dans l'espoir d'attirer l'attention d'une jeune femme à la chevelure flamboyante.

— Ni pourquoi lord Hope m'a embrassée, puis m'a accusée de l'avoir embrassé, *lui*, ajouta Béatrice.

— Les hommes sont une énigme, répliqua Lottie d'un ton grave.

— N'est-ce pas ?

Après un silence, Béatrice risqua :

— Il semblait un peu... confus durant la fusillade.

Lottie haussa les sourcils.

— Confus ?

— Il parlait d'Indiens. Il pensait que nous étions attaqués par des Indiens.

— Juste ciel ! Il savait où il se trouvait ?

— Je ne sais pas, avoua Béatrice. Je... je ne le pense pas.

— Cela ressemble à de la folie, murmura Lottie, horrifiée.

— Oui, souffla son amie, défaite. Et j'ai peur qu'oncle Reggie ne s'en serve contre lord Hope pour ne pas lui rendre son titre.

— Mais s'il est vraiment fou, tu ne crois pas qu'il serait plus raisonnable, en effet, qu'il ne le récupère pas ?

Béatrice ferma un instant les yeux.

— C'est plus compliqué que cela, tenta-t-elle d'expliquer. La plupart du temps, lord Hope a l'air d'avoir toute sa tête – quand bien même il se montre hostile. Devrait-on priver un homme de son titre pour un simple moment d'égarement ?

Lottie fit la moue. Elle était visiblement sceptique.

— Et ce n'est pas tout, enchaîna Béatrice. Si lord Hope recouvre son titre, il siégera au Parlement, et il pourrait nous aider à faire passer le projet de M. Wheaton.

— Je tiens au moins autant que toi au projet de M. Wheaton, mais je ne crois pas que j'aimerais qu'il soit adopté à ton détriment.

— S'il ne s'agissait que de moi, ce ne serait pas bien grave, assura Béatrice. Certes, ça n'aurait rien de drôle de retourner vivre à la campagne, dans des conditions moins confortables, après avoir vécu à Londres toutes ces années. Mais j'en prendrais mon parti. C'est pour oncle Reggie, que je m'inquiète. J'ai vraiment peur qu'il ne fasse une nouvelle attaque s'il devait perdre son titre.

— Il n'y a pas de solution susceptible de satisfaire tout le monde ? murmura Lottie.

— Je crains que non.

Elles poursuivirent un moment leur déambulation en silence, puis Béatrice reprit :

— C'était terrible, Lottie. Ce pauvre Henry perdait beaucoup de sang, oncle Reggie criait, les domestiques étaient désemparés, et lord Hope brandissait un pistolet comme s'il voulait tuer quelqu'un. Deux heures plus tard, il m'accusait de l'avoir embrassé. Alors que c'est clairement lui, qui m'a embrassée. Et dire que je pensais qu'il me détestait.

Lottie s'éclaircit discrètement la voix.

— Soyons justes, il n'a pas besoin de t'*aimer* pour vouloir t'embrasser.

Béatrice la regarda, stupéfaite.

— Je suis désolée, mais c'est ainsi, continua Lottie, et, haussant les épaules, elle ajouta d'un air un peu trop innocent : En revanche, il est vrai que les femmes ont d'ordinaire un penchant pour les hommes qu'elles embrassent.

Béatrice ne répondit rien, mais elle sentit ses joues s'enflammer.

— C'est ton cas ? insista Lottie. Tu as un penchant pour lord Hope ?

— Comment le pourrais-je ? se récria Béatrice. Il est amer, sarcastique, et peut-être fou.

— Cependant, tu l'as embrassé.

— C'est *lui* qui m'a embrassée, rectifia Béatrice automatiquement. C'est juste qu'il a une façon de me regarder si intense, comme si j'étais la seule personne sur terre. C'est un être si passionné...

Lottie arqua les sourcils.

— Je m'exprime mal, soupira Béatrice, qui réfléchit un moment, avant de reprendre : Imagine que tu n'aies jamais entendu d'autre musique qu'une simple mélodie à deux sous. Tu trouverais cela très bien, évidemment, puisque tu ne connaîtrais rien d'autre. Suppose maintenant qu'on te fasse découvrir l'une des symphonies de Haendel. As-tu idée du choc que cela te causerait ?

— Je crois que je comprends, murmura Lottie pensivement.

À quelques mètres d'elles, ayant mal évalué le poids du fauteuil, l'un des gentlemen le lâcha brutalement. Le fauteuil s'écrasa sur le sol, et l'un de ses accoudoirs se brisa. Ses compagnons hurlèrent de rire, et le chaperon de la jeune rousse s'empressa de l'entraîner vers la sortie, tandis que le propriétaire du magasin accourrait pour constater les dégâts.

Béatrice secoua la tête.

— Je ne comprendrai jamais les hommes, répéta-t-elle.

— Sais-tu ce qu'a fait mon mari, ce matin ? demanda Lottie.

— Non. Mais je ne veux pas...

— Je vais te le dire, coupa Lottie. Au petit déjeuner, il a mangé trois œufs, plusieurs tranches de bacon, quatre toasts, et il a bu une théière entière.

— C'est beaucoup. Il a un bel appétit.

Lottie eut un geste irrité de la main.

— C'est ce qu'il avale tous les matins.

— Ah ? Mais alors, que... ?

— Il ne m'a pas adressé une seule fois la parole pendant tout le temps qu'il mangeait ! Il a lu son courrier, parcouru les journaux et, note bien cela, il a quitté la pièce sans même me souhaiter une bonne journée. Et quand il est revenu une minute plus tard, sais-tu ce qu'il a fait ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Il s'est dirigé droit vers le buffet, a pris un autre toast et est reparti sans me dire un mot !

— Ah, fit encore Béatrice. Peut-être qu'il était préoccupé par une affaire importante ?

— Ou peut-être n'est-ce qu'un goujat.

Béatrice ne savait trop quoi répondre à cela, aussi préféra-t-elle garder le silence. Les deux amies poursuivirent leur déambulation à travers le magasin, avant de s'arrêter avec un bel ensemble devant un guéridon entièrement recouvert d'angelots dorés.

— C'est le meuble le plus horrible que j'aie jamais vu, déclara Lottie, non sans admiration.

— En effet, acquiesça Béatrice. Tant de mauvais goût surpasse l'imagination.

Changeant brutalement de sujet, elle enchaîna :

— J'ai été voir Jeremy, hier.

— Comment va-t-il ?

— Pas très bien. Il est vraiment très important que le projet de loi de M. Wheaton soit adopté. Jeremy y tient énormément. Des milliers de soldats, dont certains ont servi sous ses ordres, pourraient en bénéficier. Je suis sûre que cela lui ferait le plus grand bien.

— C'est évident, approuva Lottie d'une voix douce.

— Tu comprends, il a besoin... d'une raison de vivre. M. et Mme Oates le laissent des heures seul dans sa chambre.

La réaction des Oates lorsqu'ils avaient découvert les mutilations de leur fils à son retour de guerre avait été une source d'inquiétude pour Béatrice.

— Je pense qu'ils se sont désintéressés de lui, souffla-t-elle.

— Je suis désolée, ma chérie.

— Ils le traitent comme s'il était déjà mort, poursuivit Béatrice. Toute leur affection et leurs espoirs se sont reportés sur Alfred, le frère de Jeremy. On jurerait qu'ils le considèrent comme leur héritier naturel.

Béatrice inspira profondément, mais elle ne put pas retenir davantage les larmes qui lui montaient aux yeux.

— Et cette horrible Frances Cunningham ! Quand je pense à la manière dont elle l'a rejeté à son retour, je n'en décolère pas. Quelle honte de se conduire ainsi !

— Et que personne ne l'ait condamnée de s'être montrée sans cœur est tout aussi honteux, je trouve. Cela dit, Jeremy avait perdu ses deux jambes, et personne ne croyait qu'il survivrait.

— Elle aurait au moins pu attendre qu'il soit sorti de l'hôpital, répliqua Béatrice. Elle est mariée, à présent. Tu es au courant ? À un baronnet.

— Un vieux baronnet obèse, précisa Lottie avec un sourire satisfait. Peut-être y a-t-il une justice, finalement.

Béatrice médita quelques instants l'argument, avant de revenir à son sujet de prédilection :

— Mais tu comprends, n'est-ce pas, combien il est important que ce projet de loi soit adopté *maintenant* – et pas dans un an ou deux ?

Lottie glissa le bras sous celui de Béatrice, et les deux amies se remirent en marche.

— Bien sûr que je comprends. Tu es si bonne, Béatrice. Bien plus que moi.

— Pourtant, tu tiens autant que moi à ce projet.

— Mon intérêt, dans l'histoire, est purement théorique. Il me semble juste que des hommes qui ont servi des années durant leur pays, souvent dans des conditions déplorables, reçoivent en retour une rétribution honorable pour leurs vieux jours. Mais toi, Béatrice, tu y crois avec passion. Tu éprouves la même sympathie pour ces hommes que pour Jeremy.

— Peut-être, concéda Béatrice. Mais c'est tout de même Jeremy qui me tient le plus à cœur.

— Je sais. Et c'est bien ce qui m'inquiète.

— Comment cela ?

Lottie s'immobilisa et lui étreignit les mains.

— Je ne voudrais pas que tu sois trop déçue... Béatrice se détourna, ce qui ne l'empêcha pas d'entendre la fin de la phrase de Lottie :

— ... si le projet n'était pas voté à temps.

## 5

*Longue Épée n'était évidemment pas satisfait de la tournure prise par les événements, mais il avait conclu un marché avec le roi des Gobelins, et il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il était très difficile de le rompre.*

*Il se retrouva donc à travailler pour le roi des Gobelins. Et ce ne fut pas une partie de plaisir ! Il ne voyait jamais le soleil, n'entendait jamais rire, et ne sentait jamais la caresse du vent sur son visage. Car le royaume des Gobelins, comme vous l'avez peut-être entendu dire, est un lieu inhospitalier.*

*Mais il y avait pire : en servant le roi des Gobelins, Longue Épée avait bien conscience d'insulter le Seigneur ; et de s'aliéner sa place au paradis.*

*Voilà pourquoi, une fois par an, Longue Épée demandait audience à son maître, mettait un genou en terre devant lui, et l'implorait d'être déchargé de son horrible servitude.*

*Mais, chaque année, le roi des Gobelins répondait invariablement par un refus...*

— Que je ne puisse rien toucher des revenus des Blanchard est absurde ! s'emporta Reynaud, le lendemain.

Il arpétait le petit salon tel un lion en cage.

— Comment vais-je payer mes avocats si je n'ai pas d'argent ?

— Vous pouvez difficilement reprocher à oncle Reggie de répugner à payer pour sa propre éviction, fit valoir Mlle Corning, qui était assise devant la cheminée, pour boire l'un de ses horribles thés.

— Eh bien, s'il espère que cela suffira à m'arrêter, il se trompe lourdement ! rétorqua Reynaud. J'ai déposé une requête au Parlement, afin qu'une commission spéciale statue sur mon cas.

Mlle Corning reposa sa tasse de thé.

— Déjà ? Je ne pensais pas que vous iriez si vite.

Reynaud ricana.

— Pour ma part, je trouve que j'ai déjà trop attendu. Une fois que j'aurai pu prouver mon identité, on me restituera mon titre.

Mlle Corning fronça les sourcils.

— Vous ne me croyez pas ? s'étonna Reynaud.

— C'est... c'est juste que...

Elle secoua la tête sans terminer sa phrase.

— C'est juste que quoi ?

— Supposez qu'oncle Reggie vous déclare fou ? lâcha-t-elle tout à trac.

Reynaud se pétrifia. La folie était l'une des rares raisons pour lesquelles un noble pouvait se voir refuser son titre.

— Vous avez des informations allant dans ce sens ? s'enquit-il.

— C'est simplement une chose qu'il a dite en passant, murmura-t-elle, baissant la tête pour ne pas croiser son regard.

Reynaud sentit un frisson lui vriller l'échine. « Tu ne seras plus jamais un authentique citoyen anglais, lui murmurèrent ses démons. Plus jamais. »

Il serra les poings pour les chasser de son esprit.

— Tout va bien ? risqua Mlle Corning.

— Très bien, oui, rétorqua-t-il sèchement.

— Peut-être réussirai-je à convaincre oncle Reggie de vous prêter un peu d'argent afin que vous puissiez vous acheter des vêtements neufs, et autres accessoires.

— De *mon* argent, corrigea Reynaud.

Elle lui jetait là un os à ronger, et tous deux le savaient. Que son satané oncle aille au diable ! Il souleva un coin de rideau et regarda dans la rue. Un attelage venait juste de s'arrêter devant la maison. Sans doute un allié politique de St Aubyn, qui venait lui rendre visite.

— Oui, votre argent, si vous préférez. Toujours est-il que c'est oncle Reggie qui en dispose pour l'instant, fit valoir Mlle Corning. Et cela n'aggraverait pas votre cas de vous montrer un peu plus poli avec lui. D'autant que vous logez sous son toit.

— *Mon* toit. J'ai le droit d'habiter cette maison, et il n'est pas question que je me prosterne devant cet homme, répliqua Reynaud, qui laissa retomber le rideau.

Mlle Corning leva les yeux au ciel.

— Je ne vous ai pas demandé de vous *prosterner*. Juste de vous montrer un peu plus...

— Poli, je sais.

Il s'approcha d'elle au pas de charge. Elle était remarquablement jolie, ce matin, dans cette robe d'un vert profond qui mettait son teint et ses yeux en valeur.

— La seule personne avec qui j'ai envie d'être « poli », c'est vous, lâcha-t-il.

Elle s'apprêtait à porter sa tasse à ses lèvres, mais suspendit son geste et lui jeta un regard circonspect. Parfait. Elle le considérait un peu trop comme faisant partie du décor à son goût. Bon sang, il avait passé les sept dernières années au sein d'une société où les relations entre hommes et femmes étaient beaucoup moins codifiées que dans l'aristocratie britannique. En fait...

Un valet entra, interrompant ses pensées.

— Vous avez de la visite, milord, annonça-t-il avant de s'effacer devant une vieille dame.

Malgré son âge, elle marchait le dos droit comme un piquet, ses cheveux étaient rassemblés en un chignon sévère au sommet de son crâne, et son regard perçant exprimait déjà de la réprobation. Reynaud était si ému qu'il faillit perdre tout contrôle. Les larmes, il le sentait, n'étaient pas loin de jaillir...

— *Tiens donc !* s'exclama-t-elle. Tu portes la barbe, maintenant, mon neveu. Serait-ce la mode aux colonies ? J'aurais pourtant pensé qu'ils avaient plus de goût. C'est positivement affreux.

Reynaud se porta à sa rencontre, lui prit les mains et l'embrassa tendrement sur les joues.

— Je suis content de vous revoir, tante Cristelle.

— Peuh ! Ça m'étonnerait que tu vois grand-chose avec tous ces cheveux, répliqua-t-elle en repoussant de sa main aux veines saillantes une mèche qui lui barrait le front.

Son geste, à l'inverse de ses paroles, était empreint de douceur.

— Et qui est cette enfant ? reprit-elle, désignant Béatrice. Aurais-tu perdu tout sens commun, pour t'enfermer avec une jeune fille dans une maison respectable ?

Mlle Corning s'était levée. Reynaud remarqua, amusé, qu'elle regardait tante Cristelle avec méfiance.

— C'est une cousine à moi. Mlle Béatrice Corning. Mademoiselle Corning, je vous présente ma tante, Mlle Cristelle Molyneux.

Mlle Corning esquissa une révérence. Tante Cristelle ajusta son face-à-main pour la détailler.

— Je ne me souviens pas d'une cousine Corning dans la famille de ma sœur.

— Je suis la nièce de lord Blanchard, expliqua Mlle Corning. Tante Cristelle fronça les sourcils.

— *C'est ridicule !* Mon neveu n'a pas de nièce. Juste un neveu. Et il n'a que dix ans.

Reynaud se racla la gorge. C'était la première fois qu'il avait envie de rire depuis qu'il avait posé le pied sur le sol anglais.

— Elle voulait parler de l'actuel comte de Blanchard, ma tante.

La vieille dame renifla avec dédain.

— Le *prétendant* au titre. Je vois.

— Je... euh, je pourrais peut-être commander du thé ? suggéra Mlle Corning.

Reynaud aurait préféré du café ou, mieux encore, du cognac, mais puisque Mlle Corning semblait faire une fixation sur le thé, il acquiesça.

— Elle est fort jolie, commenta tante Cristelle dès que la jeune femme eut quitté la pièce. Pas belle, mais gracieuse.

— En effet, confirma Reynaud. Vous avez évoqué ma sœur. Elle va bien ?

Sa tante se rembrunit.

— Comment, tu ne t'es pas encore enquise d'elle ?

— Si, bien sûr, répondit Reynaud en la poussant doucement vers un fauteuil. Mais personne ne la connaît aussi bien que vous, ma tante.

— Humph, fit celle-ci en s'asseyant. Alors, je vais tout te raconter. Tu sais que ta sœur s'est retrouvée veuve peu après ta... disparition ?

Reynaud hocha la tête.

— Mlle Corning me l'a dit.

Il était retourné se planter devant la fenêtre. Londres n'avait pas beaucoup changé pendant son absence, contrairement à tout le reste.

— *Bon*, reprit tante Cristelle. Mais l'année dernière, elle a épousé un campagnard. Un homme qui vient de Nouvelle-Angleterre. Samuel Hartley.

— Je suis également au courant.

Étrange de penser qu'Emeline était à présent mariée à un homme qu'il avait connu dans l'armée. Aux colonies. Une fois de plus, il avait le sentiment désagréable que passé et présent se mélangeaient pour mieux l'égarer.

— Elle est partie vivre là-bas avec son mari, poursuivit tante Cristelle. À Boston. Je ne sais pas si c'était très sage de sa part, mais tu connais ta sœur. Elle est plus entêtée qu'une mule.

— Et mon neveu, Daniel ?

— Le petit Daniel est en bonne santé. Naturellement, sa mère l'a emmené en Amérique avec elle.

Reynaud trouvait ironique d'être désormais plus éloigné de sa sœur qu'avant de faire voile pour l'Angleterre. Aurait-il différé son départ s'il avait su qu'elle vivait en Amérique ? Rien n'était moins sûr. Le désir de renouer avec son ancienne existence, et de retrouver la maison familiale, l'avait fait tenir tout au long de ses années de captivité. Rien, pas même l'amour d'une sœur, n'aurait pu le faire dévier de son but.

— Où étais-tu pendant tout ce temps ? s'enquit sa tante d'une voix douce.

Reynaud secoua la tête et ferma les yeux. Comment pourrait-il raconter à cette parfaite aristocrate ce qu'il avait enduré ?

Au bout d'un moment, il l'entendit soupirer.

— *Bien*. N'en parlons pas si tu ne le souhaites pas.

Il rouvrit les yeux. Tante Cristelle était la sœur aînée de sa défunte mère. Les deux femmes avaient grandi à Paris, avant

d'émigrer ensemble en Angleterre lorsque sa mère s'était mariée. Sa tante avait dépassé les soixante-dix ans, mais ses yeux bleus n'avaient rien perdu de leur acuité. Et son esprit était toujours aussi affûté.

— J'ai l'intention de récupérer mon titre, ma tante.

Elle acquiesça sans hésiter.

— *Naturellement.*

— J'ai déposé une requête au Parlement pour qu'une commission spéciale examine mon cas. Dès que la commission sera réunie, je me présenterai devant elle pour plaider ma cause. L'actuel comte fera évidemment de même de son côté.

Tante Cristelle renifla.

— Cet usurpateur ne lâchera pas facilement prise, j'en ai peur.

— Non, en effet, convint Reynaud sombrement. Il s'accrochera au titre aussi longtemps qu'il le pourra. Et il n'est pas impossible qu'il essaie de me faire passer pour fou.

— Fou ?

Reynaud détourna le regard.

— Quand je suis arrivé, j'étais en proie à une fièvre qui me faisait délirer. Il y avait une réception, ici. J'ai peur que beaucoup de gens ne puissent témoigner que je me suis conduit comme un possédé.

— C'est tout ?

Reynaud grimaça, mal à l'aise.

— Il y a eu un... incident, hier. On m'a tiré dessus et...

— *Mon Dieu !*

— Ce n'était rien, rassurez-vous. Mais je crains d'avoir perdu mes repères. Je me croyais de nouveau sur le champ de bataille.

Il y eut un silence, puis sa tante soupira.

— Voilà qui est malheureux. Il nous faudra de bons avocats pour combattre l'usurpateur.

Reynaud sentit l'espoir renaître.

— Alors, vous allez m'aider ?

— *Mais oui !\** répliqua sa tante en le fusillant du regard. Imaginais-tu que j'agirais différemment ?

Reynaud l'aida à se relever. Son bras était si menu qu'il sentait ses os fragiles sous ses doigts.

— Non, répondit-il. Mais cela faisait bien longtemps que je n'avais pas pu compter sur un allié.

Sa tante remit ses jupes en ordre.

— Nous devons établir un plan de campagne. Je vais m'occuper de trouver les avocats. J'ai quelques contacts. Et toi, tu vas te raser.

— Me raser ? répéta Reynaud en arquant les sourcils, amusé.

Sa tante hocha brièvement la tête.

— Oui, te raser. Tu as aussi besoin de vêtements neufs. D'une perruque. Et de souliers élégants. Il te faut retrouver l'allure d'un lord anglais. Je sais, c'est assommant, mais c'est indispensable. Cela nous aidera à confondre nos ennemis.

Reynaud crispa les mâchoires. Il détestait quémander, mais il n'avait pas le choix.

— Ma tante, je n'ai pas un sou vaillant.

Elle ne parut pas du tout surprise.

— Je te prêterai ce dont tu auras besoin, et tu me rembourseras quand tu auras récupéré ton titre. Qu'en dis-tu ?

— J'en dis que c'est parfait, répondit Reynaud qui lui prit la main et la porta à ses lèvres. Vous n'imaginez pas combien je suis soulagé de vous savoir de mon côté, ma tante.

— Allons donc ! Je vois que tu n'as pas perdu ton charme, malgré cette forêt qui te mange le visage. Mais n'oublie pas, mon neveu : te raser et te couper les cheveux n'est qu'une partie de ce dont tu as besoin pour te transformer en respectable gentleman.

— De quoi d'autre ai-je besoin, à votre avis ? Dites-moi, et je l'achèterai.

Le regardant droit dans les yeux, elle répondit :

— Ce qu'il te faut impérativement ne peut pas s'acheter. Tu auras besoin de tout ton pouvoir de séduction pour l'acquérir. Car ce qu'il te faut, c'est une femme. Une *Anglaise* de bonne famille. Avec une charmante épouse à tes côtés, tu auras déjà regagné la moitié de ton titre.

Le lendemain matin, après sa toilette, Béatrice décida de s'entretenir avec la cuisinière. Elle s'apprêtait à gagner le rez-de-chaussée quand elle entendit des voix masculines dans l'entrée. S'arrêtant sur le palier, elle se pencha par-dessus la balustrade. Il y avait là le majordome, deux valets, et un gentleman qu'elle ne connaissait pas, mais dont la silhouette lui parut cependant – du moins, vu de dos – familière. Elle commença de descendre les marches, les yeux rivés sur ce gentleman. Il portait une perruque fraîchement poudrée, et une redingote noire exquinement coupée, dont les poignets étaient ornés de broderies vert et argent. Le majordome lui parlait, mais l'inconnu sentit probablement le regard de Béatrice, car il se retourna.

La jeune femme se figea.

C'était lord Hope – mais un lord Hope métamorphosé. Disparue, la barbe épaisse. Son visage rasé de près révélait un menton volontaire et des pommettes hautes. Il devait également s'être coupé les cheveux très court, car sa perruque lui emboîtait parfaitement le crâne. Entre les pans de sa redingote, on distinguait un gilet de brocart vert et argent. Il était l'incarnation même du gentleman londonien – à deux détails près, cependant. D'une part, la petite croix en fer noir pendait toujours à son oreille gauche, l'aspect primitif du bijou contrastant de manière étonnante avec l'élégance de sa perruque. D'autre part, les trois oiseaux tatoués lui encerclaient toujours l'œil droit.

S'il arborait les signes extérieurs de la civilisation, seul un naïf les aurait pris pour autre chose qu'un vernis destiné à dissimuler le sauvage en lui.

Il s'inclina avec un petit sourire sardonique.

— Mademoiselle Corning.

Béatrice avait déjà repris ses esprits. Elle acheva de descendre l'escalier.

— Lord Hope ! Quel changement remarquable !

Il haussa les épaules.

— Pour combattre les démons, il est utile de se déguiser en démon.

Elle arqua les sourcils.

— Je ne suis pas sûre de comprendre.

— Peu importe, répliqua-t-il. Je vais rendre visite à ma tante. Cela vous ennuierait de m'accompagner ?

C'était une invitation en bonne et due forme, et Béatrice brûlait de savoir ce qui se tramait derrière cette soudaine transformation. Cependant, elle hésita. Était-ce bien sage ?

Son hésitation dura une fraction de seconde de trop. Le sourire de lord Hope se fit narquois.

— Auriez-vous peur de moi, mademoiselle Corning ?

Béatrice releva fièrement le menton.

— Certainement pas.

— Dans ce cas, vous ne verrez pas d'objection à ce que nous partagions une voiture ?

Pourquoi tenait-il tant à ce qu'elle l'accompagne ? s'interrogea Béatrice, qui cherchait dans son regard à percer à jour ses motivations.

— Allons, mademoiselle Corning, la pressa-t-il. Un simple oui, ou un non suffiront.

— Oui, volontiers, répondit-elle. Mais à une condition.

Il plissa les yeux.

— Laquelle ?

Béatrice inspira à fond, puis :

— J'accepte de venir si vous me révélez un peu de ce qui vous est arrivé pendant ces sept années.

Le visage de Hope s'assombrit, et elle crut un instant qu'il allait tourner les talons, et la planter là. Mais il finit par hocher la tête.

— Marché conclu. Allez chercher votre manteau.

Elle s'empressa de remonter l'escalier avant qu'il ne change d'avis.

Quand elle redescendit, lord Hope n'était plus dans le hall. La déception l'envahit. S'était-il joué d'elle ?

Mais George, le valet, expliqua :

— Il est allé voir Henry, mademoiselle. Il a dit qu'il en aurait pour une minute.

— Ah. Eh bien, dans ce cas, je vais l'imiter.

Les domestiques dormaient sous les combles, bien sûr. Mais comme Henry avait besoin qu'on veille sur lui, on lui avait installé son lit dans un coin de la cuisine. Un paravent lui permettait de jouir d'un peu d'intimité lorsqu'il le souhaitait. Quand Béatrice entra dans la cuisine, elle découvrit que le paravent avait été poussé de côté. Accroupi près du lit, lord Hope s'entretenait à voix basse avec Henry.

La jeune femme s'immobilisa sur le seuil. Elle ne pouvait voir le visage de lord Hope, qui lui tournait le dos, en revanche celui d'Henry était radieux, comme si un dieu était venu lui rendre visite. Le moment semblait si intime, en dépit de l'activité qui régnait par ailleurs dans la cuisine, que Béatrice préféra ne pas s'imposer, et se contenta de regarder à distance.

Elle se souvenait que, durant la fusillade, lord Hope avait pris les valets pour des soldats. Mais même dans son égarement, elle avait pu constater qu'il s'inquiétait pour le sort de « ses » hommes. Et c'était sincère de sa part. La meilleure preuve étant sa présence au chevet d'Henry. Cette découverte n'arrangeait cependant pas les affaires de Béatrice. Comment pourrait-elle se ranger aux côtés de son oncle, face à un homme dont le cœur était aussi noble ?

Le vicomte murmura quelques mots à l'oreille d'Henry, et lui pressa l'épaule de la main avant de se relever.

Comme il pivotait, il aperçut Béatrice.

La jeune femme lui adressa un grand sourire.

— Je suis désolé de vous avoir fait attendre, dit-il en la rejoignant.

— Ne vous excusez pas. Henry semblait ravi de vous voir.

Il jeta un coup d'œil en direction du lit.

— J'ai remarqué, à l'armée, que cela faisait parfois une grande différence.

— Que voulez-vous dire ?

— De rendre visite aux blessés, répondit-il, lui offrant son bras.

Béatrice le prit, et ils quittèrent la cuisine.

— Cela leur redonne le moral, ajouta-t-il. Ils se rendent compte qu'on tient à eux. Et qu'on espère leur guérison.

— Les autres officiers allaient-ils également voir leurs soldats blessés ? voulut savoir Béatrice comme ils pénétraient dans le hall.

— Quelques-uns. Pas beaucoup.

Une fois dehors, Reynaud l'aida à monter en voiture, avant de s'installer en face d'elle. Il donna un coup bref dans le toit de l'habitacle, pour donner au cocher le signal du départ, et reprit :

— J'ai toujours trouvé dommage que si peu d'officiers s'intéressent au sort de leurs hommes.

— Peut-être ne sont-ils pas aussi compatissants que vous ?

Sa remarque parut l'irriter.

— La compassion n'a rien à voir dans l'histoire. C'est le devoir d'un officier de veiller sur ses troupes. Les soldats qu'il commande sont placés sous sa responsabilité.

Béatrice médita l'argument. Le devoir était certes un motif différent de la compassion, mais le résultat était le même. Et si lord Hope était capable de s'intéresser à un valet qu'il connaissait à peine, ne se soucierait-il pas également du sort des hommes qui avaient servi Sa Majesté ?

Elle s'humecta les lèvres.

— J'ai entendu dire que beaucoup d'anciens soldats se trouvaient très démunis après avoir quitté l'armée.

Lord Hope la dévisagea avec curiosité.

— Où avez-vous entendu cela ? Je doute que ce soit un sujet de conversation ordinaire entre ladies.

Béatrice haussa les épaules.

— Oh, ici et là, répondit-elle d'un air détaché. J'ai aussi entendu dire que quelques membres du Parlement songent à présenter un projet de loi visant à assurer une pension décence aux vétérans.

Il s'esclaffa.

— Leur projet est condamné d'avance. Leurs collègues préféreront utiliser l'argent du contribuable pour d'autres causes.

— Mais si un nombre suffisant de...

— Impossible, la coupa-t-il. Il ne se trouvera jamais de majorité pour voter un pareil texte. Personne ne se soucie des

soldats du rang. Pourquoi pensez-vous qu'ils soient si mal payés ?

Béatrice se mordit la lèvre, cherchant comment le rallier à sa cause.

— Si vous devenez le nouveau comte de Blanchard, vous siégeerez à la Chambre des lords et...

— La Chambre des lords n'est vraiment pas ma préoccupation première. Tout ce qui m'importe dans l'immédiat, c'est de récupérer mon titre. Et j'entends y consacrer toute mon énergie. Quand j'aurai atteint mon but, alors oui, je pourrai m'intéresser à la politique.

Béatrice était effondrée. D'ici qu'il décide de s'investir en politique, il serait sans doute trop tard pour le projet de loi de M. Wheaton. Et trop tard pour Jeremy.

Elle tourna le regard vers la fenêtre. Comment convaincre lord Hope que M. Wheaton avait besoin de son aide pour faire passer son texte ? Si seulement elle savait pourquoi il agissait comme il le faisait – pourquoi il était obsédé par l'idée de recouvrer son titre.

Carrant les épaules, elle se tourna vers lui. Il était plus urgent que jamais de découvrir ce qui lui était arrivé durant ces sept dernières années. Ce qui avait fait qu'il était devenu l'homme qu'il était aujourd'hui.

Reynaud observait discrètement Mlle Corning. Elle se mordillait la lèvre, et semblait songeuse. À quoi pouvait-elle bien penser ? Et pourquoi avait-elle mentionné le Parlement ? Son oncle était un politicien endurci. Peut-être cherchait-elle simplement à savoir s'il suivrait ses traces une fois qu'il aurait retrouvé ses droits.

Voilà qui n'était pas près d'arriver. Il avait beau porter perruque et redingote, jamais il ne se coulerait totalement dans le moule anglais. Ses années passées en Amérique l'avaient profondément changé. Il n'était plus l'aristocrate convenable qui avait quitté Londres sept ans plus tôt. Et peut-être était-ce cela qui ennuyait la jeune femme. Peut-être commençait-elle à percevoir l'homme qu'il était réellement sous les oripeaux de la

civilisation. Parfois, il la surprenait à le regarder avec méfiance, tel un cerf humant l'air, conscient du danger, mais incapable de voir le loup embusqué dans les fourrés.

Reynaud regarda par la fenêtre. Sa tante lui avait conseillé de se trouver une épouse. Une Anglaise de bonne famille. Eh bien, Mlle Corning ne correspondait-elle pas parfaitement à cette exigence ? Irréprochable, issue de la famille de son ennemi qui plus est, elle ferait une épouse idéale. Il s'efforça de ne pas s'attarder sur le fait que la perspective de posséder cette femme-là en particulier le réjouissait grandement, et commença à dresser des plans. Il y a encore seulement quelques mois, il se serait contenté de l'enlever pour l'avoir. Désormais, il lui faudrait la courtiser dans les règles, c'est-à-dire obtenir ses faveurs.

La jeune femme s'éclaircit la voix avec un délicieux petit bruit de gorge.

Reynaud reporta son attention sur elle.

Elle lui sourit.

— Ne m'aviez-vous pas fait une promesse, milord ?

Il aurait dû se douter qu'elle n'oublierait pas leur marché.

— Je sais que cela ne me regarde pas, mais pourriez-vous me dire où vous avez passé toutes ces années ?

Reynaud se fit violence pour ne pas lui opposer une rebuffade.

— S'il vous plaît, insista-t-elle, soutenant son regard.

Au moins, elle ne manquait pas de courage. C'était un point supplémentaire en sa faveur si elle devait porter ses enfants.

— J'étais en Amérique, répondit-il.

— Oui, je sais. Mais où, exactement ? Et pourquoi ? Étiez-vous devenu amnésique ? J'ai entendu parler de cas de gens qui oubliaient qui ils étaient après avoir été blessés.

— J'ai toujours su qui j'étais, répliqua Reynaud.

Elle avait toujours vécu à l'abri du monde, et il craignait que son histoire ne la choque. Mais, après tout, c'était elle qui avait demandé à la connaître.

— J'ai été capturé par les Indiens, ajouta-t-il.

Elle écarquilla les yeux.

— C'est vrai ? Mais vous n'êtes tout de même pas resté leur prisonnier pendant sept ans ?

Reynaud aurait préféré ne jamais revenir sur cet épisode de sa vie. Cependant, la curiosité de Mlle Corning semblait sincère. Et si lui raconter son histoire lui permettait de gagner ses faveurs, alors il le ferait, et tant pis pour la souffrance que cela réveillerait en lui.

— Si, répondit-il. Je n'avais pas le choix. J'étais leur esclave.

L'attelage tourna un peu brusquement à un carrefour, et Béatrice heurta la paroi de la voiture. Mais c'est à peine si elle y prêta attention, tant les paroles de lord Hope l'avaient bouleversée. Elle avait du mal à s'imaginer le fier vicomte réduit en esclavage. Quelle abomination !

— Et c'est chez eux que vous avez récolté cela ? demanda-t-elle en désignant ses tatouages.

Reynaud porta la main à son œil droit.

— Oui.

— Racontez-moi.

Il laissa retomber sa main.

— Vous avez entendu parler du massacre de Spinner's Falls.

Ce n'était pas une question, mais elle y répondit tout de même.

— Oui. Le 28<sup>e</sup> régiment est tombé dans une embuscade. La plupart des hommes ont péri.

Il hocha la tête. Il avait de nouveau tourné le regard vers la vitre, mais Béatrice se doutait qu'il ne voyait rien du paysage.

— Nous marchions à travers bois pour rejoindre Fort Edward afin d'y passer l'hiver. À un moment, le sentier est devenu si étroit que nous avons été obligés d'avancer en file indienne. Le régiment se réduisait alors à une longue ligne vulnérable serpentant à travers un défilé encaissé. Trop vulnérable.

Sa mâchoire se contracta, et Béatrice comprit à quel point raconter cette histoire lui coûtait. Cependant, il avait accepté de le faire.

— Je remontais la file pour dire au colonel que nous ferions mieux de nous arrêter le temps que la queue rattrape les hommes de tête, quand nous avons été attaqués.

Il pinça les lèvres et, un moment, Béatrice crut qu'il ne continuerait pas. Mais il se tourna vers elle. Son regard était hanté.

— Nous ne pouvions pas nous mettre en formation de défense. Dissimulés derrière des rochers et des arbres, les Indiens nous tiraient dessus des deux côtés. Mes hommes tombaient les uns après les autres en hurlant. Puis le colonel a été jeté à bas de son cheval.

Il fixa aveuglément ses mains, avant de poursuivre :

— Ils l'ont scalpé. La plupart de mes hommes ont subi le même sort. Mon cheval a reçu une balle et s'est effondré. J'ai réussi à me rétablir, mais j'étais cerné par l'ennemi. Je ne me rappelle plus la suite. Je suppose qu'on m'a assommé. Quand j'ai repris mes esprits, nous étions en route pour leur campement.

— Mon Dieu, souffla Béatrice, au bord de la nausée.

Comme cela avait dû être terrible de voir ses hommes mourir, et de se sentir totalement impuissant.

Il regarda de nouveau par la fenêtre.

— Une fois arrivés au campement, j'ai été séparé des autres par l'Indien qui m'avait capturé. Il s'appelait Sastaretsi. Il m'a fait mettre nu, et m'a donné une sorte de couverture infestée de vermine pour me couvrir. Après quoi, il m'a emmené jusqu'à son village. Le voyage a duré six semaines. Je marchais pieds nus dans l'herbe gelée.

Il se tut quelques instants, perdu dans ses souvenirs.

— Pendant tout ce temps, reprit-il, j'ai cherché comment tuer Sastaretsi. Mais mes mains étaient si solidement liées que la lanière de cuir avait entaillé la chair de mes poignets. Et la nuit, il m'attachait à un piquet enterré dans le sol. Le froid et le manque de nourriture m'avaient beaucoup affaibli. Je pense que je serais mort avant la fin du voyage si nous n'avions pas croisé la route d'un trappeur français et de son fils. Il parlait un peu le wyandot, et a dû avoir pitié de moi, car il m'a donné une chemise et un pantalon. Ces vêtements m'ont sauvé.

Il se tut de nouveau et, cette fois, Béatrice sut qu'il n'avait pas l'intention de continuer.

— Mais pourquoi ? ne put-elle s'empêcher de demander. Pourquoi Sastaretsi vous faisait-il subir tout cela ?

Il croisa son regard, mais ses yeux étaient vides, comme morts.

— Parce qu'il comptait m'attacher à un poteau et me brûler vif en arrivant à son village.

## 6

*Un sablier géant se dressait dans la salle du trône du roi des Gobelins. Son sable s'écoulait sans fin, et c'est ainsi que les Gobelins marquaient le temps dans leur royaume souterrain, loin, très loin de la lumière du soleil.*

*Un jour que Longue Épée venait plaider sa cause, il trouva le roi de très bonne humeur, car il venait de remporter une grande bataille contre un prince ennemi. Le roi désigna le sablier et déclara :*

— Tu m'as bien servi pendant sept ans. Pour te remercier, je te propose un marché.

*Longue Épée s'inclina poliment. Mais il se doutait que le marché en question servirait d'abord les intérêts du roi.*

— Tu pourras regagner la terre au-dessus de nos têtes pour une année, annonça celui-ci. Mais une année seulement. Ce délai expiré, si tu as trouvé une âme de chrétien disposée à prendre volontairement ta place dans le royaume des Gobelins, alors tu seras libre et je ne t'ennuierai plus.

— Et si j'échoue ? voulut savoir Longue Épée.

*Le roi sourit.*

— Dans ce cas, tu seras mon esclave pour l'éternité...

Lottie Graham but son vin en observant son mari par-dessus le rebord de son verre. Nathan semblait plongé dans ses pensées, ce soir. Son front était légèrement plissé et ses yeux bleus perdus dans le vague.

Elle reposa son verre.

— Nous avons reçu une invitation pour un bal organisé par Mlle Molyneux, dit-elle.

Le silence qui suivit dura si longtemps que Lottie crut que son mari ne répondrait pas.

Finalement, Nathan cligna des yeux.

— Qui cela ?

— Mlle Cristelle Molyneux. La tante de Reynaud St Aubyn du côté de sa mère. Je suppose qu'elle projette de le réintroduire dans la bonne société. Quoi qu'il en soit, c'est une invitation de dernière minute : le bal aura lieu ce jeudi.

— Un délai aussi court est ridicule. Je me demande qui pourra s'y rendre.

Lottie abandonna dans le plat le morceau de canard qu'elle venait de découper. Elle manquait singulièrement d'appétit, ce soir.

— Oh, elle n'aura aucun mal à remplir sa salle de bal ! Tout le monde voudra voir le mystérieux comte qu'on dit fou.

Nathan se renfrogna.

— Il n'est pas encore comte.

Lottie reprit son verre de vin.

— Mais ce n'est qu'une question de temps, non ?

— Il n'y a que les idiots pour le penser.

Lottie sentit les larmes lui monter aux yeux.

— Je suis désolée que tu me trouves idiote.

— Tu sais bien que ce n'était pas ce que je voulais dire, répliqua-t-il d'une voix brusque.

À une époque, avant leur mariage, il suffisait d'un froncement de sourcils de Lottie pour que Nathan se répande en excuses. Une fois, il lui avait fait adresser un bouquet si démesuré qu'il avait fallu deux valets pour le porter. Et tout cela, parce qu'il avait été empêché de l'emmener en promenade un jour de pluie.

À présent, il la considérait comme une idiote.

— Il faudra une commission parlementaire pour trancher la question, expliqua-t-il doctement. D'abord, pour établir son identité. Et ensuite, pour déterminer qui est l'authentique comte de Blanchard. Un tel cas ne s'étant pas présenté depuis plus d'un siècle, les députés avec qui j'ai pu m'entretenir s'intéressent énormément aux conséquences légales.

— Ah oui ? fit Lottie, qui avait perdu tout intérêt à la conversation, alors que Nathan avait au contraire fini par s'y intéresser. Quoi qu'il en soit, je pense qu'il serait bien d'aller à ce bal. Ce sera l'occasion d'apprendre les derniers ragots.

Nathan afficha une expression agacée.

— Je sais que connaître les derniers scandales t'est vital, ma chère. Mais il y a des choses plus importantes en ce bas monde, tu sais.

Il y eut un court, mais affreux silence.

— D'abord, je suis une idiote. Et maintenant, je ne m'intéresse qu'aux ragots, résuma Lottie, qui retenait difficilement ses larmes. Je commence à me demander pourquoi tu m'as épousée.

— Allons, Lottie, tu sais bien que ce n'est pas ce que je voulais dire, répliqua-t-il, sans même chercher à cacher son exaspération. Tu es décidément à cran.

— Je ne suis pas à cran, se défendit Lottie, incapable de contenir plus longtemps ses larmes.

Avec un soupir, Nathan recula sa chaise et se leva.

— Cette conversation ne rime à rien. Je te laisse reprendre tes esprits. Bonne nuit.

Sur ce, il sortit, et Lottie demeura assise dans la salle à manger. Elle sanglotait et tremblait, et se sentait on ne peut plus humiliée.

C'était la goutte d'eau qui fait déborder le vase.

— Il a beaucoup souffert, Jeremy, expliqua Béatrice, qui faisait les cent pas entre le lit de Jeremy et la fenêtre. Tu n'imagines pas à quel point. Il ne m'a raconté qu'une fraction de ce qu'il avait subi là-bas, et j'avais déjà envie de crier. Comment a-t-il pu survivre à de telles horreurs ? Et il est si incroyablement fort et déterminé. Comme s'il ne restait plus en lui la moindre douceur.

— Voilà qui le rend très intéressant, commenta Jeremy.

— Je n'ai jamais rencontré d'homme comme lui, convint Béatrice.

— À quoi ressemble-t-il à présent qu'il a opéré sa métamorphose en gentleman ?

— Il est grand, large d'épaules, et affiche la plupart du temps une expression renfrognée et distante. Il est assez intimidant, à vrai dire.

— Le portrait que tu me traces là est celui d'un homme plutôt normal, il me semble.

— Ce n'est pas parce qu'il est vêtu en gentleman, qu'il faudrait le confondre avec un aristocrate ordinaire. Il a gardé un air de sauvagerie. Et il porte toujours cette boucle d'oreille dont je t'avais parlé. Les tatouages, je veux bien. Ils sont indélébiles. Mais pourquoi n'a-t-il pas ôté sa boucle d'oreille, à ton avis ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Mais je crois que j'aurais bien aimé faire sa connaissance.

Jeremy était assis dans son lit, aujourd'hui. Béatrice l'avait aidé à se redresser en calant des oreillers dans son dos. Ses joues étaient encore rouges, et son regard un peu trop brillant, mais il semblait aller mieux que lors de sa précédente visite.

Du moins l'espérait-elle.

— Je pourrais peut-être te l'amener un jour, risqua-t-elle.

Il détourna le regard.

— Non, Béatrice.

— Pourquoi ?

Il croisa son regard. Ses yeux étaient durs, soudain, presque froids.

— Tu sais pourquoi, murmura-t-il, et son expression se radoxit.

Béatrice savait, en effet. Mais elle n'était pas prête à capituler.

— Tu t'apitoies trop sur tes blessures, déclara-t-elle sans ambages. Beaucoup d'hommes reviennent de la guerre avec un bras, une jambe ou un œil en moins, mais cela ne les empêche pas de se montrer dans les réceptions. Et personne ne fait la moindre distinction, sinon pour souligner leur courage.

— Ce n'était pas ce que disait Frances, murmura-t-il, le regard triste.

— Frances était une vraie gourde. Et si tu veux mon avis, elle t'a épargné des années de conversations insipides en rompant vos fiançailles.

Il s'esclaffa, Dieu merci, mais son rire s'acheva en une quinte de toux, et Béatrice dut se précipiter pour lui tendre un verre d'eau.

— Quoi qu'il en soit, trancha-t-il quand il eut repris son souffle, il n'est pas question que je me montre en public.

— Mais pourquoi ? insista Béatrice, qui s'assit sur un tabouret bas, si bien que leurs visages étaient maintenant à même hauteur. Je sais que tu redoutes le regard des autres, Jeremy, mais tu ne peux pas rester éternellement cloîtré dans cette chambre. Tu vis comme si tu étais déjà allongé entre les quatre planches d'un cercueil. Or, ce n'est pas le cas. Je voudrais te voir heureux, Jeremy. Je voudrais t'entendre rire plus souvent.

Il lui prit la main. La sienne était brûlante.

— Il faut deux valets pour me réinstaller dans mon fauteuil et me porter devant la cheminée. La dernière fois qu'ils ont tenté de me descendre au rez-de-chaussée, l'un d'eux a trébuché et a failli me lâcher. Je sais que tu me trouves lâche, Béatrice, mais je n'ai pas envie de revivre ce genre d'expérience.

Béatrice ferma les yeux. Elle avait le sentiment de perdre progressivement son meilleur et plus vieil ami. Chaque fois qu'elle le voyait, il était un peu plus distant. Bientôt, elle ne pourrait plus l'atteindre du tout.

— Marions-nous, Jeremy, proposa-t-elle soudain, oubliant ses propres désirs dans une ultime tentative pour le sauver. Nous nous achèterons une petite maison, où nous ne vivrons que tous les deux, avec juste une poignée de domestiques. Ce ne serait pas merveilleux ?

Jeremy la contempla, et son regard était infiniment doux, à présent.

— Si, certainement, Béatrice chérie. Mais je crains que ça ne marche pas. Tôt ou tard, tu voudrais des enfants, or, j'ai décidé que je n'épouserais qu'une brune aux yeux verts.

— Tu me briserais le cœur pour une femme aux yeux verts que tu ne connais même pas ? répliqua Béatrice en riant pour ne pas pleurer. J'ignorais que j'étais tombée si bas dans votre estime, cher monsieur.

— Tu surpasses les anges dans mon estime, Béatrice, assura-t-il en riant à son tour. Mais nous avons tous nos rêves. Et le mien est de te voir un jour entourée par la famille que tu mérites.

Béatrice avait la gorge nouée. Que répondre à cela ? Son plus cher désir, en effet, était d'avoir des enfants. Et lorsqu'elle essayait de se représenter leur père, ce n'était pas le visage de Jeremy quelle voyait, mais celui de lord Hope.

— Me raconterez-vous ce qui s'est passé lorsque vous avez atteint le campement de Sastaretsi ? demanda Béatrice, le lendemain matin.

Elle avait accompagné lord Hope dans Bond Street, espérant trouver là l'occasion de l'interroger à nouveau sur son passé. Sa tante organisait le lendemain un grand bal pour le réintroduire dans la société, et il avait un certain nombre d'achats de dernière minute à effectuer – dont des chaussures adaptées à la danse.

— Je pensais que vous auriez oublié cette histoire, dit-il.

Cela faisait déjà presque une semaine qu'il lui avait raconté sa marche jusqu'au campement de Sastaretsi. Depuis, c'est à peine si elle l'avait revu tant il avait passé de temps chez sa tante, et à faire d'autres choses mystérieuses. Il disparaissait avant qu'elle descende prendre son petit déjeuner, et ne rentrait parfois qu'après dîner, ou plus tard encore. Ce qui signifiait que son chemin croisait rarement celui d'oncle Reggie – ce qui n'était pas plus mal –, mais aussi que sa compagnie commençait à manquer à Béatrice. Malgré ses sarcasmes récurrents.

— Je doute fort de l'oublier un jour, murmura-t-elle.

— Alors pourquoi me demander de continuer ? répliqua-t-il, presque en colère. C'est déjà assez pénible de devoir supporter ces souvenirs, pourquoi devrais-je vous les infliger en prime ?

— Parce que j'en ai envie, répondit simplement Béatrice.

Elle n'aurait su mieux dire. Elle désirait savoir ce qu'il avait traversé, et ce n'était pas uniquement par curiosité.

Il la regarda, déconcerté.

— Je ne vous comprends pas.

— Tant mieux, fit-elle d'un air satisfait.

Il s'esclaffa brièvement, avant de rendosser son masque grave.

— Quand nous sommes arrivés au campement, commença-t-il, Sastaretsi m'a noirci le visage au charbon, ce qui signifiait que je devais mourir. Puis il m'a attaché une corde autour du cou et m'a promené triomphalement à travers le campement afin que ses compagnons sachent qu'il rapportait un prisonnier.

— C'est terrifiant, murmura Béatrice en réprimant un frisson.

— C'est le but : terrifier le prisonnier. À l'étape suivante, je devais passer par les baguettes.

Ils marchaient côte à côté dans la rue. Les pluies de la veille avaient laissé une grande flaue sur le trottoir, et Béatrice hésitait, se demandant comment la contourner, quand lord Hope la prit par la taille et la souleva.

— Milord ! souffla-t-elle, alors qu'il avait franchi la flaue, mais la tenait toujours au-dessus du sol sans manifester le moindre signe de fatigue.

Il inclina la tête de côté et la scruta.

— Oui ?

Béatrice était terriblement consciente de ses mains musclées sur sa taille et de la lueur qui s'était allumée dans son regard.

— Vous devriez me reposer, chuchota-t-elle, le souffle court. Les gens nous regardent.

C'était la pure vérité. Un groupe de dames gloussaient derrière leurs mains gantées. Et un conducteur de charrette les reluqua au passage.

— Ah bon ? fit-il d'un air absent.

— Lord Hope...

Mais, déjà, il la reposait sur le sol. Franchement ! Il ne l'avait même pas avertie qu'il comptait la porter ! Tenait-il vraiment à ce que tout le monde le prenne pour un fou ?

— Que veut dire passer par les baguettes ? s'enquit-elle après s'être éclairci la voix.

— C'est leur façon d'accueillir les prisonniers.

Il lui offrit le bras, et Béatrice y posa la main.

— Tous les habitants du campement forment une double haie, et le prisonnier doit courir au milieu, expliqua-t-il comme ils se remettaient en marche.

— Ça n'a pas l'air si terrible.

Il se tourna vers elle. Avec ses tatouages et sa boucle d'oreille, il ressemblait à un pirate.

— Au passage, ils frappent le captif avec des bâtons, précisa-t-il.

Béatrice avala sa salive.

— Oh. Et que se passe-t-il quand il atteint l'extrémité de la haie ?

— Cela dépend. Si le prisonnier est un jeune garçon, il est parfois adopté par les Indiens.

— Et s'il est plus âgé ? demanda-t-elle, redoutant la réponse.

— La plupart du temps, il est tué, après avoir été torturé.

Béatrice était médusée. Il racontait cela d'un ton si détaché.

— Avez-vous été... commença-t-elle.

Elle s'interrompit, n'osant terminer sa phrase. Cependant, elle avait besoin de savoir.

— Avez-vous été... ?

Il détourna les yeux.

— Je n'ai pas été torturé. Du moins, pas de nouveau.

Béatrice avait envie de pleurer. Elle se doutait de ce qu'il avait subi, mais l'entendre de sa bouche était encore plus bouleversant.

— Que s'est-il passé ? souffla-t-elle.

— Gaho m'a sauvé la vie.

— Qui est Gaho ? Et comment vous a-t-il sauvé ?

— Elle.

Béatrice s'immobilisa au milieu du trottoir, l'obligeant à faire de même, et ignorant les autres piétons qui devaient les contourner pour continuer leur chemin.

— C'est une Indienne qui vous a sauvé ?

Il sourit, et les oiseaux bordant son œil parurent prendre leur envol.

— Oui. Parce qu'elle était puissante. Elle possédait plus de fourrures, de poteries et d'esclaves que n'importe qui d'autre dans le village. C'était une sorte de princesse.

Béatrice se remit en marche, regardant droit devant elle. Mais elle ne put s'empêcher de poser la question qui lui brûlait les lèvres.

— Était-elle jolie ?

— Très, répondit-il, et elle sentit son souffle sur son oreille comme il ajouta : Pour une femme de soixante ans.

— Oh, fit-elle, inexplicablement soulagée. Et comment vous a-t-elle sauvé ?

— J'ai vite compris que Sastaretsi avait mauvaise réputation parmi les siens. Quelques mois plus tôt, il avait tué l'une des esclaves préférées de Gaho au cours d'une dispute. Comme il était très pauvre, elle a attendu qu'il possède quelque chose de valeur, pour l'exiger en remboursement de son esclave. Et ce fut moi.

— Qu'a-t-elle fait de vous ?

— À votre avis, mademoiselle Corning ? demanda-t-il avec un sourire sardonique. J'étais fils de comte, capitaine dans l'armée de Sa Majesté, et je suis devenu l'esclave d'une vieille Indienne.

Cette fois, ce fut lui qui s'arrêta au beau milieu du trottoir pour lui demander :

— C'était ce que vous vouliez entendre ? Que j'avais été réduit à néant par mes geôliers ?

Béatrice fut prise d'une envie – lâche – de fuir, mais elle s'obligea à ne pas bouger et à soutenir son regard.

— Non. Je n'ai jamais voulu entendre que vous aviez été humilié.

— Alors, pourquoi vous entêtez-vous à m'interroger ?

— Parce que j'ai besoin de savoir. De savoir tout ce qui vous est arrivé là-bas. Tout ce que vous avez subi. J'ai besoin de savoir pourquoi vous êtes devenu l'homme que vous êtes aujourd'hui.

— Pourquoi ? demanda-t-il, totalement déconcerté.

— C'est ainsi, murmura-t-elle.

Parce qu'elle n'osait admettre la raison de sa curiosité.

Reynaud avait conduit des hommes au combat. Il avait enduré les tortures des Indiens sans broncher. Il avait survécu à sept années d'esclavage. Tout cela sans jamais avoir eu peur. Il

était donc impossible qu'il se sente nerveux à l'idée de se rendre au bal de sa tante.

Pourtant, il était là, à arpenter le hall de Blanchard House en attendant Mlle Corning.

Il s'immobilisa abruptement et inspira à fond. Il était fils de comte. Il avait assisté à des dizaines de bals avant de partir pour les colonies. Ce sentiment de ne plus faire partie de la bonne société – comme s'il en avait été répudié – était tout simplement ridicule. Sa tenue était impeccable. Sa perruque parfaite – le valet qu'il avait engagé grâce à l'argent prêté par sa tante, le lui avait assuré. Mais il ne s'habituerait toujours pas à les porter. Quand il vivait chez les Indiens, ses vêtements, quoique élimés, étaient tous légers et confortables. À présent, il devait endurer une perruque qui lui grattait le crâne, un nœud de cravate qui l'étranglait à moitié et des souliers neufs qui le serraient. Pourquoi les hommes prétendentument civilisés choisissaient-ils de porter...

— Je pensais que vous étiez déjà parti à ce maudit bal, fit une voix masculine dans son dos.

Reynaud fit volte-face, son poignard déjà à moitié dégainé.

St Aubyn eut un sursaut de recul.

— Faites attention ! se récria-t-il. Vous allez finir par blesser quelqu'un avec cette arme.

— Uniquement si je le décide, répliqua Reynaud.

Il rangea son poignard dans le fourreau qu'il avait fait spécialement confectionner pour s'adapter à son nouveau costume, et désigna l'escalier.

— J'attends votre nièce, si vous voulez tout savoir.

Le visage de St Aubyn s'assombrit.

— Comment cela, vous l'attendez ?

— Il se trouve, articula Reynaud, que j'ai l'intention d'escorter Mlle Corning au bal donné par ma tante.

— C'est ridicule ! Si quelqu'un doit escorter Béatrice, ce sera moi.

Reynaud haussa les sourcils.

— J'ignorais que vous comptiez vous rendre à ce bal.

St Aubyn avait été bien sûr invité, mais comme il n'avait fait aucun commentaire à ce sujet, Reynaud en avait déduit qu'il avait décidé d'ignorer l'invitation.

Apparemment, il s'était trompé.

— Bien sûr que j'y vais ! Vous vous imaginez peut-être que je vais laisser un paltoquet dans votre genre prendre ma place ?

Reynaud fit un pas vers lui, le dominant de toute sa stature.

— Quand j'aurai récupéré mon titre, je me ferai un plaisir de vous jeter moi-même hors de cette maison.

Le visage de St Aubyn était devenu écarlate.

— Votre titre ! Votre titre ! Vous n'en verrez jamais la couleur !

— La date de ma comparution devant la commission parlementaire est déjà arrêtée, répliqua Reynaud, qui sourit comme St Aubyn blêmissait.

— Il leur suffira d'un regard pour comprendre à qui ils ont affaire, et vous refuser le titre. Vous êtes fou, et tout le monde, à Londres, le sait. Ils regarderont vos tatouages et ils...

Reynaud ne put se contenir davantage. Il referma la main sur le cou du vieillard et le plaqua contre le mur. Le regard de l'usurpateur trahissait à présent sa peur.

C'est alors que Reynaud sentit des petits poings lui marteler le dos.

— Lâchez-le ! cria Mlle Corning. Lâchez-le !

Il recula, libérant St Aubyn. Mlle Corning se précipita vers son oncle.

— Vous n'avez rien ?

— Non, ça va... commença St Aubyn.

Mais elle s'était déjà retournée vers Reynaud, en proie à une fureur vengeresse.

— Comment *osez-vous* malmener mon oncle de la sorte ? s'écria-t-elle.

Reynaud leva les mains en signe de reddition. Il savait qu'il n'aurait pas le dernier mot. C'est alors qu'il regarda vraiment Mlle Corning. Elle portait une robe couleur bronze qui mettait particulièrement en valeur sa peau laiteuse. Le décolleté en était plongeant, sans être indécent, révélant à demi des seins pour le moins tentants.

— Ahem... fit-elle.

Il s'empessa de relever les yeux. Le regard de Mlle Corning était beaucoup moins hospitalier que son décolleté.

— Vous n'aviez pas le droit de porter la main sur mon oncle. Il est malade et...

— Béatrice ! protesta son oncle, tout à coup très embarrassé.

— C'est la vérité, mon oncle, et lord Hope doit en être informé, se défendit-elle. Oncle Reggie a eu une attaque d'apoplexie voici quelques semaines. Vous auriez pu le tuer. Promettez-moi de ne plus jamais recommencer.

Reynaud coula un regard en direction du vieil homme, qui ne semblait pas particulièrement reconnaissant à sa nièce de son intervention.

— Lord Hope, insista-t-elle, posant sa main gantée sur son torse. Donnez-moi votre parole.

Reynaud s'empara de sa main et, les yeux rivés aux siens, la porta à ses lèvres.

— Comme vous voulez, murmura-t-il.

Elle rougit, et se libéra prestement, arrachant un sourire à Reynaud.

Mais St Aubyn semblait vouloir continuer la querelle.

— Béatrice, tu n'as quand même pas l'intention d'accompagner ce... cet individu au bal ?

Mlle Corning hésita un instant, avant de se retourner vers son oncle.

— Je crains que si.

— Mais, ma chérie, si j'avais su que tu voulais te rendre à ce bal, je t'aurais escortée.

— Je sais, oncle Reggie. Mais lord Hope m'a invitée à ce bal, et je souhaite y aller avec lui.

St Aubyn lui adressa un regard dur.

— C'est donc ton choix ? Lui ? Parce qu'il te faudra choisir Béatrice : lui ou moi. Tu ne peux pas avoir les deux.

Mlle Corning soutint le regard de son oncle sans ciller. Sous ses dehors charmants, elle ne manquait décidément pas de caractère, songea Reynaud.

— Peut-être serai-je obligée de choisir un jour. Mais je veux que vous sachiez que tel n'est pas mon désir.

— Tes désirs n'entrent pas en ligne de compte, ma fille, ne l'oublie pas, rétorqua St Aubyn. Et tâche aussi de ne pas oublier qui t'a procuré un toit, depuis dix-neuf ans. Si j'avais pu me douter que tu te montrerais aussi ingrate, je...

— En voilà assez ! le coupa Reynaud en s'avançant vers lui.

— Non ! intervint Mlle Corning qui posa doucement la main sur son bras.

Le geste n'échappa pas à St Aubyn, qui grimaça, puis tourna abruptement les talons pour gravir l'escalier au pas de charge.

— Il n'avait pas le droit de vous parler ainsi, marmonna Reynaud.

— Il avait tous les droits, au contraire, répliqua-t-elle, les yeux brillants de larmes. Il ne m'a pas seulement donné un toit : il m'a aussi accordé son amour. Et je l'ai blessé.

Reynaud lui prit la main, la glissa au creux de son coude, avant de l'entraîner vers la sortie.

— Quoi qu'il en soit, je ne tolérerai pas qu'il se comporte avec vous comme il vient de le faire. Voulez-vous un châle ?

— Ma femme de chambre en a déposé un dans la voiture. Et n'essayez pas de changer de sujet ! Ce n'est pas à vous de me défendre contre mon oncle.

Il s'arrêta devant la portière.

— Si je décide de vous défendre contre votre oncle, ou qui que ce soit d'autre, je le ferai, avec ou sans votre permission, madame.

— Dieu que vous êtes primitif ! lui lança-t-elle. M'aiderez-vous à monter en voiture, ou allez-vous m'obliger à attendre dehors, pendant que vous proclamez votre droit d'être mon chien de garde jusqu'à ce que je gèle sur pied ?

À court de répliques, Reynaud se décida à ouvrir la portière, et l'aida à s'installer sur la banquette. Puis il donna la direction au cocher, et monta à son tour. L'attelage s'ébranla aussitôt.

Comme Mlle Corning drapait le châle sur ses épaules, il lâcha :

— Cette robe vous va très bien.

Elle le gratifia d'un bref mais lumineux sourire.

— Merci, milord.

Il chercha autre chose à ajouter, mais l'inspiration lui faisait défaut. Il n'était plus habitué au badinage. Au cours des sept dernières années, l'essentiel de ses conversations avait tourné autour du principal sujet de préoccupation des Indiens : la nourriture. Comment s'en procurer, et surtout, comment engranger assez de viande pour passer l'hiver.

C'est finalement Mlle Corning qui rompit le silence.

— Vous ne m'avez toujours pas raconté votre existence chez les Indiens.

Reynaud demeura silencieux un moment. Il répugnait à poursuivre son récit. Après tout, c'était du passé, tout cela. Ne valait-il pas mieux l'enterrer définitivement ? À quoi bon ressusciter ses souvenirs de famine et de torture, ses nuits sans sommeil, rongé par le mal du pays, et sa crainte de ne jamais revoir l'Angleterre ?

— S'il vous plaît, murmura-t-elle.

Pourquoi voulait-elle à ce point connaître son passé ? Elle ne semblait pas le savoir elle-même. Et cependant, il éprouvait l'envie irrésistible de répondre à sa demande.

Même si cela l'obligeait à rouvrir une blessure fraîchement refermée.

— Plus tard, répondit-il.

La lanterne de l'habitacle éclairait le visage et les épaules de Mlle Corning, mais laissait le reste dans l'ombre, lui conférant un je-ne-sais-quoi de mystérieux. Reynaud sentit une bouffée de désir lui incendier les reins. Une fois de plus, il se dit que si lui raconter son histoire aidait à leur rapprochement, cela en vaudrait la peine.

Il étira les jambes de sorte qu'elles frôlent ses jupes volumineuses.

— Je vous raconterai comment vivent les Indiens. Comment on chasse le cerf ou le raton laveur. Et comment, une fois, je me suis battu avec un ours.

— Oh ! s'exclama-t-elle, ses beaux yeux gris brillants d'excitation.

Il sourit.

— Mais pas ce soir. Il ne reste pas assez de temps avant d'arriver chez ma tante.

— Ah, fit-elle encore, et cette fois, ses lèvres pleines esquissèrent une moue de déception tout à fait charmante.

Reynaud brûlait d'envie de les mordiller.

— Vous me faites saliver, milord, observa-t-elle d'une voix un peu enrouée, lui sembla-t-il.

Elle le fixait de ses grands yeux innocents, mais l'étincelle qui s'y était allumée n'avait, elle, rien d'innocent.

— Et vous aimez cela, mademoiselle Corning ?

Elle baissa modestement les yeux.

— Je... euh, oui, je crois que j'aime cela. À condition que l'attente ne se prolonge pas trop.

Reynaud esquissa un sourire de prédateur.

— Me mettriez-vous au défi ?

Elle releva la tête.

— Peut-être.

Reynaud se pencha et tendit la main pour lui caresser la joue. Sa peau était merveilleusement douce. Elle se figea.

Il laissa retomber sa main, s'adossa à la banquette.

— J'ai vécu très longtemps loin de la civilisation. J'ai bien peur d'avoir oublié les subtilités du badinage. Je ne voudrais pas vous effrayer.

Elle s'humecta les lèvres, attirant de nouveau le regard de Reynaud sur sa bouche.

— Je... je ne m'effraie pas facilement, milord. Et je n'ai jamais beaucoup goûté les artifices du badinage.

Le pouls de Reynaud s'emballa et ses muscles se raidirent. « Elle est à moi, lui criait la part la plus sauvage de sa conscience. À moi. » Il hésitait encore sur la conduite à tenir quand l'attelage s'immobilisa. Jetant un coup d'œil par la portière, il vit qu'ils étaient arrivés.

Il se retourna vers Mlle Corning et lui tendit la main.

— Nous descendons ?

Elle fixa sa main une fraction de seconde avant de s'en saisir.

Reynaud réprima un sourire de triomphe. Bientôt, très bientôt, il prendrait ce qui lui appartenait. Mais dans l'immédiat, il lui fallait affronter l'épreuve d'un bal londonien.

## 7

*C'était un marché vraiment effroyable ! Mais Longue Épée comprit que s'il voulait revoir un jour le soleil, il n'avait pas le choix. Il hocha donc la tête.*

*À son acquiescement, un tourbillon le happa, et le souleva, haut, très haut, avant de le lâcher abruptement sur la terre poussiéreuse.*

*Rouvant les yeux, qu'il avait fermés spontanément, Longue Épée revit le soleil pour la première fois depuis sept ans. Une douce brise lui caressa le visage. Il venait juste de se relever quand il entendit un rugissement dans son dos.*

*La main sur le pommeau de son épée, il se retourna, et découvrit la plus belle jeune femme du monde... prisonnière des griffes d'un dragon géant...*

Mlle Molyneux n'avait disposé que d'une semaine pour organiser son bal en l'honneur de lord Hope, mais elle avait pourtant fait des prodiges. Béatrice dut faire un effort pour ne pas bêer d'admiration comme le vicomte la menait dans la salle de bal. Au plafond, trois immenses lustres à candélabres scintillaient de mille feux. Et les immenses miroirs qui ornaient tout un mur étaient drapés de guirlandes de fleurs et de soie dorée, tandis qu'une pyramide de fleurs dissimulait en partie les musiciens assemblés dans un coin.

— C'est splendide ! s'exclama la jeune femme. Votre tante doit être un peu magicienne pour avoir réussi une telle prouesse en si peu de temps.

— Cela ne me surprendrait pas, avoua lord Hope. J'ai toujours pensé que tante Cristelle disposait de pouvoirs supérieurs au commun des mortels.

Béatrice lui jeta un regard amusé. Elle l'avait senti se raidir lorsqu'ils étaient entrés dans la pièce et que les têtes s'étaient

tournées dans leur direction. Mais il semblait déjà se détendre, malgré les regards insistants et les murmures des ladies à l'abri de leurs éventails.

— A-t-elle toujours vécu dans cette maison ?

— Pardon ? fit-il distraitemment, car il parcourait la salle du regard. Non, enchaîna-t-il en reportant son attention sur elle. En fait cette maison appartient à ma sœur. Ou plutôt, à son fils.

— Son fils ?

— Daniel. Lord Eddings. Il a hérité du titre de son père. Quand ma sœur, Emeline, s'est remariée, et qu'elle est partie vivre en Amérique avec son nouveau mari, tante Cristelle a accepté de gérer l'héritage de Daniel jusqu'à sa majorité.

— Votre sœur doit beaucoup vous manquer.

— Je pense à elle tous les jours.

La tristesse qui assombrit soudain ses traits était d'autant plus notable qu'il manifestait rarement ses émotions. Touchée, Béatrice s'appuya contre lui en dépit de la foule qui les épiait.

— Hope, fit une voix masculine derrière eux.

Tournant la tête, Béatrice découvrit le vicomte Vale. Il était accompagné de son épouse, une grande femme svelte dont le visage serein affichait une expression légèrement amusée.

Béatrice sentit de nouveau lord Hope se raidir, mais ses traits demeurèrent impassibles.

— Vale, répondit-il en guise de salut.

— C'est dommage que tu aies rasé ta barbe, commenta Vale. Elle te donnait un petit air biblique.

Lord Hope esquissa un vague sourire.

— Désolé de te décevoir.

— Pas du tout. J'imagine que tu n'avais d'autre choix que de revêtir le costume local, comme nous autres.

Sa femme soupira.

— Vale, vas-tu te décider à me présenter, ou comptes-tu continuer à échanger des amabilités avec lord Hope le reste de la soirée ?

— Je te demande pardon, ma chère femme, fit Vale. Permets-moi de te présenter Reynaud St Aubyn, vicomte Hope, et très prochainement, j'en suis sûr, le nouveau comte de

Blanchard. Hope, voici ma femme, Melisande Renshaw, vicomtesse Vale.

Lady Vale esquissa une révérence, et lord Hope s'inclina devant elle.

— Enchanté, milady. Mais je crois que nous nous sommes déjà rencontrés. N'étiez-vous pas une amie proche et voisine de ma sœur, Emeline ?

— En effet, milord. J'ai passé de nombreux après-midi très agréables dans votre propriété familiale du Suffolk. Votre sœur sera tellement heureuse de savoir que vous allez bien. La nouvelle de votre mort lui avait causé un choc terrible.

Lord Hope crispa les mâchoires, mais ne pipa mot.

— Et cette jeune personne, reprit lord Vale, est la cousine de Hope, Mlle Corning, que nous avons croisée l'an dernier, chez ma mère.

Béatrice fit la révérence à lady Vale. En se redressant, elle surprit un échange de regards entre lord Vale et sa femme. Puis celle-ci se tourna vers elle et lui sourit.

— Que diriez-vous d'admirer de plus près la décoration de Mlle Molyneux ? proposa-t-elle. Vale voudrait que nous organisions un bal ces prochaines semaines, et j'aimerais avoir votre avis.

— Volontiers, acquiesça Béatrice, qui avait parfaitement compris que lord Vale désirait s'entretenir en tête à tête avec lord Hope.

Lady Vale lui prit le bras, et elles s'éloignèrent d'un pas tranquille.

— Habitez-vous toujours Londres, mademoiselle Corning ? s'enquit lady Vale.

— J'habite chez mon oncle, à Blanchard House, répondit Béatrice, qui jeta un bref regard par-dessus son épaule.

Lord Vale et lord Hope étaient déjà engagés dans une conversation animée, mais cette fois, ils ne semblaient pas vouloir en venir aux mains. Rassurée, elle regarda de nouveau devant elle.

— C'est là aussi qu'habite lord Hope pour le moment, ajouta-t-elle.

— Oh. Ce doit être... intéressant, murmura lady Vale.

Béatrice lui glissa un coup d'œil.

— Ça l'est sans aucun doute, répondit-elle. Si j'ai bien compris, vous avez connu lord Hope enfant, enchaîna-t-elle.

— Il était en pension à l'époque ; disons plutôt que c'était un jeune garçon. Ni Emeline ni moi n'avions encore fait notre entrée dans le monde lorsqu'il est parti à l'armée.

— Comment était-il ?

Sans répondre, Lady Vale les entraîna dans une galerie mitoyenne.

— Cela ne vous ennuie pas ? demanda-t-elle. Je n'aime pas beaucoup la foule.

— Pas du tout, la rassura Béatrice.

Après les illuminations de la salle de bal, la galerie paraissait presque obscure. Ses murs étaient surchargés de tableaux. Quelques invités s'étaient rassemblés là par petits groupes, mais ils étaient assez éloignés pour ne pas entendre leur conversation.

— En fait, j'ai vu très peu lord Hope, avoua lady Vale, car il était rarement là. Mais je me souviens qu'il m'inspirait un respect mêlé de crainte.

— Vraiment ?

— Oui. Il était déjà très beau, à l'époque. Mais en plus, il était l'héritier de la famille. Il semblait entouré d'une aura magique.

Béatrice médita cette précision. C'était donc un garçon entouré d'une « aura magique » qui était devenu l'esclave des Indiens. La chute comme humiliation n'en avaient été que plus terribles.

Lady Vale s'arrêta devant le portrait d'un homme en armure, peint à la mode du siècle précédent.

— Sa chevelure est extravagante, vous ne trouvez pas ?

Béatrice contempla le tableau et sourit. Le gentleman arborait une abondante crinière noire qui lui encadrait le visage.

— Oui, et il en est très fier, il me semble.

— C'est vrai.

Il y eut un silence, puis Béatrice murmura :

— Il y a un portrait de lord Hope, à Blanchard House. Il était déjà là quand je suis arrivée, voilà cinq ans. Je pense qu'il a

dû être peint peu de temps avant son départ à l'armée. Il est très beau, en effet. Et il paraît si insouciant ! Je confesse avoir passé des heures à admirer cette toile. Elle me fascinait.

Sentant que lady Vale la regardait, elle s'empourpra.

— Vous devez me prendre pour une idiote, soufflât-elle.

— Pas du tout, la rassura lady Vale. Mais pour une romantique, très certainement.

— Depuis le retour de lord Hope... commença Béatrice, avant d'avaler sa salive, car sa gorge était soudain nouée. Saviez-vous qu'il était prisonnier des Indiens ?

— Non, je l'ignorais.

Béatrice prit une grande inspiration.

— Je ne retrouve plus rien, chez lui, de ce qui m'avait séduit dans son portrait – ce côté insouciant, notamment. Ce qu'il a vécu en Amérique était si terrible que cela l'a profondément changé. Il est très amer. Et n'a qu'une obsession : récupérer son titre. On dirait qu'il a complètement oublié le garçon qu'il était, et ce qu'était la joie de vivre.

Lady Vale soupira.

— Mon mari a fait la guerre avec lui. Il apparaît plutôt joyeux, mais, croyez-moi, les blessures sont bel et bien là.

— Pourtant, lord Vale semble plus... libre, d'une certaine façon. Il est heureux, n'est-ce pas ?

— Je le crois. Mais il est rentré des colonies depuis bientôt sept ans, alors que lord Hope vient tout juste d'arriver. Vous devez lui donner du temps.

— Sans doute, concéda Béatrice, dubitative.

Certes, lord Hope n'était rentré que tout récemment. Mais le temps suffirait-il à le guérir vraiment ? Saurait-il retrouver un peu de son insouciance, ou ses blessures étaient-elles si profondes qu'elles l'avaient transformé à jamais ?

Une question lui traversa soudain l'esprit.

— Lord Vale pense-t-il sincèrement que lord Hope les a trahis ?

— Quoi ? s'exclama lady Vale, éberluée.

— Votre mari est venu à Blanchard House, il y a un peu plus d'une semaine. Après son départ, lord Hope m'a raconté qu'il

l'avait accusé d'être le traître qui avait provoqué le massacre de leur régiment à Spinner's Falls.

— C'est impossible !

— Je vous assure que je n'invente rien.

Lady Vale soupira.

— Les hommes ont parfois des difficultés à s'exprimer correctement. Et je dois admettre que mon mari, même s'il adore parler, n'est pas toujours très doué pour communiquer. Il n'a jamais pensé que lord Hope pouvait être le traître.

— C'est vrai ? insista Béatrice, infiniment soulagée.

— Mais oui, confirma lady Vale. Mais si lord Hope s'est mis dans l'idée que mon mari ne lui faisait plus confiance, il sera très difficile de le faire changer d'opinion.

— Seigneur, les hommes peuvent se montrer parfois si têtus ! murmura Béatrice. Et s'ils n'arrivaient pas à se réconcilier ?

Lady Vale se rembrunit.

— Alors ce serait la fin d'une longue amitié, je le crains.

— Et lord Hope n'a jamais eu autant besoin d'un ami que maintenant, avoua Béatrice.

— Méfie-toi, grogna Reynaud. J'ai vécu trop longtemps loin de la société pour tolérer que l'on m'insulte.

— Et quand t'ai-je insulté ? siffla Vale. C'est toi qui m'as frappé, au contraire !

Ils se tenaient au milieu de cette maudite salle de bal, et ne pouvaient se permettre de parler trop fort, au risque de provoquer une scène. Reynaud faisait déjà l'objet de regards curieux, s'il perdait son sang-froid, sa cause serait irrémédiablement perdue.

Aussi découvrait-il les dents dans une parodie de sourire.

— Je t'ai frappé parce que tu as eu le culot de m'accuser de trahison.

— Certainement pas.

— Oh que si !

— J'ai... commença Vale, avant de s'interrompre brutalement. Bon sang, on a l'air de gamins prêts à s'écharper pour des bonbons !

Reynaud détourna les yeux, embarrassé.

Les deux hommes demeurèrent un instant silencieux, le brouhaha de la foule s'amplifiant autour d'eux.

Puis Vale laissa échapper un rire étouffé.

— Tu te souviens de la fois où nous avions volé des tartelettes à la framboise, chez mon père ?

Reynaud arqua un sourcil.

— Oui. Nous nous étions fait prendre, et nous avions reçu une belle correction.

— Ce qui ne serait pas arrivé si tu n'avais pas décrété que nous devions nous cacher dans le pigeonnier.

— Pas du tout. C'était la cachette idéale, mais il a fallu que tu effraies les pigeons en riant, si bien qu'ils se sont tous envolés d'un coup, ce qui a trahi notre position.

— Au moins, nous avons eu le temps d'avaler les tartelettes avant qu'ils ne nous découvrent, conclut Vale, et, après un soupir, il ajouta : Je n'ai jamais voulu t'accuser, Reynaud.

— Que voulais-tu dire, alors ?

— Viens, marchons un peu.

Reynaud suivit son ancien ami d'enfance sans protester.

— J'ai entendu dire qu'on avait essayé d'attenter à ta vie, reprit Vale à voix basse.

— Quelqu'un m'a tiré dessus, en effet. Et Mlle Corning s'est retrouvée dans la ligne de tir. Quand j'aurai démasqué l'auteur de ces coups de feu, je le tuerai, lâcha-t-il sans ciller.

— Mlle Corning compte à ce point à tes yeux ? s'enquit Vale, et Reynaud sentit son regard intrigué peser sur lui.

— Oui, répondit-il.

Et cette certitude s'affermît comme il l'énonçait à voix haute. Il tenait en effet beaucoup à Béatrice Corning – même s'il n'aurait su dire à quel point exactement. En tout cas, une chose était sûre : il ne voulait pas la perdre.

— Vraiment ? fit Vale, songeur. Et elle est au courant ?

— Je ne pense pas que cela te regarde.

Vale toussa comme s'il réprimait un éclat de rire, et Reynaud le fusilla du regard.

Le vicomte leva la main en un geste conciliant.

— Je ne voudrais surtout pas t'offenser, mais cette jeune femme est excessivement convenable et toi... eh bien...

Reynaud fronça les sourcils. Vale avait raison. Mlle Corning était l'incarnation de la lady parfaitement respectable. Alors que lui n'était plus vraiment un gentleman respectable. C'est sans doute pour cela qu'il répondit d'un ton coupant :

— Quand j'aurai besoin de ton avis, je te le ferai savoir.

— Tu m'en vois déjà impatient, répliqua Vale, pince-sans-rire. D'ici là, nous avons d'autres sujets de préoccupation. Sais-tu que quelqu'un a tiré sur Hasselthorpe l'été dernier ?

— Non, je l'ignorais, répondit Reynaud, qui jeta un regard en direction de l'endroit où lord Hasselthorpe se tenait en compagnie de sa cohorte habituelle : le duc de Lister, Nathan Graham et, bien sûr, St Aubyn. Tu vois un rapport avec mon agression ?

— Honnêtement, je n'en sais rien. Hasselthorpe a été touché au bras — rien de grave, apparemment. Il chevauchait dans Hyde Park quand c'est arrivé. Le tireur n'a jamais pu être identifié. Cette histoire m'avait paru très bizarre, à l'époque.

— Hasselthorpe ambitionne de devenir Premier ministre, fit valoir Reynaud. Ceci explique peut-être cela.

— Possible, murmura Vale. Mais je n'ai pu m'empêcher de noter qu'on lui avait tiré dessus peu de temps après que j'ai tenté de lui parler de Spinner's Falls.

Reynaud s'immobilisa.

— Vraiment ?

— Oui, confirma Vale en parcourant la salle de bal du regard. Sais-tu où sont passées ma femme et Mlle Corning ?

— Elles sont allées dans la galerie des portraits, répondit Reynaud, qui désigna du menton la galerie en question. Tu penses qu'Hasselthorpe sait quelque chose ?

— Peut-être, concéda Vale, qui s'était remis en marche. Il se peut aussi que quelqu'un l'ait cru, tout simplement. Mais il n'est pas non plus impossible que les deux événements n'aient aucun lien entre eux, auquel cas je chasse la licorne.

— J'ai d'abord pensé que les coups de feu tirés contre moi étaient l'œuvre de St Aubyn, avoua Reynaud.

— Tu ne le penses plus ?

— Mlle Corning m'a fait remarquer qu'il aurait été idiot de sa part de m'assassiner sur son perron.

— Certes.

— En revanche, si mon agression est liée à celle d'Hasselthorpe, alors les deux ont un rapport avec Spinner's Falls. Mais lequel ?

— Je ne serais pas étonné que tu saches quelque chose, avança Vale.

Reynaud s'immobilisa de nouveau, et scruta son compagnon.

— Que veux-tu dire ?

Vale leva les mains.

— Je ne t'accuse pas ! Je pense juste que tu dois posséder une information qui pourrait nous aider à identifier le traître.

Reynaud plissa le front.

— Nous avons été séparés en arrivant au campement Wyandot, rappela-t-il à Vale. Et nous ne nous sommes revus qu'il y a un peu plus d'une semaine. Que pourrais-je savoir que tu ne connaisses déjà ?

Vale haussa les épaules.

— Je l'ignore. Mais je pense que nous devrions rencontrer Munrœ et mettre nos souvenirs en commun.

Reynaud haussa les sourcils. Il avait presque oublié l'existence du naturaliste.

— Munrœ a survécu ?

— Oui, mais il n'est pas revenu indemne. Il a perdu un œil sous la torture.

Reynaud grimaça. Il était bien placé pour savoir ce qu'enduraient les captifs des Indiens.

— Allons voir Munrœ, dans ce cas, et tâchons d'avancer, déclara-t-il d'un ton déterminé. Et si nous démasquons ce fumier, il faudra le faire pendre.

— La date de sa comparution devant la commission parlementaire est déjà arrêtée, chuchota lord Blanchard comme s'il redoutait que la plante verte près d'eux n'ait des oreilles.

Lister haussa un sourcil. Il balayait la salle de bal du regard, affichant cet air de profond ennui qui lui était habituel.

— Cela vous surprend ?

Blanchard s'empourpra.

— Inutile de feindre un tel détachement. Si Hope récupère son titre, votre carrière politique risque fort de marquer un temps d'arrêt.

Lister haussa les épaules, mais ses traits s'étaient durcis.

— Allons, messieurs, intervint Hasselthorpe, nous quereller ne servira pas notre cause.

— Aucun d'entre vous ne m'a offert son soutien, fit remarquer lord Blanchard, amer. Je me retrouve seul. Même ma nièce s'est retournée contre moi. Ce salaud la courtise.

— Tiens donc ? fit Hasselthorpe en suivant du regard Hope qui déambulait en compagnie de Vale. C'est un stratagème intelligent. S'il l'épouse, il échappera aux rumeurs de dérèglement mental. Un homme paraît toujours plus posé avec une femme à ses côtés.

— Certes, acquiesça Lister. Vous n'êtes pas d'accord, Graham ?

Perdu dans ses pensées, Nathan Graham contemplait ses pieds. La question de Lister le fit sursauter.

— Pardon ?

— Je disais qu'une épouse fait la carrière d'un homme. Vous n'êtes pas de cet avis ?

Graham rougit. La rumeur s'était répandue dans la salle de bal qu'il s'était disputé avec sa femme. Il répondit toutefois d'un ton plutôt ferme :

— Bien sûr que si.

Lister plissa les yeux comme s'il sentait l'odeur du sang.

— Cela faisait longtemps que je n'avais pas vu un bal réunissant autant de grands noms, remarqua Hasselthorpe avec un sourire.

Lister lui adressa un regard perplexe.

— J'avoue que j'admire le courage de Mlle Molyneux, ajouta Hasselthorpe.

— Que voulez-vous dire ? demanda lord Blanchard.

Hasselthorpe haussa les épaules.

— Que si son neveu était pris d'une attaque de démence au cours de la soirée, il y aurait quantité de témoins.

Nathan Graham comprit le premier. Il blêmit.

Hasselthorpe ouvrait la bouche pour ajouter quelque chose, mais il en fut empêché par Adriana. Elle portait une robe jaune pâle et lavande, et n'avait jamais autant ressemblé à un papillon frivole.

— Chéri ! roucoula-t-elle. Abandonne donc cinq minutes tes discussions politiques pour danser avec moi. Je suis sûre que ces messieurs ne t'en voudront pas d'accorder un peu de temps à ta femme.

Sur quoi elle battit des cils à l'adresse de Lister, Blanchard et Graham.

Lister, qui lorgnait son ample décolleté, s'inclina poliment.

— Certainement pas, madame.

— Tu vois ! Sa Grâce t'a donné sa permission.

Hasselthorpe soupira. S'il tentait de se dérober, Adriana le cajolerait avec encore plus d'insistance, jusqu'à ce qu'il soit forcé de céder, ou de faire une scène.

— Très bien. Si vous voulez bien m'excuser, messieurs.

Les autres s'inclinèrent, et Adriana l'entraîna vers la piste.

— Je croyais que le jeune Bankforth avait promis de te faire danser ce soir ? marmonna-t-il.

Elle pouffa comme une écolière alors qu'elle venait de fêter ses quarante ans.

— Je l'ai épuisée, cette pauvre petite chose. Et puis, tu adores danser.

Hasselthorpe soupira de plus belle. Il détestait danser, et il l'avait dit et redit à Adriana. Mais apparemment, elle s'était mis en tête que c'était pure taquinerie de sa part. À moins que sa cervelle ne soit trop petite pour garder en réserve ce genre d'information.

En attendant que le morceau commence, Hasselthorpe regarda au-dessus de la tête de sa femme, et vit les yeux de

Blanchard lancer des éclairs. Il n'était pas difficile de deviner qui était l'objet de son courroux – lord Hope rejoignait Mlle Corning, qui était assise à l'écart avec Mme Graham. Si un regard pouvait tuer, lord Hope serait en train de rendre l'âme sur le parquet.

La haine de Blanchard était presque palpable, et Hasselthorpe ne put s'empêcher de se demander jusqu'à quelles extrémités une telle animosité pourrait pousser un homme.

— Explique-moi ce qu'il y a donc de si urgent, pour que tu m'aies arrachée à ma conversation avec lady Vale ? demanda Béatrice.

— Je voulais que tu l'apprennes de ma bouche, répliqua Lottie d'un ton solennel.

Les deux amies étaient assises sur un petit sofa tendu de soie dorée. Une statue de dieu grec, d'un côté, et une plante verte, de l'autre, leur offraient un peu d'intimité.

— Te voilà bien secrète, commenta Béatrice. Que se...

— J'ai quitté Nathan.

Béatrice tressaillit.

— Mais pourquoi ? Je croyais que tu l'aimais.

— Je l'aime, oui, confessa Lottie. C'est bien cela le drame.

— J'avoue que je ne comprends pas très bien.

Lottie soupira, et, pour la première fois, Béatrice s'aperçut que son amie était épuisée. Des ombres mauves soulignaient ses yeux, et elle croisait les mains avec force, comme pour s'empêcher de trembler.

— Je l'aime, et je pense qu'il m'aime encore. Mais il ne fait plus attention à moi, Béa. Je... je suis devenue un meuble à ses yeux.

— Que veux-tu dire ?

— Oh, c'est si difficile à exprimer !

— Je t'écoute, murmura Béatrice.

Lottie prit une profonde inspiration.

— J'ai l'impression d'être une chose parmi toutes celles qu'il possède. Il a une voiture, un majordome, une maison et une femme. Je remplis un rôle, c'est tout. Je pourrais être n'importe

qui d'autre ! ajouta-t-elle, au désespoir. Regina Rockford, ou Pamela Thistlewaite, ou cette fille qui a épousé le comte italien...

— Meredith Brightwell, dit Béatrice, qui avait toujours eu une meilleure mémoire des noms que Lottie.

— Oui. N'importe laquelle. Si je venais à mourir, il me pleurerait un peu, avant de me remplacer par une autre, pour tenir le rôle que j'occupais.

— Tu exagères ! protesta Béatrice.

« Était-ce réellement là l'issue naturelle du mariage ? s'interrogeait-elle cependant. L'amour des débuts ne durait-il vraiment pas ? »

— Je t'assure que non, insista Lottie, qui s'essuya les yeux d'un revers de main. C'est la triste vérité, et je ne peux plus le supporter. Je suis peut-être naïve, mais j'ai envie d'être aimée pour moi-même. Voilà pourquoi je suis partie.

— Où habites-tu à présent ?

— Chez mes parents. Papa n'est pas vraiment enchanté, et maman s'inquiète du scandale, mais ils ont accepté de m'accueillir.

— Mais... que vas-tu faire ensuite ?

— Je l'ignore, confessa Lottie. Peut-être deviendrai-je scandaleuse, et prendrai-je un amant.

Mais elle ne paraissait pas spécialement enthousiasmée par cette perspective.

Béatrice jeta un regard aux danseurs, qui venaient d'attaquer un menuet. Elle aperçut lord Hope qui se dirigeait vers elle, et son cœur bondit dans sa poitrine. Derrière lui, elle repéra M. Graham. Ce dernier les observait d'un œil mélancolique.

— Tu devrais essayer de lui parler, suggéra-t-elle, consciente, cependant, que cela s'avérerait sans doute inutile.

Lottie eut un sourire las.

— J'ai essayé. Cela n'a rien donné.

— Je suis désolée, murmura Béatrice. Je suis sincèrement désolée.

Lord Hope approchait. Malgré le désarroi de Lottie, Béatrice ne pouvait s'empêcher de se repaître de sa vue. Il semblait si fort, si sûr de lui. Il était encore un peu mince, mais

ses joues étaient moins creuses, et son regard davantage habitué. Il émanait de lui une séduction presque intimidante, et elle en fut ébranlée.

— Mesdames, les salua-t-il en s'arrêtant devant elles.

— Milord, lui répondit Béatrice, un peu essoufflée.

Il jeta un coup d'œil aux danseurs.

— Ce menuet va bientôt se terminer. Me feriez-vous l'honneur de m'accorder la prochaine danse, mademoiselle Corning ?

— Je... Vous m'en voyez très flattée, bien sûr. Mais je ne pense pas.

— Va, Béatrice, intervint Lottie, qui s'était redressée à l'arrivée de lord Hope, et souriait. Je serais ravie de te voir danser.

Béatrice plongea le regard dans celui de son amie, qui s'efforçait de cacher son chagrin.

— Tu es sûre ?

Lottie hochâ la tête.

— Certaine.

Béatrice tendit la main, et lord Hope s'en saisit, avant de murmurer à Lottie avec un sourire en coin :

— Merci.

Puis il mena Béatrice sur la piste de danse. Le menuet s'achevait. Les danseurs se saluèrent, et les nouveaux couples prirent position.

— Votre conversation avec lord Vale s'est bien passée ? s'enquit Béatrice, qui le trouvait préoccupé.

— Oui, dit-il.

L'orchestre attaqua un morceau, et les premières figures de la danse les éloignèrent l'un de l'autre. Il attendit qu'ils soient de nouveau proches pour lui murmurer :

— Pourquoi cette question ?

— Parce que c'est votre ami. Et parce que je m'inquiète pour vous.

Ils se séparèrent encore. Un gentleman qui dansait à côté d'eux trébucha, et heurta lord Hope. Ce dernier fusilla le maladroit du regard, mais ne fit aucun commentaire.

— Tout va bien ? demanda Béatrice dès qu'ils furent réunis.

— Bien sûr, répliqua-t-il, un peu trop fort.  
Quelques têtes se tournèrent dans leur direction.  
La danse se poursuivit.

Puis il se produisit un incident regrettable.

L'homme qui avait bousculé lord Hope trébucha encore, et le heurta de nouveau, cette fois si durement que lord Hope recula d'un pas. Celui-ci se jeta alors sur l'inconnu tout en dégainant son poignard. Les danseurs à proximité se figèrent. Une femme cria.

L'homme avait blêmi.

— Je... je suis navré, bégaya-t-il.

— Comment cela, navré ? rétorqua lord Hope. Vous l'avez fait exprès.

— Milord... voulut intervenir Béatrice.

Mais lord Hope avait empoigné l'autre par le col.

— Répondez-moi !

Juste ciel ! Avait-il perdu la raison ? La foule des danseurs commença à reculer, laissant un grand cercle dégagé au milieu de la piste de danse.

— Reynaud, chuchota Béatrice en lui touchant le bras qui brandissait le poignard, lâchez cet homme.

Il se figea en l'entendant l'appeler par son prénom, puis tourna la tête vers elle. Son regard était vide, effrayant.

— Reynaud, s'il vous plaît...

Lord Hope relâcha l'homme si brutalement que celui-ci en tituba.

— Nous partons, dit-il.

Il prit le bras de Béatrice de sa main libre, l'autre tenant toujours le poignard, et se dirigea vers la sortie.

La foule s'écarta sur leur passage, certains avec tant de hâte qu'ils faillirent trébucher. Et tous les visages affichaient une expression identique : la peur.

# 8

*Longue Épée brandit son épée. Le dragon rugit de plus belle, crachant des flammes dans sa direction. Mais Longue Épée avait vécu sept ans dans le royaume des Gobelins, et il ne redoutait plus le feu, désormais. Bondissant en avant, il plongea son épée entre les yeux du dragon. Le monstre tituba, avant de s'écrouler, raide mort. Ses griffes, qui retenaient la belle jeune fille, se desserrèrent alors. Voyant que celle-ci risquait de heurter des rochers en tombant, Longue Épée se précipita pour la recueillir dans ses bras. La jeune fille se cramponna à lui, et le regarda de ses yeux couleur océan.*

— *Vous m'avez sauvé la vie, fier chevalier, et vous avez toute ma gratitude. Mais si vous sauvez mon père, le roi, c'est ma main que vous aurez...*

Béatrice se leva tôt, le lendemain matin. Elle sonna sa femme de chambre, et revêtit en hâte une robe toute simple, à rayures bleues et blanches. Elle prit son petit déjeuner seule — son oncle et lord Hope n'étaient pas encore levés —, puis, sur une impulsion, commanda la voiture. Il était encore trop tôt pour rendre des visites de courtoisie, mais elle savait que Jeremy avait souvent du mal à dormir, et qu'il aimait avoir de la compagnie lorsqu'il se réveillait de bon matin. Surtout, elle avait besoin de parler avec quelqu'un des événements de la soirée.

Et c'est ainsi qu'une demi-heure plus tard, après avoir franchi le barrage de l'odieux Putley, Béatrice servait le thé dans la chambre de Jeremy.

— Comment étais-tu habillée ? voulut-il savoir, tandis qu'elle lui tendait sa tasse.

Elle avait veillé à ne la remplir qu'à moitié — il était redressé sur ses oreillers, mais ses doigts tremblaient, et elle craignait qu'il ne renverse le thé brûlant sur lui.

— La bronze, répondit-elle en versant de la crème dans sa propre tasse. L'été dernier, je t'avais montré le modèle et un échantillon du tissu avant de me la faire confectionner, tu te souviens ?

— Ah oui, cette soie un peu irisée ?

Comme Béatrice hochait la tête, il sourit.

— Cela m'avait fait penser aux scintillements du brandy quand on le présente à la lumière.

Il but une gorgée de thé, appuya la nuque contre les oreillers et ferma les yeux.

— Tu devais être superbe, murmura-t-il.

Béatrice s'esclaffa.

— Je crois que je n'étais pas vilaine à voir.

Il rouvrit un œil.

— Toujours aussi modeste. Et qu'en a pensé lord Hope ?

Elle baissa les yeux sur sa tasse.

— Il m'a dit que ma robe m'allait très bien.

— Que voilà un homme éloquent, ironisa Jeremy.

— Il n'est peut-être pas éloquent, mais son compliment m'a fait plaisir.

— Ah.

— Il y a eu une... scène, durant le bal.

Jeremy se redressa légèrement.

— Et ?

Béatrice fronça le nez, mais ne leva pas les yeux de sa tasse.

— Un gentleman a bousculé lord Hope sur la piste de danse, et il l'a très mal pris.

— Avec qui dansait lord Hope ?

— Avec moi, lâcha Béatrice dans un souffle.

— Voilà qui est intéressant, assura Jeremy, enchanté. Et qu'entends-tu exactement par « très mal pris » ?

— Il a dégainé son poignard – il ne s'en sépare jamais – et en a menacé l'autre gentleman qu'il... hum... avait saisi à la gorge. Béatrice ferma les yeux. Il y eut un silence, puis :

— Oh, je regrette de ne pas avoir vu ça !

Béatrice rouvrit brusquement les yeux.

— Jeremy !

— C'est vrai ! insista Jeremy sans la moindre trace de remords. Pour une fois qu'il se passe quelque chose dans un bal. Lord Hope a-t-il été jeté dehors ?

— C'était le bal donné par sa tante en son honneur, lui rappela Béatrice. Je ne pense pas qu'on pouvait l'en éjecter. Du reste, cela n'a pas d'importance, car nous sommes partis aussitôt après l'incident.

— Ah ! Il t'a donc emmenée avec lui ?

— Oui, confirma Béatrice, qui hésita, puis ajouta d'une voix sourde : Il n'a pas desserré les dents durant tout le trajet de retour. Tu aurais dû voir comment les gens le regardaient, Jeremy. Comme s'il était une dangereuse bête sauvage.

— L'est-il ? demanda Jeremy calmement. Dangereux, je veux dire ?

— Non. Enfin, pas avec moi, je pense.

— En es-tu bien sûre, Béatrice ?

Elle se mordit la lèvre, et regarda Jeremy.

— Je suis convaincue qu'il ne me ferait jamais de mal.

— Je l'espère. Je détesterais qu'il te fasse souffrir, de quelque manière que ce soit.

Le sous-entendu était limpide, et, du reste, Jeremy interrogeait Béatrice du regard. Cependant, elle répugnait à lui confier ce qu'elle ressentait. C'était si nouveau, si doux... Trop délicat pour être exhibé à la lumière du jour.

Elle se leva, lui prit sa tasse vide des mains, la posa sur la table, puis se rassit.

— Pendant le bal, Lottie m'a annoncé qu'elle avait quitté M. Graham.

— Une querelle d'amoureux. Tu verras qu'elle sera de retour dans moins d'une semaine.

— Je ne crois pas. Elle a, me semble-t-il, perdu tout son entrain, sa joie de vivre.

Jeremy avait fermé les yeux, et son visage s'était crispé. Mais au moment où Béatrice allait se lever, comme s'il devinait qu'elle l'observait, il rouvrit les paupières.

— Je n'aurais pas pensé que Nathan Graham était un sale type. Aurait-il pris une maîtresse ?

Béatrice hésita, avant de décider de rentrer dans son jeu ; elle feindrait ne pas avoir surpris son moment de faiblesse.

— Lottie n'a pas parlé d'une autre femme. Et je ne pense pas qu'il y en ait une. D'après Lottie, son mari la considère désormais comme un meuble, et n'importe quelle femme pourrait la remplacer aisément. J'avoue avoir perdu...

— Quelques illusions ?

Béatrice hochla la tête.

— Les hommes sont souvent décevants, j'en ai peur, admit Jeremy. Nous n'avons jamais su y faire avec les sentiments. Mais nous comptons énormément sur la compassion des femmes pour nous en sortir. Sans elles, nous serions perdus.

Béatrice sourit.

— Tu n'es pas ainsi, Jeremy.

— Sans doute. Mais tu sais aussi bien que moi que je ne suis pas non plus tout à fait un homme comme les autres, répliqua-t-il d'un ton léger, et avant que Béatrice ait pu répondre, il ajouta : As-tu discuté du projet de loi pour les vétérans avec lord Hope ?

— Eh bien, j'ai commencé.

— Et ?

— Pour l'instant, il ne se soucie que de récupérer son titre.

— Ah, fit Jeremy en fronçant les sourcils.

— Il a parlé avec beaucoup de cœur de ses hommes, s'empressa de préciser Béatrice, ce qui m'a rendue plutôt optimiste. Je pense qu'il pourrait sympathiser avec notre cause. Le problème, c'est de le convaincre d'agir. Et j'avoue que je n'ai pas encore trouvé comment m'y prendre.

— Il a l'air plutôt égoïste.

— Je ne pense pas qu'il le soit. C'est juste qu'il est si obsédé par son désir de regagner ce qu'il a perdu, qu'il n'y a, semble-t-il, de place pour rien d'autre.

— Hmm. Nous autres soldats, rêvons tous de retrouver, à notre retour, l'existence que nous avons abandonnée derrière nous en partant. Malheureusement, certaines choses sont définitivement perdues. Je me demande s'il en a conscience.

— Je ne sais pas.

— Quoi qu'il en soit, tu devrais lui parler sans attendre. Le projet de M. Wheaton devrait être débattu au Parlement dans les semaines qui viennent. Le temps presse...

Jeremy ferma de nouveau les yeux.

— Tu es fatigué. Je devrais te laisser, suggéra Béatrice.

— Non, protesta-t-il, rouvrant les yeux. J'adore ta compagnie, tu sais.

— Oh, Jeremy, murmura-t-elle, la gorge serrée. Je...

Un fracas leur parvint du rez-de-chaussée.

Béatrice se tourna vers la porte.

— Que... ?

Il y eut des cris, puis une voix masculine tonna :

— Je vais la voir, que cela vous plaise ou non ! Écartez-vous de mon chemin !

On aurait dit... lord Hope. Béatrice se leva à demi.

— Je n'arrive pas à croire qu'il...

Les voix se rapprochaient rapidement. Si elle ne réagissait pas très vite, il allait faire irruption dans la chambre. Elle se précipita dans le couloir, refermant la porte de Jeremy derrière elle. Lord Hope surgit sur le palier et chargea tel un taureau furieux, Putley dans son sillage, la perruque de travers et le visage blême.

— Que diable faites-vous là ? s'écria Béatrice.

— Je suis venu démasquer votre amant, répliqua-t-il, sans cesser d'avancer.

— Je n'ai pas d'amant !

Il fit un pas de côté pour la contourner et atteindre la porte, mais elle l'imita, lui barrant le passage.

— Rentrez chez vous ! siffla-t-elle. Vous vous ridiculisez en vous conduisant comme un malotru.

L'ignorant, lord Hope la souleva et la déposa de côté, lui arrachant un cri.

— Non !

Trop tard. Il avait ouvert la porte et s'était engouffré dans la chambre, avant de s'immobiliser net, lui bloquant la vue.

Elle entendit Jeremy s'esclaffer.

— Lord Hope, je présume.

— Lui-même, répliqua le vicomte.

Béatrice le poussa, et il s'écarta obligamment.

— Tout va bien, Jeremy ? s'enquit-elle en gagnant le chevet de son ami d'un pas rapide.

— Très bien, assura-t-il, les joues colorées. Je n'avais pas connu une telle excitation depuis des années.

— Mais ce n'est pas bon pour toi, lui rappela-t-elle.

Elle lui prit la main, et lança un regard noir à lord Hope, qui n'avait pas bougé. Ce goujat n'avait même pas la bonne grâce de paraître embarrassé.

— Que faites-vous ici ? répéta-t-elle.

— Je vous l'ai dit, répliqua-t-il, refermant la porte derrière lui d'un coup de pied. J'étais venu vous surprendre avec votre amant. Mais il semblerait que je me sois trompé.

Béatrice plaqua le poing sur sa hanche.

— Il *semblerait* ? Vous vous êtes conduit comme un idiot, et vous nous avez insultés, Jeremy et moi. *De toute évidence*, nous ne sommes pas amants, et...

— Il n'y a rien d'évident du tout, l'interrompit lord Hope, qui lorgnait à l'endroit où auraient dû se trouver les jambes de Jeremy. J'ai connu des hommes qui avaient perdu leurs deux jambes, mais pas leur...

— Ne soyez pas vulgaire ! cria Béatrice, hors d'elle, mais incapable de se contrôler.

Comment osait-il ? Et pour quel genre de femme la prenait-il ? C'était humiliant !

Derrière elle, Jeremy émettait des petits bruits étranglés. Elle se retourna vivement, alarmée.

Il essayait visiblement de se retenir d'éclater de rire, sans grand succès.

— Tu ne vas pas t'y mettre aussi ! lança-t-elle, au comble de l'exaspération.

Elle lui tendit tout de même un verre d'eau.

— Merci, Béatrice chérie, dit-il. Je suis désolé. En cet instant, j'ai l'impression que je devrais m'excuser au nom de tous ceux de mon sexe.

— En effet, grommela-t-elle. Vous êtes impossibles, tous autant que vous êtes.

— Je sais. Et tu es une sainte de nous supporter. Mais j'aurais un service à te demander.

— Lequel ? fit-elle, pas très aimablement.

— D'aller calmer Putley. Je ne voudrais pas que mes parents soient avertis de cet incident.

— Très bien, acquiesça-t-elle. Mais je vais devoir te laisser avec *lui*, ajouta-t-elle en adressant un regard peu amène à lord Hope.

— Je sais, répondit Jeremy d'un air angélique qui ne la trompa pas. J'espérais justement avoir une petite conversation avec le vicomte.

— Hmpf ! fit Béatrice.

Elle se dirigea vers la porte d'un pas martial, s'arrêta juste devant lord Hope, et lui planta l'index dans le torse.

— Aïe ! fit celui-ci.

— Si vous touchez à un seul de ses cheveux, ou si vous lui causez trop d'émotions, je vous arrache votre boucle d'oreille.

Jeremy s'esclaffa de nouveau, mais elle ne daigna pas lui accorder un regard. Claquant la porte derrière elle, elle partit à la recherche de Putley.

Reynaud frotta l'endroit où l'index de Mlle Corning lui avait vrillé le torse.

— Veuillez excuser mon intrusion, dit-il.

— Oh, ce n'est pas auprès de moi qu'il faut vous excuser, répondit Oates, qui riait toujours. Pour votre gouverne, sachez que sa fleur préférée est le muguet.

— Ah bon ? fit Reynaud, songeur.

Il n'avait pas offert de fleurs à une femme depuis une éternité, mais la situation exigeait qu'il recoure à la bonne vieille méthode anglaise pour faire la paix avec une dame. Dans l'immédiat, cependant, il avait d'autres préoccupations. Il reporta son attention vers le lit.

— Blessure de guerre ?

— Fauché par un boulet de canon à Emsdorf, sur le continent, expliqua Oates, les joues très rouges, comme s'il avait de la fièvre. En 1760.

Reynaud hocha la tête, puis s'approcha des tables recouvertes de fioles médicinales de toutes tailles et formes. Il n'existe malheureusement aucune potion capable de rendre ses jambes à un homme.

— Vous a-t-elle dit que je faisais partie du 28<sup>e</sup> régiment d'infanterie aux colonies ?

— Oui, répondit Oates, qui ne décollait pas la tête de l'oreiller, comme s'il était épuisé. J'étais dans le 15<sup>e</sup> dragons à cheval. En apparence, ça a plus d'éclat que l'infanterie. Jusqu'à ce qu'un boulet de canon vous jette à bas de votre monture.

— La guerre n'a rien de romantique, contrairement à ce que certains s'imaginent.

Il se rappelait combien il idéalisait l'armée lorsqu'il était jeune homme. Il avait vite achoppé sur la réalité : nourriture immonde, officiers incomptents, routine assommante. Sa première escarmouche avait détruit le peu d'illusions qu'il lui restait.

— Notre régiment avait été récemment formé, expliqua Oates, et nous n'avions pas encore été confrontés à l'action. La plupart de mes hommes manquaient cruellement d'expérience. Nous n'avions aucune chance contre l'ennemi.

— La défaite a été cuisante ?

Oates eut un sourire amère.

— Même pas. Nous avons gagné, ce jour-là. Il y eut cent vingt-cinq hommes tués dans mon seul régiment, et presque autant de chevaux, mais nous avons gagné la bataille. J'ai été blessé à la deuxième charge.

— Je suis désolé.

Oates haussa les épaules.

— Vous connaissez comme moi le prix de la guerre – peut-être même davantage que moi.

— Je n'en débattrais pas. Je suis venu pour tout autre chose, fit Reynaud en s'asseyant sur la chaise près du lit. Qu'êtes-vous pour elle ?

Oates haussa les sourcils, amusé.

— Au fait, je m'appelle Jeremy Oates.

Reynaud n'eut d'autre choix que de lui tendre la main.

— Reynaud St Aubyn.

Oates lui serra la main, accrochant son regard comme s'il cherchait quelque chose.

— Ravi de faire votre connaissance, dit-il.

Et le plus étrange, c'était qu'il semblait sincère.

— Vous n'avez pas répondu à ma question, observa Reynaud.

Oates ferma les yeux, mais ses lèvres esquissèrent un sourire.

— Nous sommes des amis d'enfance. Nous jouions à cache-cache dans le salon de mes parents. Je l'aids pour ses leçons de géographie. Je l'ai escortée à son premier bal.

Reynaud ressentit comme une secousse dans la poitrine. Était-ce de la jalousie ?

Il n'avait encore jamais éprouvé ce sentiment.

La vérité, c'était qu'il avait été furieux d'apprendre en se levant que Mlle Corning était déjà sortie pour rendre visite à son mystérieux prétendant. Il était parti sur-le-champ, dans l'idée de les confondre, et de boxer Oates si nécessaire. Mais il n'avait pas pris le temps de s'interroger sur la raison de sa réaction. « Elle est à moi », lui avait soufflé son instinct, et il avait agi en conséquence, sans réfléchir. La découverte que sa réaction était purement émotionnelle lui causait un choc.

— L'aimez-vous ? s'entendit-il demander.

— Oui, répondit Oates. De tout mon cœur. Mais pas de la façon que vous imaginez.

Reynaud s'agita sur sa chaise, mal à l'aise. Il avait absolument besoin de savoir ce que Jeremy Oates voulait dire.

— Expliquez-vous.

Oates sourit, et Reynaud devina qu'il avait dû être un très bel homme avant la tragédie qui lui avait creusé les traits.

— Béatrice m'est aussi chère qu'une sœur de sang. Peut-être même davantage.

Reynaud plissa les yeux. Oates avait beau dire que leur relation était fraternelle, il n'empêche qu'ils ne faisaient pas partie de la même famille. Comment, dans ce cas, leur amitié pouvait-elle être aussi innocente qu'il le prétendait ?

— Alors vous ne l'auriez pas épousée même si ceci ne vous était pas arrivé ? demanda-t-il, désignant du menton l'endroit où auraient dû se trouver les jambes de Jeremy.

Beaucoup d'hommes se seraient sentis offensés, mais Oates se contenta de sourire.

— Non. Et pourtant, Béatrice m'a parlé mariage à plusieurs reprises.

De nouveau cette déplaisante secousse dans la poitrine. Reynaud se raidit.

— Comment cela ?

Comme le sourire d'Oates s'élargissait, Reynaud comprit qu'il avait mordu à l'hameçon.

— À quoi jouez-vous ? s'impatienta-t-il.

— Au jeu de la vie et de la mort, de l'amour et de la haine, répondit Oates d'une voix douce.

— Vous me menez en bateau.

Le sourire s'évanouit abruptement.

— Pas du tout. Je suis on ne peut plus sérieux. Vous veillerez sur elle ?

— Quoi ? fit Reynaud, perdu.

Parfois, les grands blessés déliraient en raison des drogues qu'ils absorbaient pour calmer leurs douleurs.

— Promettez-moi de veiller sur elle, lui intima Oates, et bien que sa voix fut affaiblie, on y percevait le ton de commandement du bon officier. Béatrice n'est pas une femme ordinaire. Elle a l'air très pragmatique, en apparence, mais ce n'est qu'un masque. Le fond est d'un romantisme absolu. Ne lui brisez pas le cœur. Je ne vous demanderai pas si vous l'aimez – je doute que vous le sachiez vous-même –, mais promettez-moi de vous occuper d'elle comme elle le mérite. Qu'elle soit heureuse chaque jour de sa vie. Donnez-moi votre parole.

Et soudain, Reynaud comprit. Ses émotions l'avaient aveuglé. Il avait vu ce regard chez d'autres hommes et savait ce qu'il signifiait.

— Je vous jure, sur tout ce que j'ai de plus cher, que je veillerai sur elle, que je la protégerai, et que je ferai mon possible pour la rendre heureuse.

Oates hocha la tête.

— Je ne peux vous demander davantage. Merci.

### *Comment osait-il ?*

Béatrice ouvrit la porte d'entrée et sortit sur le perron. Elle éprouvait un besoin urgent de respirer un peu d'air frais. Elle avait réussi à intimider Putley pour qu'il garde secrète l'intrusion de lord Hope, mais elle était encore sous le choc que les soupçons de ce dernier à son égard lui avaient causé. Il l'avait insultée ! Et avait insulté Jeremy dans la foulée. Lui avait-elle jamais donné des raisons de la prendre pour une dévergondée ? Et d'où tenait-il qu'il pouvait surgir ainsi à l'improviste et se permettre de lui dicter sa conduite ?

Béatrice tapa du pied, autant pour se réchauffer que pour extérioriser sa colère.

Trois hommes flânaient dans la rue – deux vêtus de costumes marron élimés et un autre, très grand, tout en noir. Ce dernier se tourna vers elle en l'entendant taper du pied. Il souffrait d'un fort strabisme. Béatrice s'empressa de détourner le regard. Elle devrait rentrer à l'intérieur, elle le savait, mais elle avait besoin de se calmer avant d'affronter lord Hope – et de lui dire le fond de sa pensée.

Une charrette passa en tressautant sur les pavés. L'un des trois hommes cria quelque chose au cocher.

Au même instant, la porte s'ouvrit brusquement derrière elle, et une main l'agrippa.

— Je vous ai cherchée dans toute la maison, lui fit savoir lord Hope. Que faites-vous dehors ?

Elle voulut se libérer, mais il lui tenait fermement le bras.

— J'avais besoin de prendre l'air.

Il la regarda, incrédule.

— Avec ce froid ?

— Précisément. J'avais besoin de me *rafraîchir* les idées, répliqua-t-elle en essayant de nouveau de se dégager. Pourriez-vous me rendre mon bras, je vous prie ?

Loin de lui obéir, il descendit le perron, l'entraînant à sa suite.

— Il n'est pas question que je vous lâche. Jamais.

— Ce n'est pas drôle.

— Ce n'était pas mon intention. Où est cette fichue voiture ?

— Au coin de la rue, répondit-elle avant d'enchaîner : Comment cela, vous ne comptez plus jamais me lâcher ? C'est une plaisanterie ou quoi ?

— Je ne plaisante jamais.

— C'est ridicule ! s'exclama-t-elle beaucoup trop fort. Tout le monde plaisante, même les gens qui n'ont aucun sens de l'humour, comme vous.

Il tira brutalement sur son bras si bien qu'elle lui heurta le torse.

— Je vous assure, articula-t-il, que...

C'est alors qu'une chose étrange se passa. Béatrice sentit un coup violent dans le dos, puis une douleur aiguë lui fouilla le côté. Lord Hope jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Son regard se fit meurtrier.

— Que... ? bredouilla-t-elle.

Mais il la poussa derrière lui, puis vers le perron, en même temps qu'il dégainait son poignard.

— Rentrez à l'intérieur !

Elle découvrit, horrifiée, que les trois flâneurs qu'elle avait remarqués un peu plus tôt marchaient sur lui. Leur chef – le grand, avec un strabisme – avait lui aussi un poignard à la main, et il y avait du sang sur la lame.

Béatrice hurla.

— Rentrez ! lui cria lord Hope de nouveau, avant de plonger sur l'homme.

Celui-ci brandit son poignard ensanglanté pour frapper le vicomte, qui parvint à lui saisir le poignet, arrêtant son geste en même temps qu'il lui visait le ventre avec son propre poignard. L'homme recula d'un bond, esquivant le coup de justesse. Un deuxième homme, au crâne dégarni, encercla le torse de lord Hope par-derrière, lui immobilisant les bras. Un sourire féroce aux lèvres, l'homme au strabisme chargea de nouveau. Le vicomte, qui se débattait comme un beau diable, libéra son bras à temps, et contra une fois de plus le coup de son agresseur. Cette fois, cependant, le poignard lui entailla la manche, et du sang goutta sur le pavé.

Béatrice se couvrit la bouche de la main, et se laissa choir sur les marches du perron. Des points noirs dansaient devant ses yeux.

Entre-temps, lord Hope s'était retourné contre l'homme au crâne dégarni. Celui-ci poussa un cri avant de s'écrouler, la main pressée contre son flanc qui saignait abondamment. Aussitôt, lord Hope reporta son attention sur le chef. Hélas, le troisième compère avait sorti un couteau, et s'approchait derrière Hope.

Béatrice voulut l'avertir, mais elle en fut incapable. Elle avait l'impression de vivre un cauchemar : sa gorge fonctionnait, et cependant aucun son n'en sortait. Elle ne pouvait que regarder, horrifiée, la scène qui se déroulait sous ses yeux.

Le troisième agresseur abaissait son couteau, quand l'homme au strabisme bascula à la renverse, entraînant lord Hope dans sa chute, si bien que la lame manqua miraculeusement sa cible. Désormais conscient du danger, lord Hope roula sur le dos, et projeta son adversaire sur l'homme au couteau. Les deux brigands s'affalèrent et, dans la mêlée, l'homme au strabisme reçut un méchant coup de couteau à la tête.

Hope s'était relevé d'un bond, et fonçait sur ses deux adversaires, telle une bête féroce s'apprêtant à donner le coup de grâce à une malheureuse proie. Il brandissait toujours son poignard, dont la lame était à présent ensanglantée, et affichait une expression si sauvage que ses agresseurs auraient pu passer pour civilisés comparés à lui.

Et puis soudain, ce fut terminé. L'homme au strabisme et son acolyte se redressèrent à la hâte, récupérèrent leur compagnon blessé, et traversèrent la rue en courant, pratiquement sous les roues d'une charrette qui passait au même instant. Le conducteur les abreuva d'insultes. Un instant, lord Hope fut tenté de les prendre en chasse, puis il se ravisa, et rencontra son poignard avec une grimace de dégoût.

Il pivota vers Béatrice. Ses yeux brillaient encore d'une lueur féroce, mais tout ce que voyait la jeune femme, c'était le sang qui coulait de sa main gauche.

— Pourquoi n'êtes-vous pas rentrée dans la maison ? lui lança-t-il.

Elle leva les yeux vers lui, hébétée.

— Quoi ?

— Je vous avais donné un ordre. Pourquoi diable n'y avez-vous pas obéi ?

Mais elle ne voyait que sa blessure. Elle tendit la main droite pour se saisir de celle du vicomte. Et s'aperçut que quelque chose n'allait pas. Sa propre main était déjà ensanglantée.

— Béatrice !

Elle contempla sa main en fronçant les sourcils.

— Du sang, souffla-t-elle.

Puis le monde bascula brutalement.

## 9

— Je suis la princesse Sérénité, expliqua la jeune femme tandis que Longue Épée la posait sur le sol. Mon père règne sur ce pays, mais une sorcière malfaisante vit dans les montagnes toutes proches. Elle a prévenu mon père que s'il ne lui payait pas un tribut annuel, elle le détruirait, ainsi que son royaume. L'an dernier, mon père a payé le tribut, mais il a refusé cette année. La sorcière a envoyé ce dragon pour enlever mon père, et le lui apporter. Je suis alors partie avec un détachement de chevaliers pour tenter de le libérer. Mais le dragon nous a attaqués, et a tué tout le monde sauf moi.

La princesse Sérénité posa sa main délicate sur le bras de Longue Épée avant d'ajouter :

— La sorcière tuera mon père demain matin si je ne parviens pas à le secourir d'ici là. M'aidez-vous ?

Longue Épée contempla le dragon mort, la main fine posée sur sa manche, puis il plongea ses yeux dans ceux, couleur océan, de la princesse. Mais il avait déjà décidé de sa réponse avant même qu'elle ne l'implore.

— Je vous aiderai...

— Béatrice ! cria de nouveau Reynaud, bien qu'il sût qu'elle ne pouvait l'entendre.

Elle s'était évanouie. Son corps avait basculé d'un bloc sur la gauche, révélant une tache sanglante sur son flanc droit. Ce spectacle l'avait rempli d'une terreur irrationnelle. Il avait pourtant souvent vu le sang couler sur les champs de bataille, et avait été maintes fois témoin de blessures atroces – membres arrachés, corps déchiquetés – sans jamais perdre son sang-froid. Cependant, c'est les mains tremblantes qu'il souleva la jeune femme dans ses bras. Elle était aussi légère qu'une enfant. Il sentit le sang lui poisser les doigts. Ses jupes commençaient à

en être imprégnées et, l'espace d'un instant, il redouta qu'elle ne soit en train de mourir. *Ses yeux sans vie fixaient le ciel dans son visage ensanglé. Il était arrivé trop tard.*

Non. Non, Béatrice ne pouvait pas mourir. Il ne le permettrait pas.

La serrant contre lui, il se tourna vers l'endroit où elle avait dit que l'attendait sa voiture. Pas question de rester ici : leurs agresseurs, quels qu'ils soient, étaient peut-être embusqués dans un coin. Il descendit les marches et s'élança dans la rue au pas de course, le cœur cognant dans la poitrine. La jeune femme laissa échapper un gémissement, mais n'ouvrit pas les yeux.

Au carrefour, il vit l'attelage des Blanchard. Il se rua vers lui, en hurlant un ordre au cocher. Celui-ci écarquilla les yeux, imité par le valet de pied. Reynaud s'engouffra dans la voiture sans même attendre que le marchepied soit déplié.

— À la maison ! ordonna-t-il au cocher.

L'attelage s'ébranla aussitôt.

Reynaud baissa les yeux sur Béatrice. Son visage était si pâle qu'il remarqua pour la première fois quelques taches de rousseur sur ses joues. Il écarta une mèche de cheveux de son front, mais sa propre main saignait, et il ne réussit qu'à laisser une trace écarlate sur sa tempe. Bon Dieu ! Il avait besoin de connaître la gravité de sa blessure.

Dégainant son poignard, il trancha prudemment robe, chemise et corset, depuis le haut du corsage jusqu'à la hanche. Repoussant les étoffes, il découvrit la plaie dans son flanc. Elle mesurait près de cinq centimètres de long. C'était lui, bien sûr, que leurs agresseurs visaient. Le tissu de la robe avait collé à l'entaille, arrêtant le saignement, mais en déchirant l'étoffe, il avait rouvert la plaie, si bien que le sang coulait de nouveau.

Étouffant un juron, Reynaud coupa une bande de tissu dans les jupons, qu'il pressa ensuite fortement contre la blessure. Calée contre son torse, la jeune femme lui semblait si douce, si menue. Il sentait le sang qui maculait déjà son bandage de fortune.

— Tenez bon, lui chuchota-t-il.

Boutiques et maisons défilaient à toute allure. Le cocher conduisait ses chevaux à un train d'enfer, et la voiture fit

plusieurs embardées, envoyant chaque fois Reynaud heurter la paroi de l'habitacle.

Au bout d'une éternité, l'attelage s'immobilisa enfin. Le valet n'avait pas fini d'ouvrir la portière que Reynaud s'était déjà levé.

— Tournez-nous le dos ! ordonna-t-il au domestique bouché.

Reynaud descendit de voiture, conscient que Béatrice était pratiquement nue jusqu'à la taille. Il grimpa en courant les marches du perron au moment où le majordome ouvrait la porte.

— Envoyer chercher un médecin ! Et j'ai besoin d'eau chaude et de linges propres dans la chambre de Mlle Corning. Tout de suite !

Il gravissait l'escalier lorsqu'il fut arrêté par St Aubyn qui descendait.

— Béatrice ! s'écria le vieil homme en pâlissant. Qu'avez-vous fait à ma nièce ?

— Elle a été poignardée, répliqua sèchement Reynaud.

Seule l'inquiétude sincère de St Aubyn l'empêcha de le pousser de côté.

— Pas par moi, précisa-t-il.

— Dieu du ciel !

— Laissez-moi passer !

St Aubyn obtempéra, et Reynaud gravit l'escalier aussi vite que possible. Il entendait dans son dos la respiration laborieuse de St Aubyn, qui lui avait emboîté le pas.

Reynaud s'engouffra dans la chambre de la jeune femme. Sa femme de chambre s'y trouvait justement.

— Votre maîtresse a reçu un coup de couteau, lui dit-il. Aidez-moi à lui ôter sa robe.

— Il n'en est pas question ! s'exclama St Aubyn depuis le seuil.

— Elle saigne abondamment, fit valoir Reynaud, très calme. Je maintiendrai le linge sur sa plaie pendant que la femme chambre la déshabillera. À moins que vous préfériez épargner la pudeur de votre nièce et la laisser se vider de son sang ?

Les yeux rivés sur le visage livide de Béatrice, St Aubyn déglutit, mais s'abstint de tout commentaire.

Reynaud fit un signe à la chambrière. St Aubyn se retira, refermant la porte derrière lui, comme la domestique commençait à dégrafer la robe de Béatrice. Un gentleman aurait détourné les yeux, mais Reynaud n'était plus un gentleman depuis quelques années. Il regarda donc.

Les seins de Béatrice apparaissent, ronds et fermes, avec de charmantes petites pointes roses. Puis la chambrière fit glisser la robe le long des jambes de la jeune femme, et il contempla d'un regard possessif le triangle de boucles blondes au creux de ses cuisses. Cette femme était à lui, et il avait échoué à la protéger.

Une fois Béatrice débarrassée de ses vêtements, la femme de chambre la recouvrit du drap, ne laissant visible que son flanc afin que Reynaud puisse y presser le linge à présent complètement imbiber de sang.

— Que fait ce satané médecin ? s'impatienta-t-il.

Béatrice n'avait pas réagi tandis que la domestique la déshabillait.

— Ranimez le feu, ordonna Reynaud à cette dernière.

— Bien, milord, fit-elle avant de se hâter vers la cheminée.

— Comment vous appelez-vous ? s'enquit-il quand elle revint près du lit – plus pour se distraire de ses pensées qu'autre chose.

— Quick, milord.

— Depuis combien de temps êtes-vous au service de votre maîtresse ? demanda encore Reynaud.

Mais son esprit battait la campagne. Où était le médecin ? Quelle quantité de sang avait perdue Béatrice ? L'hémorragie allait-elle s'arrêter ?

— Huit ans, milord.

— Un certain temps déjà, donc, commenta-t-il d'un air absent.

Il passa le dos de sa main sur la joue de Béatrice. Elle était chaude. C'était bon signe.

— En effet, milord, murmura Quick. C'est une si bonne maîtresse.

La porte s'ouvrit et plusieurs valets entrèrent avec de l'eau chaude et les linges. Il y avait Henry parmi eux.

— On a bien envoyé chercher un médecin ? lui demanda Reynaud.

— Oui, milord. Lord Blanchard l'attend en bas.

Reynaud hocha la tête.

— Donnez-moi un linge.

Henry s'exécuta.

— Elle va s'en tirer, milord ?

— Mon Dieu, je l'espère.

Il remplaça le bandage sanglant par le linge propre. Le flot de sang s'était réduit à un suintement. Reynaud ferma les yeux. S'il avait été encore capable de prier, il serait déjà à genoux.

Quelques minutes plus tard, un homme de haute taille, portant une perruque grise, pénétra dans la chambre, St Aubyn dans son sillage. Le médecin jeta un regard à Béatrice avant de se tourner vers Reynaud.

— Comment va-t-elle ?

— Elle n'a pas repris connaissance, mais l'hémorragie a presque cessé.

— Parfait. On m'a parlé d'une blessure à l'arme blanche, dit le médecin en s'approchant du lit. Puis-je voir ?

Reynaud souleva le bandage.

— Bien, bien, fit le médecin. L'entaille ne semble pas très profonde. Nous allons profiter de ce qu'elle dort pour la recoudre. Apportez-moi de l'eau.

Ces dernières paroles étaient adressées à Henry, qui lui présenta une bassine.

Reynaud se releva, abandonnant la place au médecin. Il se sentait inutile.

Le docteur lava la plaie à grande eau, puis sortit une aiguille déjà prête de sa trousse.

— Pouvez-vous tenir les bords de la paie ensemble ? demanda-t-il à la femme de chambre.

Celle-ci pâlit.

— Je vais m'en charger, proposa Reynaud.

Il rapprocha doucement les bords de la plaie.

— Parfait, fit le médecin, qui planta son aiguille dans les chairs de la jeune femme.

Reynaud tressaillit comme le sang frais coulait du trou causé par l'aiguille. Béatrice gémit.

— Dépêchez-vous, murmura-t-il au médecin.

Il craignait de perdre tous ses moyens s'il la voyait souffrir.

— La précipitation n'est jamais une bonne chose, commenta le médecin, qui manœuvrait son aiguille avec une lenteur délibérée.

— Seigneur, souffla St Aubyn.

Reynaud lui jeta un coup d'œil. Le vieil homme était blême et, pour une fois, il éprouva de la pitié à son égard. St Aubyn était visiblement mort d'inquiétude.

— Inutile que vous restiez tous ici, lança-t-il aux domestiques. Sortez tous, à l'exception de Quick.

Les valets s'éclipsèrent sur la pointe des pieds.

— Encore une suture et j'ai fini, annonça le médecin.

Béatrice gémit de nouveau.

— Quick, tenez-lui les épaules, ordonna Reynaud d'une voix crispée. Il ne faut pas qu'elle bouge.

— Bien, milord.

Le médecin fit un dernier noeud tandis que Reynaud l'implorait en silence de se dépêcher.

— Voilà, c'est terminé.

— Dieu soit loué, soupira Reynaud, le front moite de sueur.

— Nous allons lui faire un beau pansement, reprit le médecin. Puis nous la remettrons entre les mains de Dieu.

Reynaud se redressa, laissant le médecin effectuer un bandage dans les règles de l'art. Ce dernier tira ensuite une fiole de sa trousse, ordonna d'administrer la potion qu'elle contenait dès que la patiente se réveillerait, et s'en alla. St Aubyn le raccompagna et Reynaud se tourna vers Quick.

— Nous allons la laver, dit-il.

La femme de chambre apporta une autre bassine d'eau. Elle nettoya les abords du bandage pendant que Reynaud passait un linge humide sur le visage de Béatrice, puis ôtait les épingles de son chignon. Elle ne s'était toujours pas réveillée, mais, au moins, elle ne semblait pas souffrir.

— Je vais rester auprès d'elle, milord, annonça Quick. Si...

— Non, coupa Reynaud. C'est moi qui vais la veiller. Laissez-nous, s'il vous plaît.

La domestique hésita, mais, croisant le regard de Reynaud, elle s'inclina finalement, et quitta la chambre, refermant la porte derrière elle.

Reynaud posa son poignard sur la table de chevet. Puis il se débarrassa de sa perruque et de ses bottes, et s'allongea sur le lit. Avec d'infinies précautions, il attira Béatrice contre lui.

Il se sentait terriblement impuissant. Sa force et sa détermination ne lui étaient d'aucune utilité en la circonstance. Béatrice était seule pour mener ce combat.

— Réveille-toi, mon cœur, chuchota-t-il. Mon Dieu, réveille-toi, je t'en supplie.

Elle sentait quelque chose de chaud contre elle. D'imposant et de chaud. Et c'était très agréable ! Elle bougea légèrement, dans l'intention d'enfouir le visage dans ce quelque chose, mais un élancement dans le flanc lui arracha un cri.

— Aïe !

— Ne bougez pas.

Elle ouvrit brutalement les paupières. Et croisa des yeux noirs ourlés de cils épais. Comment un homme pouvait-il avoir de si beaux cils ?

*Un homme ?*

Béatrice tressaillit en reconnaissant lord Hope.

— Que faites-vous dans mon lit, milord ?

— Je veille sur vous.

Il s'était exprimé d'une voix douce, mais ses traits étaient tendus, et ses sourcils froncés. Il avait ôté sa perruque, remarqua-t-elle, révélant ses cheveux coupés très court, et elle eut envie de les toucher pour savoir s'ils étaient soyeux.

— Et pourquoi veillez-vous sur moi ? murmura-t-elle.

— Vous avez été blessée. Et c'est ma faute.

— Comment cela ?

— Trois hommes attendaient devant la porte de Jeremy Oates. Pour me tuer.

La mémoire lui revint d'un coup – l'homme au strabisme, et les deux autres, plus petits, qui traînaient dans la rue.

Elle tendit la main, caressa du doigt les oiseaux qui ornaient le pourtour de son œil.

— Pourquoi quelqu'un cherche-t-il à vous assassiner ?

Il ferma les yeux, troublé par sa caresse.

— Je l'ignore. Mais Vale pense que cela a un rapport avec Spinner's Falls. Ce que je sais, en revanche, c'est que vous avez été blessée par ma faute.

Elle plissa le front.

— En quoi serait-ce votre faute ?

— Je n'ai pas été capable de vous protéger.

— Parce que c'est votre rôle de me protéger ?

— Oui, répondit-il le plus sérieusement du monde.

Et il s'inclina lentement sur elle. Béatrice regarda les oiseaux se rapprocher. « Il va m'embrasser », se dit-elle.

Et c'est ce qu'il fit.

Ses lèvres étaient plus douces qu'elle ne l'imaginait, à la fois tendres et fermes. Certes, il l'avait déjà embrassée une fois, mais leur premier baiser avait été si furtif qu'elle avait à peine eu le temps de le savourer. Aujourd'hui, elle pouvait. Et c'était si agréable que lorsqu'il l'incita à entrouvrir les lèvres de la langue, elle ne résista pas. Il plongea en elle, explora sa bouche, et elle laissa échapper un gémissement de plaisir. Cela suffit, hélas, à interrompre leur baiser !

— Je vous fais mal, dit-il en s'écartant d'elle.

— Non, protesta Béatrice.

Mais c'était déjà trop tard. Il avait roulé sur le côté et s'était levé.

Elle esquissa une moue boudeuse.

— Je vais vous envoyer votre femme de chambre, dit-il en enfilant ses bottes. Désirez-vous quelque chose ? Du thé ? Du potage ?

— Du thé.

Elle glissa un regard du côté de la fenêtre, mais les rideaux étaient tirés.

— Quelle heure est-il ? demanda-t-elle.

— Il fait presque nuit. Vous avez dormi toute la journée.

— C'est vrai ?

Comme c'était étrange de n'avoir gardé aucun souvenir de sa journée, et d'être passée sans transition du matin à la soirée. Un souvenir lui revint subitement en mémoire.

— Vous êtes blessé ! s'exclama-t-elle.

— Quoi ?

— Votre bras. J'ai vu l'un de vos agresseurs vous entailler le bras.

— Cela ? fit-il en relevant sa manche, révélant une estafilade sur laquelle une croûte s'était déjà formée. Ce n'est rien.

Béatrice tenta de se redresser dans le lit.

— Peut-être pour vous, mais...

— Chut ! la coupa-t-il en la forçant doucement à se rallonger. Vous avez eu une journée éprouvante, et votre blessure doit être douloureuse. Reposez-vous. Je reviendrai vous voir quand vous serez décente.

Sur ce, il quitta la pièce d'une démarche assurée, comme s'il était le maître des lieux.

*Décente ?* se répeta Béatrice, intriguée, avant de s'apercevoir qu'elle était entièrement nue sous les couvertures.

*Juste ciel...*

Il était plus de 22 heures quand Reynaud se présenta à la porte de Vale. C'était trop tôt pour espérer le trouver chez lui s'il était invité à un dîner ou à une réception, et fort tard pour le déranger s'il passait tranquillement la soirée chez lui. Reynaud frappa cependant. Vale était son seul allié possible. Et, pour l'heure, il avait besoin d'un allié.

La porte s'ouvrit sur un majordome à la mine réprobatrice. Son expression se modifia toutefois lorsqu'il constata qu'il avait affaire à un gentleman.

— Monsieur ?

Reynaud s'engouffra à l'intérieur. Il n'était pas question qu'il reste sur le perron comme un mendiant.

— Le vicomte est chez lui ?

Le majordome arqua les sourcils.

— Lord et lady Vale ne reçoivent pas ce soir. Vous pourriez...

— Je ne reviendrai pas demain, l'interrompit Reynaud. Soit vous allez le prévenir que lord Hope souhaite lui parler, soit je me charge moi-même de le trouver.

Le majordome s'inclina.

— Si vous voulez bien attendre dans le salon, milord.

Reynaud le suivit, et passa les dix minutes suivantes à arpenter la pièce fiévreusement. Il s'apprêtait à partir à la recherche de Vale quand la porte s'ouvrit enfin.

Vale entra en étouffant un bâillement. Il était en peignoir.

— J'ai beau être très heureux de te savoir de retour parmi nous, Hope, je tiens à t'informer que je préfère résERVER mes soirées à mon épouse.

— C'est très important.

— L'harmonie conjugale aussi est importante, répliqua Vale en se dirigeant vers la table à liqueur.

Il s'empara d'une carafe.

— Un cognac ?

Reynaud eut un geste impatient de la main.

— Béatrice a reçu un coup de poignard ce matin.

— Béatrice ?

— Mlle Corning. Trois hommes ont tenté de m'assassiner, elle s'est retrouvée au milieu.

— Bonté divine ! Comment va-t-elle ?

— Elle est restée plusieurs heures inconsciente et a perdu beaucoup de sang, expliqua Reynaud, qui était encore hanté par l'image de la jeune femme évanouie. Mais elle s'est réveillée tout à l'heure, et m'a paru bien récupérer.

— Dieu merci.

Vale se servit un verre, et but une gorgée, avant de risquer :

— Quel est votre lien de parenté exact ?

Reynaud le gratifia d'un regard agacé.

— C'est une cousine par alliance.

— Je suis ravi de l'entendre, commenta Vale, qui s'était laissé choir dans un fauteuil. J'espère qu'elle sera bientôt rétablie afin que tu puisses la demander en mariage. Tu découvriras ainsi par toi-même ce que peut être le bonheur conjugal.

— Merci de te préoccuper de mon bien-être, marmonna Reynaud.

— N'y vois pas d'offense, mais j'espère que tu n'as pas oublié comment on traitait une dame au lit ?

— Oh, Vale, pour l'amour de Dieu !

— Je te rappelle que tu es resté sept ans à l'écart de la bonne société. Si tu le souhaites, je pourrais te donner quelques conseils.

— Quelle ironie venant de quelqu'un que j'ai arraché aux griffes d'une prostituée en colère quand nous avions dix-sept ans.

— Grands dieux, j'avais oublié cet incident !

— Moi pas. Son souteneur était bâti comme une armoire à glace.

— Elle s'est fichue en rogne quand j'ai refusé de payer le triple du prix pour les petits extras que je lui demandais. Même à dix-sept ans, j'aurais pu te montrer certaines...

— Jasper !

Vale cacha son sourire derrière son verre. Puis, retrouvant sérieux, il demanda :

— Qui étaient vos agresseurs ?

Reynaud s'assit à son tour.

— Trois ruffians qui manquaient d'expérience. Leur chef avait un strabisme prononcé.

— Possédait-il d'autres caractéristiques qui pourraient faciliter son identification ?

— Il était grand, rapide, et savait se servir d'un couteau, résuma Reynaud. Je ne vois rien d'autre.

— La couleur de ses cheveux ?

— Châtain.

Vale réfléchit quelques instants.

— Je vais écrire à Munrœ. Nous aurons besoin de lui.

— Tu penses que cette agression a un rapport avec Spinner's Falls ?

— J'en suis persuadé.

— Pourquoi ?

Vale se redressa sur son siège. L'aristocrate nonchalant avait laissé la place à un homme au regard pénétrant, dont on percevait la vive intelligence.

— Cela me semble évident. Nous désespérions de démasquer le traître. Voilà que tu réapparus, et en l'espace d'une quinzaine de jours, tu fais l'objet de deux tentatives de meurtre. C'est extraordinaire !

— Tu me vois ravi d'apporter un peu de joie dans ton existence.

Vale ignora son sarcasme.

— Je suis plus convaincu que jamais que tu possèdes une information qui pourrait aider à démasquer le traître, ou à le rendre plus vulnérable.

— Donc, tu exclus complètement la possibilité que St Aubyn soit derrière tout cela ? fit Reynaud.

Il était déjà arrivé à cette conclusion de son côté, mais il voulait la confirmation de Vale.

Son ami secoua la tête.

— Blanchard est un vantard pontifiant. Je sais que tu ne l'aimes pas, mais je ne l'imagine pas dénué de sens moral au point d'engager des assassins. En outre, pourquoi prendrait-il le risque de te faire éliminer, alors que ton comportement scandaleux au bal de ta tante sert admirablement ses ambitions ?

Reynaud foudroya son ami du regard.

— Je ne te reproche rien, s'empressa de préciser Vale. Mais avoue que ta conduite n'a pas servi ta cause.

— Nous parlions de Blanchard...

— Blanchard n'est pas le sujet, coupa Vale. Oublie-le. Nous nous rapprochons du traître de Spinner's Falls. Comment ? Je l'ignore. Mais je ne vois pas d'autre explication à ces deux agressions aussi rapprochées dans le temps. Si Munroe accepte de venir nous épauler, nous parviendrons peut-être à résoudre enfin cette énigme.

— Très bien, acquiesça Reynaud. Comment comptes-tu le convaincre ? Vas-tu te rendre toi-même en Écosse ?

— Non. Je vais lui faire porter une lettre par messager spécial. Ce sera plus rapide que le courrier. Il se trouve que je ne tiens pas à quitter Londres en ce moment.

Comme Reynaud lui adressait un regard scrutateur, il découvrit non sans surprise que son ami avait rougi.

— Ma femme attend le sixième vicomte Vale, expliqua ce dernier. À moins qu'il ne s'agisse d'une adorable demoiselle. Peu importe son sexe, de toute façon. Je veux juste que mon enfant ne ressemble pas trop à son père !

Reynaud sourit.

— Félicitations, mon vieux !

Vale se racla la gorge.

— Cela la rend un peu nerveuse, c'est pourquoi nous gardons la nouvelle pour nous tant que c'est encore possible. Tu comprends ?

— Bien sûr, acquiesça Reynaud.

Il avait trouvé Melisande en pleine forme, au bal de sa tante Cristelle, mais tant de choses pouvaient mal tourner durant une grossesse.

— En attendant Munrœ, reprit Vale, il serait prudent d'enquêter un peu sur tes agresseurs. Londres a beau être une grande ville, elle ne regorge pas d'assassins affublés d'un strabisme.

— Merci, répondit Reynaud.

Pour la première fois depuis tant d'années il bénéficiait du soutien d'un véritable ami.

— Racontez-moi une histoire, lâcha Béatrice.

Elle gardait le lit depuis maintenant quatre jours, et commençait à ne plus supporter d'être confinée dans sa chambre.

— Quel genre d'histoire ? demanda lord Hope distraitemment.

Assis à son chevet, il était supposé lui tenir compagnie, mais il était arrivé avec une liasse de documents provenant de ses avocats, et était occupé à les lire.

— Vous pourriez me raconter la première fois que vous avez fait l'amour à une femme, suggéra Béatrice sur le ton de la conversation.

Il y eut un silence. Elle crut qu'il n'avait pas entendu, mais il leva finalement les yeux de ses papiers, et à son regard elle comprit qu'il avait parfaitement entendu.

— Vous êtes encore en convalescence, répondit-il. Je propose donc que nous remettions cette histoire à plus tard.

— Je suis déçue, murmura Béatrice en baissant les yeux d'un air modeste.

— J'aurais peut-être autre chose d'amusant à vous proposer.

— Par exemple ?

— Je pourrais vous parler de la vie quotidienne dans l'armée. Ou vous raconter les bêtises que Vale et moi faisions quand nous étions enfants.

— J'adorerais entendre cela. Un autre jour. Parlez-moi plutôt de votre séjour chez les Indiens.

Il reporta le regard sur ses papiers.

— Je vous l'ai déjà dit : j'ai été capturé, et réduit en esclavage. Il n'y a pas grand-chose d'autre à ajouter.

Béatrice était consciente qu'il serait plus poli d'abandonner le sujet. De toute évidence, il n'avait aucune envie d'évoquer sa captivité. Mais elle sentait – et c'était là pure intuition – qu'il mentait : il était loin, très loin, d'avoir tout dit. Sept années s'étaient écoulées durant lesquelles le garçon insouciant du portrait s'était transformé en un homme au cœur endurci. Elle avait besoin d'entendre comment c'était arrivé – et peut-être avait-il besoin de le lui raconter.

— S'il vous plaît ? insista-t-elle d'une voix douce.

Comme il demeurait silencieux, elle crut qu'il allait refuser. Mais finalement, il posa ses papiers sur le sol.

— Très bien, fit-il.

— Merci.

Il fixa le vide quelques instants, avant de commencer.

— Nous en étions restés à Gaho. Elle me voulait parce qu'elle avait besoin d'un chasseur supplémentaire. Il existe une tradition indienne qui permet d'introduire certains prisonniers au sein d'une famille au cours d'une cérémonie. Voilà comment

je me suis retrouvé à la place qu'aurait occupée un fils dans la famille de Gaho.

— Donc, elle était votre mère adoptive ?

— En théorie, seulement. J'étais bel et bien un esclave. Elle me traitait plutôt bien, précisa-t-il en tournant les yeux vers la fenêtre. En tout cas, beaucoup mieux que nous ne traitons nos prisonniers de guerre. Et bien sûr, j'étais heureux d'avoir eu la vie sauve. Mais, au bout du compte, j'étais un esclave, sans aucun contrôle sur mon existence.

Il se tut quelques instants.

— Quelles étaient vos tâches ? l'interrogea Béatrice.

— La chasse, principalement. J'ai découvert assez vite que le campement avait été autrefois beaucoup plus important, mais que la tribu avait été décimée par une maladie quelques années plus tôt. Il ne restait plus qu'une poignée de solides guerriers pour fournir la viande nécessaire à l'alimentation de tout le village. Je partais chasser avec le mari de Gaho, un homme âgé que nous appelions l'Oncle, et Sastaretsi.

Béatrice frissonna.

— Ce devait être effrayant. Je veux dire, de devoir chasser avec l'homme qui avait projeté de vous tuer.

— J'étais constamment sur mes gardes.

— Avez-vous essayé de vous échapper ?

— J'y pensais sans cesse. La nuit, ils m'attachaient les mains à un poteau planté dans la terre, et je cherchais un moyen de défaire les noeuds. J'ai toutefois compris rapidement que je ne pourrais jamais survivre seul. Pas en hiver, du moins, quand le gibier se fait rare, et que même la tribu craint la famine. Ce pays est vaste et encore entièrement sauvage. La neige peut monter jusqu'à la poitrine d'un homme. Et je me trouvais à des centaines de kilomètres à l'intérieur de terres contrôlées par les Français. Il faisait si froid que mes cils gelaient lorsque nous partions chasser.

— Que chassiez-vous ?

— Ce que nous trouvions. Des cerfs, des rats laveurs, des écureuils, des ours...

— Des ours ! s'exclama-t-elle. Et vous les mangiez ?

Il s'esclaffa.

— Il faut un peu de temps pour s'y habituer, mais, oui...

La porte s'ouvrit, et il s'interrompit. Quick entra avec un plateau.

— Pour vous, mademoiselle, dit-elle en posant le plateau. Et j'ai un mot pour vous, milord.

Elle lui tendit une feuille pliée.

Béatrice l'observa pendant que sa femme de chambre lui servait son thé. Lord Hope fronça les sourcils tandis qu'il parcourait le papier, puis il le froissa et le jeta au feu.

— Pas de mauvaises nouvelles, j'espère, dit-elle d'un ton léger.

— Non, rassurez-vous, dit-il en se levant. Je vais vous laisser vous reposer.

Il partait déjà vers la porte.

— Voilà quatre jours que je me repose ! lui lança Béatrice.

Il tourna brièvement la tête, sourit, et referma le battant derrière lui.

— Je suis lasse de rester au lit, se plaignit Béatrice à sa femme de chambre.

— Certes, mademoiselle, mais lord Hope dit que vous devez encore garder la chambre un jour ou deux.

— Depuis quand tout le monde lui obéit-il dans cette maison ? marmonna la jeune femme, puérile.

Mais Quick prit la question très au sérieux.

— Je pense que c'est depuis qu'il s'est occupé d'Henry, mademoiselle. Et puis, il semblait savoir exactement quoi faire quand vous-même avez été blessée. Je sais qu'il n'est pas officiellement comte, mademoiselle, mais c'est difficile de ne pas le traiter comme s'il l'était.

— Il s'est coulé tout naturellement dans le rôle, observa Béatrice.

Ces derniers jours, c'est lui qui avait reçu le médecin, et vu avec lui les potions qu'elle devait prendre. En outre, d'après les papiers qu'elle le voyait éplucher à son chevet, il semblait recevoir des rapports concernant les biens détenus par les Blanchard. Rapports qui auraient dû normalement être adressés à son oncle.

Elle n'avait pas revu oncle Reggie depuis le matin de son agression, et, tout à coup, elle se demanda – avec une pointe de remords – ce qu'il devenait. Il avait beau protester, tout changeait dans cette maison. Ce devait être difficile à vivre pour lui. Et encore plus difficile depuis qu'il s'était mis dans la tête qu'elle avait pris le parti de lord Hope. S'il n'avait tenu qu'à elle, Béatrice aurait été pour les deux camps...

Elle soupira. Elle n'en pouvait plus d'être cloîtrée.

— Je me lève, décréta-t-elle.

Quick lui jeta un regard alarmé.

— Lord Hope a dit...

— Lord Hope n'est pas mon maître, coupa Béatrice en repoussant drap et couvertures. Faites préparer la voiture.

Trois quarts d'heure plus tard, elle roulait en direction de la maison de Jeremy. Elle ne l'avait pas revu depuis son agression, et s'inquiétait à son sujet. Lottie lui avait écrit tous les jours, accompagnant chaque fois ses lettres d'un ravissant bouquet de fleurs. Mais elle était restée sans nouvelles de Jeremy. Était-il seulement au courant qu'elle avait été blessée ?

Le temps que l'attelage atteigne sa destination, le ciel s'était obscurci, annonçant la pluie. Béatrice gravit le perron et frappa au battant. Contemplant les nuages noirs qui s'accumulaient rapidement, elle espéra que Putley ne la ferait pas attendre des heures.

Dès qu'il ouvrit, elle s'engouffra à l'intérieur.

— Bonjour, Putley. Je ne resterai pas très longtemps.

— Un instant, mademoiselle, répliqua le majordome.

— Enfin, Putley, après tout ce temps, ne pouvez-vous au moins prétendre me connaître ? riposta-t-elle avec un sourire destiné à l'amadouer.

Mais son sourire se figea quand elle s'aperçut que le majordome était livide.

— Que se passe-t-il ? murmura-t-elle.

— Je suis désolé, dit-il, et, pour une fois, il semblait sincère.

Ce qui ne fit qu'accroître l'affolement de Béatrice.

— Laissez-moi le voir.

— C'est impossible, mademoiselle, répondit le majordome.

M. Oates est mort. Mort et enterré.



## 10

*Le cheval de la princesse Sérénité avait été tué, et Longue Épée n'en possédait pas, aussi furent-ils obligés de se rendre à pied au repaire de la sorcière. Ils marchèrent une journée entière, mais quoique fragile, la princesse ne vacilla jamais. Au coucher du soleil, ils atteignirent les contreforts de la montagne où vivait la sorcière. Ils l'escaladèrent, uniquement guidés par le clair de lune. Des bêtes étranges s'agitaient dans l'ombre, et des cris lugubres retentissaient parfois. Mais Longue Épée et la princesse continuèrent vaillamment leur chemin. Et lorsque les premières lueurs de l'aube caressèrent la crête de la montagne, ils arrivèrent devant le château de la sorcière...*

— Comment cela, sortie ? grinça Reynaud à l'adresse du majordome.

Il se tenait dans le hall, rentrant tout juste de son rendez-vous d'affaires.

Malgré la violence du grain, le majordome défendit bravement sa position.

— Mlle Corning a dit qu'elle allait rendre visite à M. Oates, milord.

— Bon sang ! grommela Reynaud, qui fit volte-face et ressortit sur le perron. Ramenez-le-moi ! cria-t-il au garçon d'écurie qui emmenait son cheval.

Celui-ci parut étonné, mais s'exécuta sans broncher. Reynaud dévala les marches, grimpa en selle, et lança sa monture au trot.

Il n'avait appris que l'après-midi même que Jeremy Oates était mort quarante-huit heures plus tôt. C'était l'objet du message qu'on lui avait apporté dans la chambre de Béatrice. Il

ignorait, en revanche, pourquoi les parents du jeune homme avaient attendu autant de temps pour en avertir la jeune femme.

Reynaud savait qu'il aurait dû avoir honte de lire le courrier de Béatrice, mais il avait agi ainsi pour la protéger. Il comptait lui annoncer la nouvelle en douceur, la tenir dans ses bras tandis qu'elle pleurerait. Mais son stratagème pour amortir le choc avait été réduit à néant.

Il pressa l'allure.

Cinq minutes plus tard, tournant le coin de la rue, il aperçut Béatrice sur le perron des Oates. Elle avait l'air d'une enfant abandonnée. Reynaud sauta à bas de son cheval, et confia ses rênes au valet qui attendait devant l'attelage de la jeune femme. Il commençait de gravir le perron lorsqu'une première goutte de pluie lui tomba sur le nez, puis une deuxième, et soudain, ce fut un déluge.

En un instant, ils se retrouvèrent trempés jusqu'aux os.

Reynaud lui prit doucement le bras.

— Rentrons à la maison, Béatrice.

Elle leva les yeux vers lui. La pluie ruisselait sur son visage telles des larmes.

— Il est mort.

— Je sais.

— Comment est-ce possible ? La dernière fois que je l'ai vu, il avait l'air d'aller bien.

— Venez, rentrons, insista Reynaud en l'entraînant vers la voiture. Vous êtes encore faible.

— Non ! se récria-t-elle, et elle tira si violemment sur son bras que Reynaud, surpris, le lâcha. Je veux le voir. Ils... ils se sont peut-être trompés !

Elle remonta les marches, mais Reynaud la rattrapa.

— Il faut rentrer, maintenant.

— Non ! Lâchez-moi ! Je veux le voir !

Il n'essaya pas de discuter. La soulevant d'autorité dans ses bras, il la porta jusqu'à la voiture.

— À la maison ! ordonna-t-il au cocher avant de s'engouffrer dans l'habitacle.

Le valet referma la portière, et la voiture s'ébranla.

Reynaud enveloppa la jeune femme de ses bras pour l'immobiliser de crainte qu'elle ne rouvre sa blessure en s'agitant inconsidérément. Mais elle avait cessé de se débattre. Tout son corps était à présent secoué de sanglots.

Il appuya la joue sur ses cheveux mouillés.

— Je suis désolé.

— Ce n'est pas juste, hoqueta-t-elle.

— Non, ce n'est pas juste.

— Il était si jeune.

— Oui, souffla-t-il en lui caressant les cheveux.

Le chagrin de Béatrice était si violent, si vrai dans ses manifestations que Reynaud en fut ému. Cette femme était authentique. Il n'était peut-être plus vraiment le gentleman civilisé qu'elle méritait, mais elle était exactement la femme dont il avait besoin.

Et il la désirait.

Aussi, lorsque l'attelage s'immobilisa devant Blanchard House – *sa maison* –, il la porta à l'intérieur de la maison comme l'avaient fait ses ancêtres avec leurs jeunes épousées.

— Que personne ne nous dérange, ordonna-t-il aux domestiques présents dans le hall, avant de gravir l'escalier.

Arrivé sur le palier, il prit la direction de la chambre de Béatrice. La chambre du maître – celle où avait dormi son père, et tous les comtes de Blanchard avant lui – aurait mieux convenu à la circonstance, mais l'usurpateur l'occupait.

Quick était là, attendant sa maîtresse.

— Laissez-nous, dit Reynaud.

La femme de chambre s'éclipsa sans un mot.

Reynaud déposa délicatement Béatrice près du lit.

— Non, murmura-t-elle d'une voix faible.

Reynaud n'aurait su dire contre quoi elle protestait. Et sans doute ne le savait-elle pas elle-même.

— Vous êtes trempée, dit-il doucement. Je vais vous sécher.

Elle le laissa dégrafer sa robe et l'en débarrasser. Les gestes de Reynaud étaient précis, sans émotion : il voulait d'abord la réchauffer, et s'assurer que sa blessure ne s'était pas rouverte. Une fois qu'elle fut nue, il prit un linge dans l'armoire et lui frictionna tout le corps. Sa peau était pâle, lisse, magnifique. Il

ôta ensuite les épingles qui retenaient ses cheveux avant de les sécher. Quand il eut terminé, il mouilla le coin du linge dans la cuvette sur sa table de toilette, et lui nettoya le visage. Avec ses yeux gonflés d'avoir pleuré et ses joues en feu, elle n'était pas au mieux de sa beauté, mais le sexe de Reynaud n'en avait cure. Il s'était raidi à l'instant où il était entré dans la chambre, et n'avait pas molli depuis.

Finalement, il rabattit drap et couvertures, et allongea la jeune femme sur le lit. Il la couvrit ensuite jusqu'au menton pour qu'elle se réchauffe.

Ce n'est qu'après qu'il eut ôté sa redingote, et alors qu'il déboutonnait son gilet, qu'elle fronça les sourcils.

— Que faites-vous ?

Sa poitrine la brûlait chaque fois qu'elle respirait. Elle avait l'impression que son monde avait volé en éclats, et qu'elle ne pourrait jamais en rassembler les morceaux. Jeremy était mort. Et elle ne l'avait appris que tout à l'heure, de la bouche de Putley. N'aurait-elle pas dû le savoir ? Le sentir dans toutes les fibres de son corps ?

Elle s'obligea à chasser cette pensée, à chasser l'insupportable douleur, et regarda lord Hope. Il l'avait ramenée dans sa chambre et l'avait déshabillée. Elle aurait dû être scandalisée, mais n'en avait tout simplement pas la force. Et maintenant... maintenant, il semblait qu'il se déshabillait à son tour.

Elle le scruta.

— Que faites-vous ?

— Je me déshabille, répondit-il, ce qui était une évidence.

Il ôta son gilet. Sa chemise suivit. Béatrice le regardait faire avec détachement. Ses bras étaient musclés et tannés par le soleil. Il déboutonna son pantalon, et elle continua de regarder. Son caleçon était tendu sur sa virilité, et à tout autre moment, elle aurait été captivée par ce spectacle. Mais pour l'instant elle ne ressentait... rien.

Enfin, presque rien.

— Pourquoi ? demanda-t-elle d'une voix qui lui parut bizarrement enfantine.

— Pourquoi quoi ?

— Pourquoi vous déshabillez-vous ?

— Parce que j'ai l'intention de coucher avec vous, répondit-il avant de se débarrasser de son caleçon.

Eh bien, elle n'avait encore jamais rien vu de tel. Son sexe se dressait fièrement, tel un soldat au garde à vous. Mais elle n'eut guère le temps de l'admirer, car Reynaud se glissait déjà entre les draps. Il l'attira dans ses bras. Il était aussi brûlant qu'une fournaise, et elle laissa échapper un petit soupir, savourant sa chaleur contre son corps si froid.

Elle leva les yeux vers lui, et dit doucement :

— Il est mort, et je ne l'oublierai jamais.

— Je sais.

— J'ai envie de mourir, moi aussi.

Son regard se durcit.

— Je ne vous le permettrai pas.

Et il s'empara de ses lèvres.

Son baiser fut plus impérieux que le précédent. Béatrice s'y abandonna sans restriction. Puisqu'elle n'avait pas le droit de mourir, elle voulait du moins oublier tout ce qui n'était pas lord Hope.

Pour l'heure, il n'y avait plus qu'eux deux, enlacés dans ce lit.

Il avait glissé la main dans sa chevelure pour lui tenir la tête tandis qu'il explorait sa bouche de la langue. Elle lui rendit son baiser, lui arrachant un grognement approuveur. Puis il roula sur elle.

Elle laissa échapper un petit bruit de gorge.

— Je te fais mal ?

— Non.

— Tu es sûre ?

— Oui, répondit-elle, impatiente qu'il l'embrasse de nouveau.

Il immisça le genou entre ses cuisses, les écartant doucement. Comme elle cherchait son regard, elle vit le coin de sa bouche se retrousser.

— Tu es vraiment sûre ?

— Ou... oui, bégaya-t-elle, distraite par ses manœuvres.

Ses jambes s'ouvrirent sous la pression, mais il ne s'en tint pas là. Il continua jusqu'à ce que sa cuisse se presse contre sa féminité.

Elle écarquilla les yeux.

— Tu es sûre de ne pas avoir mal ? répéta-t-il encore.

— Non... Oh !

Elle faillit s'étrangler, car il avait remué brièvement la cuisse, et la sensation était tout simplement délicieuse.

— Recommence, souffla-t-elle.

Il sourit.

— Vos désirs sont des ordres, milady.

Il captura de nouveau ses lèvres tout en se pressant contre sa chair intime. Béatrice se laissa emporter par ce baiser, plus que jamais avide d'en découvrir davantage. Sentant soudain la pression intime diminuer, elle creusa les reins, se tortilla, s'efforçant de retrouver la sensation. Elle en voulait plus... *Beaucoup* plus.

Elle s'arracha à ses lèvres, pour le regarder droit dans les yeux.

— Prends-moi, dit-elle.

Il ne feignit pas d'être choqué.

— Pas encore.

— Pourquoi ? insista-t-elle, écartant un peu plus les cuisses en manière d'invitation. Ce n'est pas la suite logique ? Ce n'est pas ce que tu veux ?

— Pas encore, répéta-t-il.

Il couvrit sa bouche de la sienne, mais ne s'y attarda pas. Déjà ses lèvres descendaient le long de son cou, jusqu'à sa gorge. Lorsqu'il les referma sur la pointe d'un sein, Béatrice retint un cri de plaisir. S'arquant sous lui, elle lui agrippa les épaules.

Lorsqu'il passa à l'autre sein, elle creusa davantage les reins et le supplia :

— Oh, s'il te plaît, maintenant...

— Pas encore, murmura-t-il.

S'appuyant sur les coudes, il glissa les deux jambes entre ses cuisses. Elle était totalement ouverte à lui, à présent, et attendait avec impatience la conclusion logique de leur étreinte.

En vain. Il se positionna à l'orée de sa féminité, et se contenta de presser un peu sa virilité contre les replis humides.

— Que fais-tu ? haleta-t-elle, à bout de patience.

— Je te prépare.

Elle le fusilla du regard.

— Je suis prête !

— Pas encore.

Sur ce, il s'inclina sur elle, lui mordilla la lèvre en même temps qu'il se frottait doucement contre elle. L'effet fut immédiat. Béatrice sentit une vague de plaisir brut irradier tout son corps. Elle laissa échapper un cri extatique qu'il étouffa de ses lèvres.

— Maintenant, chuchota-t-il en relevant la tête, tu es vraiment prête. Montre-moi où tu veux que je sois.

Il lui prit la main, la guida doucement jusqu'à son érection. Elle enroula les doigts autour.

— C'est à toi de jouer, souffla-t-il.

Elle cligna des yeux.

— Mais je ne sais pas comment...

— Tu en as envie ? la coupa-t-il.

Elle s'humecta les lèvres.

— Oui.

— Alors, débrouille-toi.

Les yeux à demi clos, il donna cependant un léger coup de reins, glissa entre ses doigts. Avec précaution, Béatrice le guida entre les replis de son sexe ; il était si imposant qu'elle se demandait s'il pourrait jamais entrer en elle. Comme elle levait les yeux vers lui, hésitante, il déposa un baiser sur son front, et lui demanda une dernière fois :

— Es-tu certaine de vouloir cela ?

Cette tendre précaution acheva de la décider.

— Oui.

Mais la suite fut moins tendre. Il la pénétra d'une seule poussée, assez violemment, et Béatrice s'arqua sous la douleur.

— Non ! protesta-t-elle.

Et, plaquant les mains sur le torse de Reynaud, elle tenta de le repousser. Il baissa les yeux sur elle. Il semblait

incroyablement tendu, et son regard avait perdu toute douceur. C'était celui d'un conquérant.

— Trop tard, souffla-t-il. Tu es mienne, désormais.

Il se retira lentement, ne laissant que l'extrémité de son sexe en elle.

— Tu es si douce, murmura-t-il, si étroite, que je pourrais rester en toi à jamais...

Il plongea de nouveau en elle, et bien que toujours présente, il sembla à Béatrice que la douleur était moins vive.

— Tu es brûlante, tu me rends fou de désir, lui chuchota-t-il à l'oreille.

Était-ce possible ? Elle n'aurait jamais imaginé – ni même rêvé – être capable de l'émouvoir à ce point.

Il ferma les yeux. Ses traits étaient crispés comme s'il souffrait.

— J'essaie de me retenir, d'aller lentement, reprit-il, mais je crois que je ne vais pas y arriver.

Et il la pilonna de nouveau, vite et fort. Béatrice poussa un petit cri. Elle n'avait plus mal, mais elle ne retrouvait pas le plaisir qu'elle avait ressenti lorsqu'il se contentait de frotter sa cuisse contre elle. Elle contempla son visage, si concentré. Il était sur elle, et en elle, il la dominait physiquement, et pourtant, il semblait le plus vulnérable des deux, et cela la fascinait.

Elle lui caressa la joue.

— Béatrice, souffla-t-il, fermant les yeux. Oh, Béatrice...

Il l'embrassa avec un mélange de fougue et de désespoir, et elle lui rendit son baiser, émerveillée de l'avoir conduit à une telle extrémité.

Soudain, il s'arqua au-dessus d'elle, un frisson le secoua et son corps fut agité de spasmes. Puis il enfouit le visage entre ses seins, étouffant le cri qui avait jailli de ses lèvres.

Le silence retomba dans la chambre. Béatrice sentait son corps peser sur le sien, et elle entendait à présent la pluie marteler les carreaux. Elle aurait voulu bouger, l'obliger à bouger, se relever pour affronter la vie – la vie sans Jeremy.

Au lieu de quoi, elle s'endormit.

Il fut réveillé par le bruit de la pluie, qui tombait maintenant à verse. Son corps était absolument, complètement détendu, et il sourit avant même d'ouvrir les yeux. Pour la première fois depuis des années, il éprouvait un sentiment de... paix. Il tourna la tête pour contempler la femme à ses côtés. La femme à qui il devait un aussi stupéfiant bien-être.

Elle dormait profondément, les cheveux emmêlés, les lèvres entrouvertes, les sourcils un peu froncés, comme si, même dans son sommeil, elle pleurait son ami disparu. Reynaud aurait voulu effacer ce pli entre ses sourcils, faire disparaître toute trace de chagrin. Hélas, c'était impossible. En revanche, il pouvait faire en sorte qu'elle ne souffre plus jamais. Elle était si importante à ses yeux. Grâce à elle, il se sentait de nouveau entier. Calme et sain d'esprit.

Il sortit sans bruit du lit, s'étira, puis ramassa son caleçon, qui traînait sur le sol. Il n'avait pas dû être aussi discret qu'il le pensait, car lorsqu'il se redressa, il croisa le regard gris de Béatrice.

Il lâcha son caleçon, et s'approcha d'elle.

— Comment te sens-tu ?

Elle cligna des yeux, encore somnolente, puis elle rougit de façon charmante.

— Je... je me sens un peu endolorie.

— Je suis désolé, dit-il et, s'asseyant sur le lit, il repoussa ses cheveux de son visage. Je vais t'envoyer ta femme de chambre, et te faire monter un bain chaud.

— C'est gentil.

— Tu peux passer le reste de la journée au lit, lui proposa-t-il.

Elle détourna les yeux.

— Mais Jeremy...

— Je vais me renseigner pour savoir où il a été enterré, l'interrompit-il, avant de l'embrasser sur la joue.

Elle referma sa main sur la sienne.

— Merci.

Il se releva, récupéra son caleçon et l'enfila.

— Quelle heure est-il ? s'enquit Béatrice. Combien de temps es-tu resté enfermé avec moi dans cette chambre ?

Il jeta un coup d'œil à la pendule de la cheminée.

— Un peu plus d'une heure et demie.

— Ô mon Dieu ! s'exclama-t-elle en se redressant.

Le drap glissa jusqu'à sa taille, découvrant ses seins.

Elle le remonta prestement.

— Que va penser Quick ? Et mon oncle ?

Reynaud reboutonnait son pantalon. Il interrompit son geste et la regarda. Elle lui semblait si jeune, tout à coup. Et elle venait de perdre son ami d'enfance. Il avait prémedité ce qui venait de se passer. Pas elle.

— Ils en concluront que nous avons couché ensemble.

Elle en resta un instant bouche bée.

— Il faut que tu partes tout de suite ! s'exclama-t-elle, se ressaisissant.

Les mâchoires crispées, il attrapa sa chemise.

— Béatrice...

— Dépêche-toi ! Je peux m'en sortir à condition que tu disparaisses sur-le-champ. Nous ferons comme si rien ne s'était passé.

Reynaud se rembrunit. Personnellement, il se moquait bien de savoir ce que penseraient les autres – y compris son oncle. Mais elle avait pâli. Et il ne voulait certainement pas accroître sa détresse.

Il s'approcha du lit et plaqua les mains de chaque côté des hanches de la jeune femme.

— Je m'en vais. Mais je ne suis pas quelque blanc-bec qu'on éconduit, madame.

Et il l'embrassa avant qu'elle puisse répliquer – un baiser impérieux, dépourvu de douceur. Cette femme était à lui, et il n'était pas question qu'il la laisse en douter une seconde.

Se redressant, il plongea son regard dans le sien et lâcha :

— Le sujet est loin d'être clos.

Là-dessus, il ramassa le reste de ses vêtements et quitta la chambre.

## 11

*Les portes du château s'ouvrirent, livrant passage à une centaine de fiers chevaliers. Leurs armures étaient si noires qu'elles ne reflétaient aucune lumière, et leurs cris de guerre si féroces que l'air en frémisait. Ils chargèrent en direction de Longue Épée. On aurait pu croire qu'un tel déploiement de force pousserait un simple mortel à s'enfuir en courant. Mais c'était mal connaître Longue Épée. Il demeura planté vaillamment sur ses pieds, et brandit sa lourde épée, dont la lame brillait dans le soleil naissant.*

*Les têtes des chevaliers tombèrent comme feuilles en automne. La bataille dura près d'une heure, mais à la fin, il ne restait plus un seul chevalier noir vivant...*

— Et il t'a menacée de coucher de nouveau avec toi ? résuma Lottie, le lendemain après-midi.

Béatrice ne l'avait pas vue aussi animée depuis des jours.

— Pas en ces termes, répondit-elle. Mais c'était nettement sous-entendu.

Les deux amies se rendaient chez Mme Postlewhaite, qui donnait un thé.

— Que c'est excitant ! s'exclama Lottie. On se croirait au théâtre.

— Sauf que ce n'est pas du théâtre, répliqua Béatrice, morose. C'est la vraie vie. *Ma vie*. Que vais-je faire, maintenant, Lottie ? Je me suis donnée à lui !

— Oh, *donnée* ! Comment peut-on se donner à un homme, je te le demande ?

— Peu importe le terme employé : je ne suis plus vierge.

— Et alors ? Il n'y a pas de quoi faire un drame pour quelques gouttes de sang et cinq minutes de...

— Ça a duré plus de cinq minutes, marmotta Béatrice, les joues en feu.

Lottie balaya la précision d'un revers de main.

— Quoi qu'il en soit, ce n'est pas cela qui devrait décider de ton avenir entier.

— Mais suppose que je tombe enceinte ?

— Le risque est minime après un premier rapport.

— Oui, mais...

— Du reste, il a abusé de ta faiblesse. Tu venais juste d'apprendre la mort de ce pauvre Jeremy ! En fait, ça ne compte pas vraiment.

Béatrice fronça les sourcils. Elle n'était pas sûre de bien comprendre ce que Lottie entendait par « compter ».

— Tu ne sauras pas avant deux mois si tu es ou non enceinte, poursuivit son amie, tu n'as donc pas de raison de prendre une décision dès maintenant. Ce n'est pas parce qu'un homme t'a ravi ta virginité qu'il doit disposer de toute ton existence. Tu pourrais prendre d'autres amants.

— Mais je n'en ai pas *envie*.

— Après tout, pourquoi te lier à un homme en particulier ? enchaîna Lottie sans relever. Tu pourrais être une sublime et scandaleuse courtisane !

Béatrice soupira. Depuis qu'elle avait quitté M. Graham, Lottie semblait confondre sa propre situation avec la sienne.

— Ça ne m'intéresse pas de devenir une courtisane scandaleuse, répondit-elle. Et je dois prendre une décision, car lord Hope n'est pas du genre à attendre que l'on se décide. Il décidera pour moi si je ne le fais pas rapidement.

— Hmm, là, c'est un problème.

— En effet, confirma Béatrice. J'aimerais savoir ce qu'il éprouve exactement pour moi – si tant est qu'il puisse éprouver quoi que ce soit.

— Que veux-tu dire ?

— Parfois, il est si froid que j'ai l'impression que toutes ses facultés d'aimer ont été anéanties aux colonies.

— Autrement dit, tu ne sais pas s'il pourra t'aimer un jour.

Béatrice acquiesça d'un air malheureux.

Lottie avait soudain renoué avec la tristesse.

— C'est tellement compliqué, murmura-t-elle. Les hommes ne poursuivent pas les mêmes buts que nous. Et ils pensent tellement différemment. Je ne suis même pas sûre qu'ils sachent eux-mêmes s'ils sont amoureux ou non.

Et c'était bien le problème, songea Béatrice, morose. Comment pourrait-elle comprendre les motivations de lord Hope alors qu'elle ne comprenait pas l'homme lui-même ? Lui avait-il fait l'amour parce qu'il éprouvait des sentiments pour elle, ou simplement pour assouvir ses pulsions viriles ? Et son désir à elle ne faisait que rendre la situation plus complexe. Une part d'elle-même avait envie de lui — que cette envie soit réciproque ou non. Et cela, elle le sentait, c'était très dangereux. Elle risquait de souffrir si elle était la seule à s'engager émotionnellement.

L'attelage s'arrêta devant la demeure de Mme Postlehwaite, offrant à Béatrice une diversion bienvenue.

— Tu vois la voiture de M. Wheaton ? demanda-t-elle en jetant un coup d'œil par la vitre.

— Non, répondit Lottie. Mais il a dû arriver par la porte de derrière, pour ne pas attirer l'attention.

Lottie avait probablement raison. La réunion de cet après-midi, organisée sous l'égide de l'Association des amis des vétérans, était plus ou moins clandestine. S'il ne s'était pas agi de défendre la cause incarnée par M. Wheaton, Béatrice ne s'y serait certainement pas rendue. La mort de Jeremy était encore trop récente. Mais, d'une certaine façon, elle était là pour lui. C'était Jeremy qui lui avait ouvert les yeux sur le sort indigne réservé aux anciens soldats, et lui avait parlé le premier des projets de M. Wheaton pour y remédier. On voyait trop souvent de ces pauvres hères, encore vêtus de leur uniforme, mais à qui il manquait un membre ou un œil, mendier sur les trottoirs. Béatrice était convaincue que Jeremy approuverait sa sortie d'aujourd'hui.

Quelques minutes plus tard, les deux amies furent introduites dans un petit salon, et Mme Postlehwaite s'avança vers elle pour les accueillir.

— Mademoiselle Corning, et madame Graham, les salua-t-elle en leur serrant la main. Comme c'est gentil de vous joindre à nous.

C'était une femme d'âge moyen, toujours vêtue de noir ou de gris foncé, ses cheveux cachés sous un chapeau austère. Quelques années plus tôt, Mme Postlehwaite avait perdu son mari. Le colonel Postlehwaite était mort au combat sur le continent, et elle s'était retrouvée avec une rente confortable, et beaucoup de temps libre, qu'elle avait décidé de consacrer à aider les hommes qui avaient servi sous les ordres de son défunt époux. Des hommes qu'elle avait appris à connaître pour avoir souvent suivi le colonel dans ses campagnes.

Béatrice lança un regard circulaire. Il y avait là une douzaine de messieurs, de l'âge de Mme Postlehwaite, ou plus âgés. Béatrice et Lottie étaient les deux seules femmes de l'assistance — en dehors de leur hôtesse —, et Béatrice était reconnaissante à celle-ci d'avoir insisté auprès de ses amis pour les inviter.

Mme Postlehwaite servit le thé, puis M. Wheaton fit son entrée. C'était un jeune homme de taille moyenne, aux cheveux châtain clair coiffés très simplement, et sans adjonction de poudre. Il arborait, comme à son habitude, une mine préoccupée. Mme Postlehwaite avait un jour confié à Béatrice que M. Wheaton était de santé fragile, et qu'il devait souvent garder la chambre. Son travail parlementaire devait constituer un écrasant fardeau pour le pauvre homme.

M. Wheaton tenait une liasse de papiers à la main. Il s'assit derrière une table et s'éclaircit la voix.

— Merci, mes amis, d'être venus aujourd'hui, commença-t-il. Je voudrais faire avec vous le décompte des membres du Parlement dont nous pensons qu'ils pourraient voter en notre faveur. Ensuite, je...

Béatrice écoutait M. Wheaton dévoiler ses plans de campagne, mais une partie de son esprit était ailleurs. Elle songeait combien Jeremy aurait aimé assister à une telle réunion. Elle n'avait pas honoré la promesse qu'elle lui avait faite : il était mort avant que M. Wheaton ait pu faire voter son texte. Mais si elle avait échoué sur ce point, elle se promit, en

revanche, de faire tout ce qui était en son pouvoir pour que le projet de loi soit adopté.

Et il le serait !

Elle devait bien cela à Jeremy.

— L'homme au strabisme qui t'a agressé s'appelle Joe Cork, annonça Vale en se laissant choir dans un fauteuil.

Reynaud leva les yeux du mémorandum de ses avocats pour regarder son ami. Les deux hommes se trouvaient dans un petit salon, à l'arrière de Blanchard House, que Reynaud avait provisoirement transformé en bureau. Le vrai bureau était occupé par l'usurpateur, et ses avocats lui avaient conseillé de se montrer patient. Il s'était incliné, quoique à contrecœur.

— Tu l'as donc trouvé ?

Vale secoua la tête.

— Pas exactement, non. Le gredin semble s'être évanoui dans la nature. Mais plusieurs mauvais garçons l'ont identifié d'après la description que leur en a fournie Pynch.

— Pynch ?

— Tu ne connais pas Pynch ? Ah, c'est vrai qu'il est entré à mon service après Spinner's Falls. C'est tout à la fois mon valet, mon homme de confiance et l'exécuteur de mes basses œuvres. C'était mon ordonnance à l'armée, et il m'a suivi dans le civil.

— Et le rapport avec ce Joe Cork ?

— C'est Pynch que j'ai chargé d'enquêter. Il a le don de tirer les vers du nez aux plus méfiants. Mais il semblerait que Cork ait senti l'odeur de brûlé. Personne ne l'a vu depuis plusieurs jours.

Reynaud s'adossa à son siège.

— Bon sang, moi qui espérais découvrir qui l'avait engagé.

— C'est un échec, je le reconnais, acquiesça Vale, qui fit une pause avant de demander : As-tu songé à recruter des gardes ?

— Oui. Mais pas pour moi, pour Mlle Corning. Elle l'a échappé belle, la dernière fois. Si le poignard de Cork s'était planté quelques centimètres plus haut.

Il ne termina pas sa phrase. La nuit passée, il avait rêvé qu'il avait le sang de Béatrice sur les mains.

Vale haussa les sourcils.

— Tu crois qu'elle aussi est visée ? À mon avis, il suffirait que tu t'éloignes d'elle pour qu'elle n'ait plus rien à craindre.

— Mais je n'ai pas l'intention de m'éloigner d'elle, répliqua Reynaud.

— Ah, fit Vale, qui le dévisagea un instant avant d'esquisser un sourire. C'est à ce point ?

— Ça ne te regarde pas.

Vale souriait comme un idiot, à présent.

— Bien, bien, bien.

— Qu'est-ce que c'est censé vouloir dire ?

— Aucune idée. Je disais ça comme ça. « Bien, bien, bien. »

Ça vous fait paraître singulièrement perspicace.

— Pas dans ton cas, marmonna Reynaud.

Vale l'ignora.

— Lui as-tu déjà demandé sa main ? Je pourrais te donner quelques conseils. Trois jeunes femmes avaient accepté de m'épouser pendant ton absence. Une seule a consenti à m'accompagner jusqu'à l'autel, mais c'est un autre sujet. Je...

— Je n'ai pas besoin de tes conseils, gronda Reynaud.

— Es-tu sûr, au moins, qu'elle est intéressée ?

Reynaud se remémora l'impatience avec laquelle Béatrice avait ouvert les cuisses pour lui.

— Je ne crois pas que ce soit un problème.

— Qui sait ? le mit en garde Vale. Emeline m'a préféré Samuel Hartley, et pourtant il n'est pas aussi beau que moi.

Reynaud sursauta.

— Tu étais fiancé à ma sœur ?

— Je ne te l'avais pas dit ?

— Non.

— Eh bien, oui, je l'étais, confirma Vale d'un ton léger. Mais ça n'a pas duré longtemps. Dès qu'Hartley est entré dans le tableau, elle a été fascinée par lui. Quant à ma deuxième fiancée, elle m'a lâché pour un vicaire.

Reynaud haussa les sourcils.

— Un vicaire aux cheveux couleur miel, si tu veux tout savoir. Évidemment, c'est un peu grâce à lui que j'ai finalement épousé la femme délicieuse que tu connais. Mais sur le coup, les

bras m'en sont tombés. J'espère que Mlle Corning n'a pas de vicaire aux cheveux couleur miel dans ses relations.

— Elle n'a pas intérêt, grommela Reynaud.

Et il décida qu'il ne ferait pas traîner les choses avec Béatrice. Il avait besoin d'une femme. Et elle s'était déjà donnée à lui. C'était aussi simple que cela.

Ce soir, il scellerait leur destin.

Au milieu de la nuit, Béatrice fut réveillée par une lumière. Ouvrant les yeux, elle aperçut la flamme tremblotante d'une bougie. Elle aurait dû s'alarmer, pourtant elle demeura tranquillement allongée, et regarda lord Hope déposer son bougeoir sur une table.

— Que fais-tu ? lui demanda-t-elle.

— Je suis venu te voir, répondit-il d'un ton neutre. Il portait un peignoir rouge et noir par-dessus ses vêtements. Il s'en débarrassa sur-le-champ.

— *Me voir* relève de l'euphémisme, commenta la jeune femme.

— En effet, acquiesça-t-il, avant de faire passer sa chemise par-dessus la tête.

Béatrice commença à s'inquiéter. Il n'avait pas souri une seule fois, et arborait un air sérieux et déterminé, comme s'il accomplissait une tâche pénible.

— Tu n'es pas obligé, murmura-t-elle.

— Il me semble que si, répliqua-t-il en s'assoyant pour ôter ses chaussures. Tu me paraît nourrir des doutes sur nous deux. J'ai l'intention de te prouver que tu n'as aucune raison.

Béatrice nota qu'il n'avait pas parlé d'amour. Elle en fut amèrement déçue.

— Me séduire ne démontrera rien, répliqua-t-elle.

— Tu crois ? Cela reste à prouver.

Elle le regarda tandis qu'il achevait de se dévêtrir. Il semblait si parfaitement à l'aise avec sa nudité ; le souffle de Béatrice s'accéléra. La veille, elle était encore sous le choc de la disparition de Jeremy, et ne s'était pas très bien rendu compte de ce qui se passait. À présent, en revanche, elle était totalement

réveillée. Et pouvait le contempler à loisir tandis qu'il se tenait fièrement devant elle, ses muscles bien dessinés jouant sous sa peau hâlée à chaque mouvement.

Elle baissa les yeux, irrésistiblement attirée par sa virilité gorgée de désir qui se dressait entre ses cuisses. C'était à la fois beau et intimidant.

Levant les yeux, elle s'aperçut qu'il la fixait. Il referma la main sur son sexe.

— C'est pour toi, dit-il. Regarde ce que tu vas prendre.

— Et si je ne veux pas ?

— Ne mens pas.

Béatrice sentit une bouffée de colère l'assaillir.

— Je crois être quand même capable de savoir quand je veux quelque chose ou pas.

Il secoua la tête.

— Pas dans le cas présent. Tu es encore novice. Tu n'as pas expérimenté un centième de ce qu'un homme et une femme peuvent faire dans un lit.

Elle sentit son excitation monter, mais répliqua pourtant d'un ton irrité :

— Et à supposer que tu me montres tout cela, et que je ne sois toujours pas intéressée, renonceras-tu à continuer ?

— Non, répondit-il en s'avançant vers le lit d'un pas assuré. Tu t'es déjà donnée à moi. Le choix a déjà été fait.

— Mais pourquoi moi ? demanda-t-elle. Est-ce que tu m'aimes ?

— L'amour n'a rien à voir dans l'histoire, assura-t-il, tirant drap et couvertures. C'est beaucoup plus simple que cela. Tu m'appartiens, et j'entends te le prouver.

— Reynaud, murmura-t-elle, détestant son ton implorant.

Elle était tellement déçue qu'il ne considère pas cela comme de l'amour. Elle se moquait que ce soit « plus simple ». Ce qu'elle voulait, c'était son amour.

Il grimpa dans le lit, et entreprit de la débarrasser de sa chemise de nuit. Elle ne lui résista pas – pour la bonne raison qu'elle ne le pouvait pas. Il avait raison, et au fond d'elle, elle le savait : elle s'était donnée à lui, et elle avait envie de recommencer.

Et peut-être avait-elle aussi envie de revoir son visage à l'instant où il perdrat le contrôle.

Quoi qu'il en soit, il était trop tard pour analyser et s'inquiéter. Il l'avait déshabillée, et elle était à présent aussi nue que lui, exposée à son regard avide. Car de la regarder, il ne se privait pas.

Puis il tendit la main, et posa un doigt – un seul – sur la pointe de son sein droit.

Ce simple contact suffit à incendier les sangs de Béatrice.

— Tu es si belle, dit-il d'une voix rauque, décrivant à présent des petits cercles au bout de son sein. Et si douce. Ta peau semble illuminée de l'intérieur.

Aussi léger qu'une plume, son index traça un lent chemin sous son sein, passa à l'autre. Le souffle de Béatrice se précipita. Seigneur, elle avait tellement envie de lui qu'elle en tremblait !

— Les pointes de tes seins sont roses, murmura-t-il. Mais elles foncent quand ils durcissent. Crois-tu que si je les suce, elles prendront la teinte de petites cerises ?

Béatrice ferma les yeux. Ce n'était pas du tout ce à quoi elle s'était attendue lorsqu'il lui avait annoncé son intention de la posséder. Elle avait imaginé qu'il se conduirait avec la même urgence que la veille.

Or, ce soir, il prenait tout son temps pour la séduire.

Son doigt descendit le long de son ventre, décrivit des cercles autour de son nombril. Béatrice frissonna de plus belle.

— Ta peau est aussi douce que du velours...

Il descendit plus bas, et toute l'attention de Béatrice se concentra sur ce doigt, et la direction qu'il prenait.

— Écarte les cuisses, chuchota-t-il.

Elle tressaillit, alarmée.

— Je... je...

— Béatrice, reprit-il d'un ton de commandement, écarte les cuisses pour moi.

Si elle avait eu les yeux ouverts, elle n'aurait sans doute pas supporté qu'il la regarde aussi intimement, et elle aurait refusé de lui obéir. Mais comme elle avait les yeux fermés, elle écarta les cuisses.

Son doigt se faufila entre les replis de son sexe.

— Je me demande quel goût tu as, souffla-t-il.

Quelque chose effleura tendrement sa féminité.

Quelque chose de doux et d'humide qui, à coup sûr, n'était pas son doigt.

— Reynaud ! s'écria-t-elle.

— Chut ! fit-il, et elle sentit son souffle *là*. Du calme.

Béatrice crispa les mains sur les draps.

Reynaud la léchait, fouaillait habilement son intimité, et elle se débattait entre horreur et ravisement.

— Tu aimes ? demanda-t-il.

— Je...

Il l'ouvrit avec les pouces, souffla doucement.

— Tu aimes, Béatrice ?

— Oh, Dieu !

Il rit tout bas.

— Je crois que tu aimes.

Il se mit à lui donner des petits coups de langue si rapides qu'elle ne parvenait plus à penser, n'aurait pu se soustraire à sa caresse – non qu'elle en eût envie, du reste. Et à l'instant où elle crut qu'elle ne pourrait en supporter davantage, alors que son souffle était si haletant qu'elle avait du mal à respirer, il referma les lèvres sur la petite crête charnue, source de son plaisir, et la téta avidement.

Béatrice pressa la tête contre l'oreiller, les lèvres entrouvertes sur un cri qui ne vint pas. Une myriade d'étoiles explosèrent en elle, envoyant des décharges de plaisir à travers tout son corps. Elle frémît, le dos arqué, puis retomba sans forces sur le matelas.

Elle rouvrit les yeux pour voir Reynaud se hisser sur elle, puis se positionner à l'entrée de sa féminité.

— Reynaud, souffla-t-elle.

Il plongea son regard dans le sien, en même temps qu'il basculait le bassin pour entrer en elle. Un petit pincement la fit tressaillir.

— C'est douloureux, confessa-t-elle d'une toute petite voix.

— Ne crains rien. Et garde les yeux rivés sur les miens.

Elle lui obéit. Et remarqua pour la première fois une minuscule cicatrice à l'un de ses sourcils.

Il donna un bref coup de reins, étirant ses muscles intimes. Doucement mais régulièrement, il continua sa progression, s'enfouissant en elle. Puis, sans prévenir, il la pénétra avec force. Elle sentit son pubis heurter le sien.

— Maintenant, dit-il, maintenant je te fais l'amour.

Il s'empara de ses lèvres, sa langue envahit sa bouche comme son sexe envahissait sa chair. Puis il se retira, avant de la pénétrer de nouveau, beaucoup plus aisément, cette fois. Béatrice gémit et ondula sous lui. C'était plus agréable que la veille. Beaucoup plus même.

Elle noua les bras derrière la nuque de Reynaud, et lui mordilla la lèvre, lui arrachant un grognement.

Il accéléra ses coups de boutoir.

Béatrice se cramponna à ses épaules, l'encourageant de ses baisers, se mouvant avec lui. Plus. Plus. Plus.

Et soudain, sans prévenir, ce fut une explosion de plaisir, un véritable feu d'artifice de tous les sens. Elle aurait crié si Reynaud n'avait pas pris sa bouche avec ardeur. Presque aussitôt, il se raidit, et elle comprit qu'il avait atteint le point de non-retour. Il plongea une dernière fois en elle dans un glorieux spasme, puis demeura quelques instants en appui sur les coudes, pantelant.

Elle lui caressa doucement le dos, consciente de ce lien unique qui venait de les relier l'un à l'autre.

C'est alors qu'il baissa les yeux sur elle. Son visage était dur, son regard déterminé. Sans la moindre trace de pitié.

— Tu es mienne, lâcha-t-il.

## 12

*Longue Épée et la princesse se dirigèrent ensemble vers les grilles du château. Mais à l'instant où ils les franchissaient, une plante épineuse surgit du sol à la vitesse de l'éclair. Et elle se mit à pousser, pousser, formant une haie d'épines si dense autour de la forteresse qu'on ne voyait plus la moindre pierre.*

*Longue Épée voulut en trancher les branches avec son épée, mais dès qu'il en coupait une, une autre repoussait aussitôt.*

— C'est impossible ! s'écria la princesse.

*Mais Longue Épée prit une profonde inspiration, puis se lança à l'assaut de la plante, faisant virevolter son épée si rapidement que l'œil ne pouvait suivre ses mouvements. Il tranchait à une telle vitesse que sa lame était chauffée à blanc, et que les branches ne parvenaient plus à repousser. En quelques minutes, il réussit à ouvrir un passage à travers la haie magique...*

— Savais-tu que Lottie Graham avait quitté son mari ? demanda Adriana ce soir-là, tout en découplant son poisson. Crois-tu qu'il ait pris une maîtresse ?

Hasselthorpe but une gorgée de vin. Les époux dînaient, pour une fois en tête à tête, dans leur salle à manger à la décoration surchargée d'angelots dorés et de marbre rose. Hasselthorpe ne prit pas la peine de répondre à sa femme, sachant qu'elle ne s'y attendait pas. Ce qui tombait très bien, car cela lui évitait d'avoir à suivre la conversation. Comme prévu, elle continua :

— Je ne vois pas d'autre explication à leur séparation. M. Graham est très bel homme. Et chaque fois que je le vois, il me

félicite pour mes toilettes. J'ai toujours eu un faible pour les gentlemen qui savaient tourner un compliment.

Plantant sa fourchette dans son poisson, elle fronça les sourcils.

— Je n'ai jamais compris pourquoi les poissons avaient autant d'arêtes. Et toi ?

Hasselthorpe, qui méditait sur les risques sérieux qu'avait Blanchard de perdre son titre, s'impatienta.

— De quoi parles-tu, Adriana ?

— De poissons. Et de leurs arêtes. Pourquoi en ont-ils autant ? Ils n'ont pas besoin de squelette puisqu'ils vivent dans l'eau.

Hasselthorpe soupira !

— Toutes les créatures ont un squelette.

— Pas les vers de terre, pointa sa femme. Ni les méduses. Ni les escargots. Enfin, eux ont une coquille, ce qui est une espèce de squelette extérieur, je suppose.

Hasselthorpe grimaça. Pourquoi fallait-il toujours qu'elle tienne des propos dénués de sens ?

— Quoique je ne sois pas sûre qu'une coquille soit la même chose qu'un squelette, reprit-elle, avant de fixer son haddock avec une moue assez charmante. Et ça n'explique toujours pas pourquoi les poissons ont autant d'arêtes, qui se coincent ensuite dans la gorge.

Hasselthorpe renonça à suivre le fil erratique de la conversation de sa femme. Il reprit son verre de vin. Comment Hope avait-il pu échapper à la deuxième tentative d'assassinat sans même une égratignure ?

— Crois-tu qu'il ne se lave pas ?

Hasselthorpe se figea, le verre au bord des lèvres.

— Le poisson ?

— Mais non, idiot ! le railla gentiment Adriana. M. Graham. Certains gentlemen considèrent qu'ils n'ont pas besoin de se laver plus d'une fois par mois. Crois-tu que M. Graham soit de ceux-là ?

Hasselthorpe cligna des yeux.

— Je...

— Parce que ça pourrait expliquer que Lottie l'ait quitté, poursuivit Adriana. Il est bel homme, c'est un fait, mais je n'ai jamais entendu dire qu'il avait une maîtresse. Donc, il y a une autre raison. Et c'est peut-être justement parce qu'il ne se lave pas. Qu'en penses-tu ?

Il soupira.

— Adriana, ma chérie, une fois de plus, je n'arrive pas à te suivre.

— C'est vrai ? répliqua-t-elle avec un sourire. Et dire qu'on te considère comme l'un des esprits les plus éclairés des tories !

Elle laissa échapper un rire en cascade qui aurait suffi à envoyer un homme moins solide à l'asile. Hasselthorpe, lui, se contenta d'adresser un sourire crispé à sa femme.

— Très amusant, dit-il.

— N'est-ce pas ? répondit-elle, avant de s'attaquer de nouveau à son poisson. Je t'amuse, et je pense que c'est pour cela que tu m'aimes.

Hasselthorpe soupira. Car malgré son peu de cervelle, sa conversation exaspérante et son goût exécutable en matière de décoration, Adriana avait au moins raison sur un point.

Il l'aimait.

Béatrice aurait dû se douter que Reynaud tramait quelque chose en le voyant, ce soir-là, s'asseoir à la table du dîner, avec son oncle et elle. Et cependant, quand il formula sa demande officielle, au moment du poisson, elle faillit s'étrangler avec son vin.

— Qu'avez-vous dit ? demanda-t-elle dès qu'elle se fut ressaisie.

— Je ne m'adressais pas à vous, répliqua l'odieux traître.

Béatrice prit la mouche.

— Il me semble que vous auriez dû d'abord me consulter, rétorqua-t-elle d'un ton acerbe.

Un nerf tressauta sur la mâchoire de Reynaud.

— Je doute...

— En voilà assez ! rugit soudain oncle Reggie.

Béatrice se tourna vers lui. Son visage avait pris la couleur du bordeaux.

— S'il vous plaît, mon oncle, ne vous emportez pas...

— Convoiter mon titre ne vous suffit pas, vous voulez aussi me prendre ma nièce ! hurla oncle Reggie en tapant du poing sur la table, ce qui fit s'entrechoquer l'argenterie.

— Je n'ai pas accepté la proposition de lord Hope, fit valoir Béatrice.

— Vous l'accepterez, assura Reynaud avec une arrogance insupportable.

— Ne menacez pas ma nièce ! tonna oncle Reggie.

— Je ne la menace pas. J'énonce un fait.

Les deux hommes continuèrent de s'invectiver. Béatrice aurait pu tout aussi bien ne pas être là. Elle avait l'impression d'être un os que deux chiens se disputaient. Avec un soupir, elle s'empara de son verre et glissa un regard discret à Reynaud, qui affichait une expression moqueuse. Il tourna soudain la tête et lui adressa un clin d'œil. Ce fut si bref qu'elle se demanda si elle n'avait pas rêvé.

Finalement, oncle Reggie lança :

— Vous ne voulez épouser ma nièce que pour prouver que vous n'êtes pas fou. C'est une ruse de plus de votre part pour me voler ma maison et mon titre !

Reynaud se pencha vers oncle Reggie.

— C'est *ma* maison. Combien de fois devrai-je vous le répéter ? Le titre, la maison, les revenus et, oui, à présent Béatrice. Tout est à moi. Vous avez compris que c'était en train de vous échapper, voilà pourquoi vous êtes aussi furieux.

Béatrice s'éclaircit la voix.

— Je ne sais pas si vous vous en êtes aperçus, messieurs, mais *je suis là*.

Reynaud la regarda et arqua un sourcil.

— Si vous tenez vraiment à vous joindre à la conversation, vous pourriez peut-être citer une ou deux raisons qui rendent ce mariage inévitable ?

*Comment osait-il ?* Le sous-entendu était implicite : il la menaçait de révéler à oncle Reggie qu'ils avaient couché ensemble si elle déclinait sa proposition.

Béatrice refusa de se laisser intimider. Sans quitter Reynaud des yeux, elle déclara à l'adresse de son oncle :

— Je suis convaincue que lord Hope est prêt à vous offrir quelque compensation pour avoir assuré l'intendance du duché.

Reynaud esquissa un sourire. « *Touché* », articula-t-il silencieusement.

Mais oncle Reggie se récria.

— Il n'est pas question que j'accepte la charité de ce gredin !

Béatrice soupira. Les hommes étaient parfois bornés au-delà de l'imaginable.

— Ce ne serait pas de la charité, mon oncle. Mais une juste rétribution pour toutes ces années où vous vous êtes occupé des biens des Blanchard.

Reynaud s'adossa à sa chaise.

— Qu'est-ce qui vous fait penser que je donnerais le moindre penny à cet usurpateur ?

— Juste ou pas, je refuserai, décréta oncle Reggie en se levant de table. Je te laisse, Béatrice, en compagnie de cet homme que tu préfères à moi.

Sur ce, il sortit.

Béatrice baissa les yeux sur son assiette dans l'espoir de dissimuler le chagrin que lui avaient causé les paroles de son oncle.

— C'est un vieux fou, murmura Reynaud.

— C'est mon oncle, répliqua Béatrice sans lever les yeux.

— Et pour cette raison, je devrais le récompenser de m'avoir volé mon titre ?

Elle se décida à croiser son regard.

— Non. J'estime simplement qu'il serait juste et honorable qu'il reçoive une compensation.

— Et si je me contrefiche de la justice et de l'honneur ?

Il s'était calé confortablement sur son siège, et faisait tourner nonchalamment le contenu de son verre. Mais Béatrice n'était pas dupe ; il était tout sauf nonchalant. Il l'avait sciemment manœuvrée, tel un joueur d'échecs acculant son adversaire. Et pourquoi pas ? lui chuchotait une petite voix. Si elle devenait sa femme, elle aurait davantage de poids pour le convaincre de voter en faveur du projet de M. Wheaton.

Et elle pouvait aussi lui imposer quelques concessions avant de rendre les armes.

Elle s'adossa à son siège, imitant sa pose.

— Dans ce cas, tu pourrais le faire pour moi.

— Vraiment ? fit-il en la dévisageant, comme s'il se demandait si elle valait la peine qu'il oublie momentanément sa fierté.

— Oui. Et tu pourrais également offrir à oncle Reggie de rester dans cette maison.

— Et que gagnerais-je à me montrer si magnanime ?

— Tu le sais très bien, répliqua-t-elle, soudain lasse de ce petit jeu.

Il but une gorgée de vin, et reposa son verre d'un air décidé.

— Viens ici, dit-il.

Béatrice se leva et contourna la table pour s'arrêter devant lui. Son cœur battait la chamade, mais elle s'efforça de ne pas montrer quel effet il avait sur elle.

Il repoussa sa chaise, puis écarta les jambes.

— Plus près.

Elle s'avança entre ses cuisses. Le sang lui cognait aux tempes.

Il leva vers elle un regard conquérant.

— Embrasse-moi.

Béatrice inhala brièvement, puis se pencha lentement. La main sur son épaule, elle lui effleura les lèvres des siennes, incapable d'en contrôler le tremblement. Elle se redressa et le regarda.

— Mieux que ça, dit-il.

Elle secoua la tête.

— Pas ici. Les domestiques ne vont pas tarder à venir débarrasser.

— Alors où ? fit-il, les paupières mi-closes. Et quand ?

En guise de réponse, Béatrice lui tendit la main, car elle ne faisait pas confiance à sa voix. Son geste allait à l'encontre de tout ce qu'elle avait appris quant au comportement d'une femme respectable. Elle savait que ce qu'elle s'apprêtait à faire ne lui vaudrait que chagrin et disgrâce, mais son cœur lui tenait un tout autre discours. Et de toute façon, elle n'avait personne vers qui se tourner. Jeremy était mort. Son oncle l'avait

quasiment répudiée. Et Lottie avait trop de problèmes avec sa propre vie en ce moment.

Elle ne pouvait donc plus compter que sur elle-même.

Il prit la main qu'elle lui tendait, et elle le tira doucement pour l'inviter à se lever. Elle l'entraîna hors de la pièce sans mot dire. Le hall était désert. Elle se hâta vers l'escalier, et conduisit Reynaud jusqu'à sa chambre. Elle s'arrêta devant la porte.

— Attends-moi ici, murmura-t-elle avant de se glisser à l'intérieur.

Quick était là, comme tous les soirs, attendant sa maîtresse pour l'aider à se déshabiller.

— Ce sera tout pour aujourd'hui, lui dit Béatrice. Et, Quick ? La femme de chambre pivota.

— Oui, mademoiselle ?

— Je compte sur vous pour ne rien voir dans le couloir.

Quick écarquilla légèrement les yeux, mais elle était trop bonne servante pour émettre le moindre commentaire. Elle salua sa maîtresse et quitta la pièce.

Béatrice prit une inspiration, puis alla ouvrir la porte. Reynaud était toujours là, adossé au mur, attendant patiemment.

— Entre, dit-elle.

Reynaud était déjà venu deux fois dans sa chambre. Mais jamais à son invitation.

Et cela faisait toute la différence.

Il était déjà prêt pour elle – son érection gonflait son pantalon –, pourtant, il pénétra dans la pièce sans hâte. Le loup veillait toujours à ne pas effrayer sa proie avant de bondir.

Béatrice se dirigea vers la cheminée pour tisonner le feu.

— Tu te déshabilles ? lui lança-t-elle.

Sa main était peut-être assurée, mais sa voix, un peu haut perchée, était au bord de la rupture.

— Pourquoi pas toi ?

— Oh...

Elle reposa le tisonnier, et commença de dégrafer sa robe.

— Non.

Il la rejoignit en trois enjambées et lui immobilisa les mains.

— Je me suis fait mal comprendre. Je voulais dire : pourquoi ne me déshabillerais-tu pas ?

La jeune femme rougit. Reynaud aurait voulu la soulever dans ses bras, et la porter jusqu'au lit, tel un trophée, mais il avait besoin qu'elle vienne à lui de son plein gré. Certes, il lui avait plus ou moins forcé la main, mais c'était elle qui avait fini par l'inviter dans sa chambre.

Béatrice fit glisser doucement sa redingote sur ses épaules. Il remua les bras pour lui faciliter la manœuvre, puis se contenta de la regarder. Jeune officier dans l'armée de Sa Majesté, il avait fréquenté des bordels, ici à Londres, comme dans le Nouveau Monde, s'était offert les faveurs de courtisanes accomplies. Mais le spectacle de cette jeune femme si convenable lui ôtant sa redingote était plus érotique que tout ce qu'il avait pu voir dans les bordels.

Elle plia son vêtement et le posa sur une chaise. Puis, se haussant sur la pointe des pieds, elle le débarrassa de sa perruque. Il se passa la main sur le crâne.

— J'avoue que j'ai été triste de te voir couper tes cheveux, dit-elle.

Il sourit.

— Tu préférais ma tignasse de sauvage ?

— Non. Mais j'aurais aimé qu'ils soient un peu moins courts. Tes cheveux longs adoucissaient un peu tes traits – ce dont je ne me suis rendu compte qu'après que tu les as coupés, bien sûr. Sans eux, tu paraissis si... impitoyable.

Mais il *était* impitoyable. Elle ne s'en était donc pas encore aperçue ?

Il n'en dit rien, se contenta de la regarder déboutonner son gilet, gilet qui suivit le même chemin que la redingote. Les yeux rivés sur sa chemise, elle parut hésiter. Reynaud savait qu'il aurait dû avoir pitié d'elle. Seulement quarante-huit heures plus tôt, elle était encore vierge, et voilà qu'il lui ordonnait de le déshabiller.

Mais il se montra sans pitié. Il lui prit la main, et la posa sur son torse.

— La chemise, maintenant.

Elle défit le premier bouton sans mot dire. La caresse de ses doigts à travers la fine étoffe de la chemise lui était une torture.

Quand elle en eut terminé avec les boutons, il l'aida à le débarrasser de sa chemise.

Elle s'humecta les lèvres.

— Le reste, aussi ?

— Tout.

Elle hochâ la tête, reprit son souffle, puis s'attaqua à son pantalon. Elle s'agenouilla pour le faire glisser le long de ses jambes, et le lui ôta en même temps que ses bas et ses souliers.

À présent, Reynaud n'était plus vêtu que de son caleçon.

Elle approcha les mains de son caleçon, mais celles-ci tremblaient visiblement.

— As-tu peur ? murmura-t-il.

Elle s'interrompit, croisa son regard.

— Non.

Reynaud serra les mâchoires, pour ne pas montrer son émotion. Ce mélange de franchise et d'innocence, cette absence de dissimulation le bouleversaient.

Elle fit descendre son caleçon sur ses chevilles. Reynaud s'en débarrassa d'un coup de pied. Il était entièrement nu, à présent.

— Que veux-tu que je fasse, maintenant ? demanda-t-elle.

Il la regarda, agenouillée devant lui, le visage à quelques centimètres de son érection, et plusieurs pensées lui traversèrent l'esprit. Mais finalement, il lui tendit la main.

— Relève-toi.

Elle s'exécuta, et Reynaud l'entraîna vers le lit. Il rabattit les couvertures, s'allongea sur le dos, et lui tira le bras jusqu'à ce qu'elle soit assise à côté de lui.

— Mets-toi à ton aise, lui suggéra-t-il.

— Je le suis.

Il voulut sourire, mais tous ses muscles étaient comme rigidifiés.

— Alors, caresse-moi.

Elle posa la main sur son torse.

— Là ?

— Oui.

Elle explora son torse, affichant un air concentré, un peu grave, comme une petite fille qui s'essaierait à des travaux d'aiguille.

— C'est sensible ? demanda-t-elle, tandis que son doigt dessinait des cercles autour de l'un de ses mamelons. Comme pour moi ?

Les paupières à demi closes, Reynaud murmura :

— C'est sensible.

Elle hocha la tête, et poursuivit son exploration. Sa main descendit jusqu'au nombril, puis s'immobilisa.

Reynaud attendit patiemment. Lentement, sa main glissa de nouveau, cette fois jusqu'aux poils pubiens. Et quand, finalement, elle toucha son sexe – très délicatement –, il exhala un soupir.

Leurs regards s'accrochèrent un instant, puis elle reporta son attention sur sa virilité. Elle semblait fascinée.

— Il est si dur, murmura-t-elle, en caressant l'extrémité. Ça ne fait pas mal ?

Reynaud parvint à esquisser un sourire.

— Non. Mais ça peut retomber, faute de stimulation.

— De stimulation ? répéta-t-elle, déconcertée.

— La vue d'une jolie femme. Le son de sa voix. Ses caresses...

Elle fronça les sourcils.

— *N'importe quelle* jolie femme ?

— Certaines plus que d'autres.

— Hmm.

— Tu peux le prendre dans la main, et le caresser, suggéra-t-il.

Elle enroula les doigts autour de sa virilité, exécuta un mouvement de va-et-vient timide.

— Plus fermement, murmura-t-il.

Il referma la main sur la sienne et lui montra comment faire, avant de la laisser se débrouiller.

— Oui... comme ça, souffla-t-il.

— Tu aimes ?

— Dieu, oui !

Allongé sur le lit, il se laissa caresser tel un pacha. Les yeux mi-clos, il la regardait faire. Le contraste était saisissant – et terriblement excitant – entre le visage concentré de la jeune femme, son allure sage, et sa main qui allait et venait sur son sexe érigé. Il aurait pu la laisser terminer ce qu'elle avait commencé, mais quand il sentit monter sa jouissance, l'envie de la posséder fut la plus forte.

Se redressant abruptement, il l'attrapa par la taille et, ignorant son cri de surprise, la fit basculer de sorte qu'elle se retrouve agenouillée, face à la tête de lit.

— Accroche-toi, lui ordonna-t-il d'une voix gutturale.

Elle obéit sans poser de question, et c'était tant mieux, car il ne pourrait pas se retenir très longtemps.

Il lui retroussa les jupes jusqu'à la taille.

— Écarte les cuisses pour moi, murmura-t-il.

Elle s'exécuta de nouveau.

Reynaud caressa alors la tendre petite crête qui se nichait entre les pétales de son sexe. Elle gémit doucement, et c'était ce qu'il voulait : sa femme, à genoux devant lui, attendant qu'il la pénètre. Empoignant son sexe, il le guida en elle. Seigneur, elle était si étroite, si humide ! Sentant les larmes lui monter aux yeux, il s'empressa de fermer les paupières pour les empêcher de couler. Ce n'était qu'une partie de jambes en l'air, rien de plus.

Mais alors même qu'il plongeait en elle, il sut qu'il se mentait à lui-même. Cette femme, son parfum, son corps tiède, son souffle haletant, signifiaient bien plus à ses yeux. Il avait l'impression d'être enfin chez lui. Comme s'ils étaient faits pour s'appartenir de toute éternité.

Cette idée le troublait tellement qu'il préféra la chasser de son esprit. Comme il agrippait la tête de lit de chaque côté de ses mains, Béatrice frissonna, et ce fut la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Il commença à la pilonner, violemment, et elle creusa les reins pour l'accueillir, répondant à chacun de ses coups de boutoir avec une fougue égale à la sienne. Jusqu'à l'extase.

Laissant échapper un cri rauque, il jouit à son tour, le corps secoué de tremblements. Il continua cependant à aller et venir,

répandant en elle jusqu'à la dernière goutte de sa semence. Puis il se laissa choir sur le côté, pantelant, exténué. Il eut juste le temps de l'attirer dans ses bras avant de sombrer dans le sommeil.

La chambre était plongée dans la pénombre quand Béatrice se réveilla. Son corset lui meurtrissait les côtes. Elle s'était endormie tout habillée. Tournant la tête, elle aperçut quelques braises qui rougeoyaient encore dans la cheminée. Elle se leva avec précaution pour ne pas réveiller Reynaud qui était allongé, nu, sur les draps, comme s'il en avait le droit. Elle eut un sourire triste. Probablement déclarerait-il que cette chambre et ce lit lui appartenaient aussi.

Après avoir secoué ses jupes, elle quitta la pièce. Sa toilette laissait à désirer, et elle aimeraït autant ne croiser personne. Heureusement, il était plus de minuit, et toute la maisonnée devait dormir. Aucun rai de lumière ne filtrait sous la porte de son oncle, nota-t-elle au passage. Elle regrettait sincèrement qu'ils se soient quittés en aussi mauvais termes. Et se demandait s'il accepterait un jour la réapparition de Reynaud, et s'il lui pardonnerait le choix qu'elle avait fait – et s'apprêtait à faire.

Elle vivait dans cette maison depuis des années, si bien qu'elle se repéra sans mal dans l'obscurité. Après avoir descendu furtivement l'escalier, elle fit un détour par la salle à manger pour allumer un bougeoir aux dernières braises du feu, puis elle se rendit dans le salon bleu. Là, elle alluma un chandelier, avant de se lover dans le sofa, les jambes repliées sous elle.

Le portrait de Reynaud lui faisait face. Béatrice le contempla en songeant à toutes ces nuits qu'elle avait passées à l'admirer, à se demander quel homme se cachait derrière ces yeux rieurs. À présent, elle savait. Il ne correspondait pas du tout à l'image qu'elle s'était forgée de lui. Il était dur, parfois cruel, et déterminé à obtenir ce qu'il voulait. Mais il était aussi intelligent, attentionné envers ceux qu'il considérait comme les siens – à l'instar d'Henry, –, complexe et déconcertant. Enfin, c'était un amant d'exception.

En résumé, c'était un homme passionné.

Et même si cette passion ne lui était pas destinée, Béatrice ne pouvait s'empêcher de l'admirer. Certes, l'épouser ne serait pas une partie de plaisir. Il y avait même de grandes chances pour que cette union tourne au désastre. Mais elle était prête à prendre le risque, ne serait-ce que pour sauver oncle Reggie.

La porte du salon s'ouvrit sur Reynaud, qui se retrouva, sans le savoir, se tenir à côté de son portrait. Il avait enfilé son pantalon et sa chemise. Leurs regards s'accrochèrent un instant, puis il tourna la tête, pour voir ce qu'elle contemplait. Il examina longuement son propre portrait, avant de reporter son attention sur Béatrice.

— Ça va ? lui demanda-t-il.

Elle hocha la tête.

Il s'approcha d'elle sans la quitter des yeux. S'immobilisant devant elle, il tendit la main et demanda :

— Acceptes-tu de m'épouser, Béatrice ?

Elle posa sa main dans la sienne.

— Oui.

## 13

*Une imposante tour noire se dressait devant Longue Épée et la princesse. C'était le donjon du château. Longue Épée s'en approcha avec méfiance, la princesse derrière lui, mais la tour demeurait étrangement tranquille. Sa façade était percée d'une grande porte en chêne. Le battant portait des marques de brûlures et de coups, comme s'il avait dû résister à quelque terrible bataille. Longue Épée l'ouvrit, et la princesse Sérénité poussa un cri.*

*Car à l'intérieur de la tour se tenait son père, le roi, lourdement enchaîné. Et gardé par trois énormes dragons. Le plus petit d'entre eux était au moins deux fois plus gros que celui dont Longue Épée avait triomphé la veille...*

La terre fraîchement retournée était déjà durcie par le gel. Béatrice se pencha pour déposer un bouquet d'asters sur la tombe. Il n'y avait pas encore de pierre tombale. Juste une pancarte en bois sur laquelle avait été grossièrement gravé : *JEREMY OATES*.

— Je vais l'épouser, murmura la jeune femme.

Ses paroles furent emportées par le vent qui balayait le petit cimetière. Le temps, sinistre et glacial, s'accordait au chagrin de Béatrice. Les parents de Jeremy avaient choisi de l'enterrer dans une petite paroisse à la périphérie de Londres. Leur famille n'y avait aucune attache. Sans doute avaient-ils pensé qu'en le reléguant ainsi hors de la ville, ils l'oublieraient plus facilement. Jeremy s'en serait probablement amusé, et aurait fait remarquer que, une fois mort, il n'y avait plus de différence entre un petit cimetière et une cathédrale.

Béatrice, pour sa part, était furieuse. Ce n'était pas une façon de rendre hommage à un homme aussi bon. Elle ferma

quelques instants les yeux, pour se le remémorer, et les larmes vinrent en dépit de ses efforts pour les contenir.

Elle s'essuya les joues, et jeta un regard à la barrière à l'entrée du cimetière. Reynaud l'attendait patiemment, appuyé au muret. Le trajet leur avait pris plus d'une heure, mais il ne s'en était pas plaint. Bien qu'il ne soit pas venu une seule fois lui rendre visite dans sa chambre depuis qu'elle avait accepté de l'épouser, une semaine plus tôt, il s'efforçait de lui tenir compagnie chaque fois qu'il le pouvait, et ce malgré son emploi du temps chargé. Il voyait ses avocats presque tous les jours, s'informait quotidiennement des affaires concernant les propriétés des Blanchard, et retrouvait régulièrement lord Vale. Béatrice s'interrogeait sur les raisons de ces conciliabules, mais du moins était-elle satisfaite qu'ils aient fini par surmonter leur animosité des débuts.

Elle s'accroupit pour toucher une dernière fois la terre qui renfermait le corps de Jeremy, puis se redressa et s'épousseta les mains. Au printemps prochain, elle viendrait repiquer quelques plants de muguet. Ils lui tiendraient compagnie.

Tournant les talons, elle rejoignit Reynaud. L'église comme le cimetière étaient mal entretenus, et les mauvaises herbes envahissaient les allées. Le vent froid soulevait ses jupes, et elle frissonnait quand elle retrouva Reynaud.

— Tu as terminé ? lui demanda-t-il en lui prenant le coude.

— Oui. Merci de m'avoir amenée ici.

Il hocha la tête.

— C'était un homme bien.

— Oui, en effet, murmura-t-elle.

Ils regagnèrent la voiture, qui s'ébranla dès qu'ils furent montés. Béatrice regarda quelques instants par la vitre, le temps qu'ils s'éloignent du cimetière, avant de se tourner vers lui.

— Tu es toujours décidé pour un mariage rapide ?

— Je voudrais être marié avant de comparaître devant la commission parlementaire. Mais si tu le souhaites, nous pourrons organiser un bal de célébration au moment de la nouvelle année.

Béatrice hocha la tête. Après leurs deux nuits de passion, l'énergie pragmatique qu'il déployait pour hâter leur mariage

avait quelque chose de déprimant. Elle se souvenait des paroles de Lottie évoquant la façon dont les hommes consolidaient leur position sociale à travers le choix de leur épouse. N'était-ce pas précisément ce qui lui arrivait ? Reynaud avait besoin qu'elle l'épouse afin de convaincre les membres de la commission qu'il était parfaitement sain d'esprit. De même que Nathan avait eu besoin de Lottie pour faire progresser sa carrière. La seule différence, c'était que Lottie avait cru que son mari l'aimait.

Béatrice ne nourrissait pas ce genre d'illusion.

Elle s'éclaircit la voix.

— Tu ne m'as pas raconté comment tu avais réussi à t'enfuir de chez les Indiens. Sastaretsi avait-il finalement renoncé à te haïr ?

— Tu tiens vraiment à entendre cette histoire ? Elle n'a rien de passionnant, je t'assure.

Sa tactique pour la décourager ne fit, bien sûr, qu'accroître la curiosité de Béatrice.

— S'il te plaît.

— Très bien, acquiesça-t-il.

Mais il détourna le regard et demeura silencieux un moment.

— Alors, Sastaretsi ? le pressa Béatrice.

— Il me haïssait toujours cordialement, commença Reynaud, le regard perdu dans le lointain. Mais le premier hiver que j'ai passé avec eux fut si glacial que tous les hommes valides étaient les bienvenus pour rapporter de la nourriture. Je n'étais pas mauvais chasseur, si bien qu'il fut obligé de surmonter son animosité, du moins temporairement. De toute façon, nous étions tous très faibles tant nous étions affamés.

— C'est terrible, murmura Béatrice.

Elle n'avait jamais souffert de la faim, mais elle avait croisé des mendians dans la rue. Elle essaya de se représenter Reynaud avec ce visage émacié et ce regard désespéré qu'elle leur avait vu. La pensée qu'il ait pu souffrir autant la bouleversait.

— Un jour, j'ai débusqué une ourse. Ils grimpent aux gros arbres, et se lovent dans les cavités des troncs pour hiberner. Le mari de Gaho m'avait montré comment repérer les traces de

griffes sur un tronc, qui attestent qu'un ours se trouve en haut. Une fois l'ourse tuée, ils ont mangé une partie de sa chair crue tellement ils avaient faim.

— Dieu du ciel ! s'exclama Béatrice avec une moue dégoûtée.

— Et je les ai imités. L'air était si froid que la chair de l'ourse fumait. Et elle avait goût de sang. Mais je l'ai mangée quand même. Nous n'avions rien avalé depuis trois jours.

Béatrice se mordit la lèvre.

— Je suis désolée.

— Ne t'excuse pas. Il fallait survivre. Et j'ai survécu.

Il croisa les bras, appuya la tête contre la paroi, et ferma les yeux, comme s'il dormait. Mais Béatrice en doutait.

Il avait survécu, certes, et elle en était heureuse. Mais à quel prix ? Ce qu'il avait enduré l'avait transformé durablement. Comme s'il avait traversé quelque fournaise qui aurait brûlé tout ce qu'il y avait de plus fragile – et de plus humain – en lui, ne laissant qu'un noyau dur, insensible à la douleur et aux sentiments. Et peut-être étanche à l'amour.

Cette dernière pensée la fit frissonner. Il ressentait quand même bien un petit quelque chose pour elle ?

Le trajet s'acheva en silence. Lorsque la voiture ralentit, Béatrice jeta un coup d'œil par la portière.

— Il y a un attelage arrêté devant Blanchard House, annonça-t-elle.

— Ah bon ? fit Reynaud distrairement, les yeux toujours fermés.

— Je me demande qui ça peut bien être, poursuivit Béatrice. Ah, un gentleman en descend... Et une dame très élégante. Il y a aussi un petit garçon. Reynaud ? s'exclama-t-elle, comme celui-ci se dressait brusquement pour regarder dehors.

— Nom d'une pipe !

— Tu les connais ?

— C'est Emeline, souffla-t-il. Ma sœur.

Il avait si souvent rêvé de ce moment durant sa captivité ! Du jour où il retrouverait enfin sa famille. Son père était mort

entre-temps. Mais Emeline était toujours de ce monde. Et elle était à quelques mètres.

Reynaud descendit de voiture, puis aida Béatrice à faire de même. Le visage de la jeune femme reflétait un mélange d'excitation, de curiosité et de joie, émotions qu'il aurait dû ressentir.

Calant sa main au creux de son bras, il s'approcha du petit groupe assemblé sur le perron de Blanchard House.

— Reynaud ! s'exclama sa sœur en l'apercevant.

Et elle entreprit aussitôt de dévaler les marches qu'elle venait à peine de monter. L'homme — probablement Hartley — lui prit le bras, pour la ralentir et, l'espace d'une seconde, Reynaud faillit céder à la colère.

Jusqu'à ce qu'il comprenne le pourquoi du geste de Hartley.

— Juste ciel ! murmura Béatrice, à côté de lui.

Emeline était enceinte.

Les deux couples se rejoignirent au pied des marches. Emeline demeura un instant interdite, avant de tendre la main pour caresser la joue de son frère, émerveillée.

— Reynaud, chuchota-t-elle. C'est bien toi ?

Il recouvrit sa main de la sienne, ému au-delà des mots.

— Oui, c'est moi, Emeline.

— Oh, Reynaud !

Et elle se jeta dans ses bras. Reynaud l'étreignit gauchement, gêné qu'il était par son ventre rebondi. Les yeux fermés, il savoura ce moment.

Ce fut sa sœur qui s'écarta la première. Avec un sourire — le même que lorsqu'elle avait dix ans —, elle déclara d'une voix chevrotante :

— Oh, zut ! Je crois que je vais pleurer. Samuel, rentrons à l'intérieur.

Hartley l'aida à monter les marches. Béatrice et Reynaud leur emboîtèrent le pas. Une fois dans le hall, Reynaud reporta son attention sur le jeune garçon qui ne l'avait pas quitté des yeux. La dernière fois qu'il avait vu Daniel, celui-ci marchait à peine.

— Je suis ton oncle, lui dit-il.

— Je sais, répondit Daniel. Je possède deux de vos pistolets.

Reynaud haussa les sourcils.

— C'est vrai ?

— Oui, confirma le garçon. Je peux les garder ? ajouta-t-il, soudain inquiet.

Béatrice pouffa. Reynaud la réprimanda du regard, avant de répondre à Daniel :

— Oui, tu peux.

Ils gagnèrent le salon, et Béatrice abandonna Reynaud pour commander du thé et des rafraîchissements.

— C'est les Indiens qui vous ont dessiné ces oiseaux sur la figure ? voulut savoir l'enfant.

— Daniel, intervint Hartley, ouvrant la bouche pour la première fois.

Il n'ajouta rien, mais Daniel baissa docilement la tête.

— Désolé, marmonna-t-il.

Reynaud s'installa dans un fauteuil.

— Oui, ce sont les Indiens qui m'ont tatoué.

Béatrice revenait juste des cuisines. Leurs regards se croisèrent. Celui de la jeune femme était plein de compassion, ce qui lui réchauffa le cœur. Elle s'assit près de lui, et lui prit la main. Reynaud la pressa en retour, reconnaissant.

Elle s'éclaircit la voix.

— Je suis Béatrice Corning, se présenta-t-elle.

Emeline se redressa sur son siège, un peu comme un chien de chasse à l'arrêt.

— Tante Cristelle nous a dit que vous alliez épouser mon frère.

Béatrice échangea un regard avec Reynaud avant de répondre :

— En effet. Nous espérons nous marier rapidement. Dans l'intimité. Mlle Molyneux ne nous a pas parlé de votre arrivée. Elle n'était pas au courant ?

— Hélas, non ! soupira Emeline, fâchée. J'avais écrit, bien sûr, mais la lettre a dû se perdre en route. Samuel avait des affaires à régler en Angleterre, et je voulais en profiter pour rendre visite à tante Cristelle. Évidemment, nous l'avons beaucoup surprise en débarquant chez elle. Puis c'est elle qui nous a stupéfiés en nous apprenant que Reynaud était en vie.

— Une nouvelle merveilleuse, n'est-ce pas ? commenta Béatrice.

— Oui, acquiesça Emeline, qui regarda alternativement son frère et Béatrice. Pardonnez-moi mais, n'êtes-vous pas parente de l'actuel comte de Blanchard ?

— L'usurpateur, précisa Reynaud d'un ton rogue.

— Je suis sa nièce, répondit Béatrice.

— Et ma future femme, précisa Reynaud.

— Hmm, fit Emeline. À ce propos, tante Cristelle me disait que cela fait à peine un mois que tu es rentré à Londres.

— Je crains que nous n'ayons eu le coup de foudre, expliqua Béatrice.

Emeline fronça les sourcils, ce qui irrita Reynaud. Après sept ans de séparation, sa petite sœur pensait-elle pouvoir lui donner des leçons sur sa façon de mener sa vie ? Il ouvrait la bouche pour répliquer lorsqu'il sentit un coude s'enfoncer dans ses côtes. Surpris, il jeta un coup d'œil à Béatrice, qui lui adressa un regard sévère en retour.

La conversation, heureusement, prit très vite un ton plus léger. Hartley parla de son négoce entre Boston et Londres. Emeline raconta leur rencontre, et résuma ce qui s'était passé dans la famille pendant l'absence de Reynaud. Reynaud qui se contentait d'écouter sa sœur et Béatrice, ravi d'être assis entre elles.

Finalement, Emeline annonça qu'elle se sentait lasse, et Hartley l'aida à se lever.

Tandis que les dames se disaient au revoir, Hartley se tourna vers Reynaud et déclara calmement :

— Je suis heureux que vous ayez pu rentrer.

Reynaud hocha la tête.

— J'ai entendu dire que vous aviez commandé l'expédition chargée de rechercher les survivants de Spinner's Falls.

Hartley haussa les épaules.

— J'ai fait ce que j'ai pu. Si j'avais su que vous étiez toujours vivant, je vous aurais cherché jusqu'à ce que je vous retrouve.

C'était facile à dire, sept ans plus tard. Mais Hartley était grave, et Reynaud comprit qu'il était sincère.

— Mais vous ne saviez pas, répondit-il en lui tendant la main.

Hartley la lui serra vigoureusement.

— Bienvenue à la maison.

Reynaud se contenta de hocher la tête et détourna les yeux, la gorge nouée. Il raccompagna Emeline, son mari et son fils jusqu'à la porte, et revint dans le salon, où Béatrice se versait une tasse de thé. Il s'approcha de la cheminée, contempla un instant les miniatures qui en décoraient le manteau avant de gagner la fenêtre, conscient du regard de la jeune femme qui pesait sur lui.

— Tu ne te sens pas bien ? s'enquit-elle.

Il se renfrognna, mais ne se retourna pas.

— Pourquoi cette question ?

— Pardonne-moi, mais tu sembles agité.

Reynaud regarda un attelage passer dans la rue.

— Je ne sais trop quoi penser, avoua-t-il. J'ai retrouvé ma maison. J'ai retrouvé Emeline. Et cependant, j'ai l'impression qu'il me manque encore quelque chose.

— Tu as peut-être besoin d'un peu de temps pour te faire à ta nouvelle vie. Pendant sept ans tu as vécu différemment, dans un autre monde.

Il se retourna, la mine sombre.

— Ce dont j'ai besoin, c'est de récupérer mon titre.

— Et quand tu l'auras récupéré, seras-tu heureux ?

— As-tu une autre suggestion ?

Elle baissa les yeux sur sa tasse.

— Je pense qu'il se pourrait qu'il te faille plus qu'un titre et de l'argent pour être heureux.

Reynaud eut l'impression de recevoir une gifle en plein visage.

— Tu ne me connais pas, répliqua-t-il en gagnant la porte à grands pas. Tu ignores ce dont j'ai besoin. Alors, s'il te plaît, épargne-moi tes spéculations.

Sur ce, il sortit.

Une semaine plus tard, Béatrice cachait ses mains tremblantes dans les plis de sa robe de mariée. Une très belle robe, au demeurant. Lottie avait fait valoir que ce n'était pas parce qu'elle se mariait précipitamment qu'elle ne devait pas s'offrir une robe pour la circonstance. Béatrice portait donc une splendide robe en soie moirée bleu-vert. Cela ne l'empêchait toutefois pas de se sentir affreusement nerveuse.

Sans doute était-ce normal. Elle essayait de se concentrer sur le prêtre qui les unissait, mais ses paroles lui apparaissaient comme un flot continu totalement incohérent.

Et elle commençait à redouter de s'évanouir.

Ne commettait-elle pas une erreur en épousant Reynaud ? Alors même qu'elle se tenait au pied de l'autel elle était toujours incapable de répondre à cette question. Reynaud lui avait promis de s'occuper d'oncle Reggie, et de le laisser habiter Blanchard House quelle que soit l'issue de la bataille juridique pour le titre. Elle avait donc réussi à sauver son oncle, et c'était peut-être une raison suffisante pour épouser Reynaud. Même s'il ne l'aimait pas.

Car il ne l'aimait pas.

Béatrice contempla d'un œil morne le bouquet dans sa main. Elle avait rêvé d'un homme qui l'aimerait pour elle-même, et elle en épousait un par calcul. Reynaud pouvait ne jamais s'adoucir au point de l'aimer. Ces dernières semaines, il lui avait paru plus dur que jamais, uniquement préoccupé par la reconquête de son titre, et du pouvoir qui allait avec. S'il se révélait incapable de l'aimer, supporterait-elle ce mariage ?

Reynaud se tourna vers elle pour lui passer son alliance au doigt, avant de l'embrasser sur la joue. La cérémonie était terminée, et il était maintenant trop tard pour revenir en arrière ou nourrir des regrets. Béatrice prit une profonde inspiration et posa une main crispée sur le bras de son mari.

Il se pencha vers elle.

— Ça va ? lui chuchota-t-il à l'oreille.

— Oui, assura-t-elle, un sourire de façade plaqué sur le visage.

Il la dévisagea d'un air dubitatif, puis ils remontèrent l'allée centrale.

— Nous serons bientôt à la maison. Tu pourras t'allonger si tu veux.

— Tu oublies le repas de noce !

— Mais je n'oublie pas la nuit de noces, murmura-t-il. Je te veux en pleine forme.

Béatrice baissa la tête pour dissimuler un sourire ravi. Depuis qu'ils étaient fiancés, Reynaud s'était contenté de l'embrasser à quelques reprises sur les lèvres – et très chastement. Aussi avait-elle fini par se demander s'il ne s'était pas déjà désintéressé d'elle.

Manifestement, non.

Ils reçurent les félicitations de l'assistance, puis rejoignirent leur voiture.

— Alors, te sens-tu différente maintenant que tu es mariée ? s'enquit-il alors que l'attelage s'ébranlait.

— Non. Mais j'imagine qu'il faudra que je m'habitue à être lady Hope.

Le visage de Reynaud se ferma.

— Lady Blanchard, corrigea-t-il en regardant par la vitre.

Béatrice ne pouvait rien répliquer à cela. Le trajet se poursuivit donc en silence. Certains invités étaient arrivés avant eux et les attendaient déjà à l'intérieur.

Béatrice gravit le perron en proie à un sentiment d'étrangeté. Jusqu'ici, elle avait habité chez son oncle. Mais ce serait bientôt le contraire – si, du moins, Reynaud récupérait son titre. Et cette perspective la mettait mal à l'aise.

La table de la salle à manger était ornée de mètres de tissu rose mousseux, et Béatrice songea qu'oncle Reggie aurait sans doute été horrifié en découvrant la facture. Il était déjà assis, l'air triste, et refusa de croiser son regard.

Reynaud accompagna sa femme jusqu'à l'extrémité de la table où se trouvait son oncle, et tira la chaise jouxtant la sienne, comme l'exigeaient les convenances. Puis il fut distrait par un invité, et Béatrice se retrouva seule avec le vieil homme.

— Ainsi, c'est fait, murmura-t-il.

— Oui.

Il soupira.

— Je n'ai jamais voulu que ton bien, ma chérie, tu le sais.

— Oui, mon oncle, je le sais.

— Ce gredin semble tenir à toi. Je l'ai surpris à te regarder comme si tu étais un trésor qu'il craignait de perdre. J'espère que tu seras heureuse avec lui.

— Merci, répondit Béatrice, les larmes aux yeux.

— Mais s'il ne te rend pas heureuse, reprit son oncle, tu auras toujours ta place auprès de moi. Nous pourrons quitter cette satanée maison, et nous en trouver une autre.

— Oh, oncle Reggie, murmura Béatrice, partagée entre le rire et les larmes.

Le cher homme désapprouvait son choix, mais il ne pouvait se résoudre à lui tourner le dos.

Elle se tamponnait les yeux avec son mouchoir quand Reynaud s'assit près d'elle.

— Que t'a-t-il dit ?

— Chut ! souffla Béatrice.

Coulant un regard à son oncle, elle vit qu'il parlait maintenant avec tante Cristelle.

— Il a été très gentil.

Reynaud ne semblait pas convaincu.

— C'est un vieux radoteur.

— C'est mon oncle, et je l'aime, répliqua Béatrice d'un ton ferme.

Son tout nouveau mari grommela dans sa barbe.

Le repas fut long, et somptueux. Lorsqu'il fut achevé, Béatrice aspirait à une bonne sieste. Mais elle devait d'abord saluer ses invités.

Lord et lady Vale furent les derniers à partir. Lord Vale s'entretint un moment avec Reynaud, et Béatrice se retrouva seule avec lady Vale.

— Il est ravi de cette union, observa lady Vale.

Béatrice la regarda, surprise.

— Lord Vale ?

Lady Vale acquiesça.

— Il s'inquiétait pour lord Hope. Il craignait qu'il n'ait beaucoup changé, après tout ce temps.

— Il est plus sombre, murmura Béatrice.

— Vale me l'a dit, en effet. Quoi qu'il en soit, il est heureux que vous ayez consenti à l'épouser.

Béatrice ne savait trop quoi répondre à cela, aussi se contenta-t-elle de hocher la tête.

La vicomtesse parut hésiter.

— Je me demandais...

— Oui ? l'encouragea Béatrice.

— Je me demandais si je pouvais vous offrir un cadeau de mariage un peu inhabituel ?

— De quoi s'agit-il ?

— En fait, il faudrait exécuter un petit travail. Mais si vous ne voulez pas, n'hésitez pas à me le dire. Je ne m'en offusquerai pas.

Béatrice était intriguée à présent.

— Expliquez-moi donc.

— C'est un livre, confia lady Vale. Je me suis laissé dire que vous aviez appris la reliure, et que c'était votre passe-temps favori.

— Oui, c'est vrai. Et ?

Lady Vale paraissait tout à coup presque intimidée.

— Eh bien, voilà, il s'agit d'un livre de contes de fées qui appartenait à l'origine à lady Emeline – et à votre mari.

Béatrice écarquilla les yeux.

— À Reynaud ?

— Oui. Emeline l'a trouvé l'année dernière, et m'a demandé de le traduire – c'était en allemand. Une fois traduit, je l'ai donné à recopier au propre à une amie qui a une très belle écriture, et je me demandais si vous accepteriez de me le relier ? Ou, plus exactement, de le relier pour Emeline. Je voudrais le lui rendre afin qu'elle le transmette un jour à ses enfants.

— Mais très volontiers, assura Béatrice, qui avait, d'une certaine façon, le sentiment que lady Vale venait de consacrer son entrée dans la famille St Aubyn. Je serai ravi de me charger de la reliure.

— Béatrice était ravissante, commenta Nathan qui s'était faufilé à côté de Lottie après le repas de noce.

— En effet, acquiesça celle-ci sans le regarder. Je ne m'étais pas rendu compte que tu étais invité au mariage.

Ils attendaient leurs voitures sur le perron de Blanchard House. Bien qu'elle s'obligeât à fixer la rue, Lottie percevait sa proximité de manière aiguë.

Il fronça les sourcils.

— Ah ? Pourtant, j'aurais juré que tu me regardais, à l'église. Elle eut un sourire crispé.

— Peut-être t'es-tu *imaginé* que tout le monde te regardait. Tu es un membre du Parlement si ambitieux.

Nathan pinça les lèvres, et préféra changer de sujet.

— C'est une belle alliance. Béatrice semble très heureuse.

— Hum. Cela ne fait que trois heures qu'ils sont mariés, pointa Lottie.

— Ton cynisme ne connaît pas de limites.

— C'est vrai, j'oubliais ! Tu préfères les femmes qui prétendent nager dans le bonheur, répliqua-t-elle d'un ton suave.

— À vrai dire, je préfère les femmes qui sont sincèrement heureuses, et pas celles qui font semblant.

— Dans ce cas, peut-être devrais-tu t'intéresser davantage à ta femme.

Il s'approcha davantage, pour lui murmurer à l'oreille :

— Accepterais-tu de revenir si je te promettais une sortie au théâtre, ou à l'opéra ? Et si je t'offrais des fleurs ?

— N'essaie pas de m'acheter comme on achète un enfant.

— Alors, dis-moi ce que tu veux ! siffla-t-il, le visage soudain déformé par la colère. Qu'ai-je donc fait de mal, Lottie ? Qu'est-ce qui pourrait te faire revenir ? Les ragots vont bon train depuis ton départ. Ma réputation, ma carrière ne peuvent en supporter davantage.

— Oh, ta carrière... commença-t-elle.

Mais il l'interrompit, ce qu'il n'avait encore jamais fait.

— Oui, ma carrière ! Tu savais, en m'épousant, que je me destinais à la politique. Ne joue pas les innocentes aujourd'hui.

— Je savais, en effet, que tu voulais faire carrière en politique, répondit-elle tranquillement. Ce que j'ignorais, c'était que cela consumerait ta vie au point qu'il ne resterait de place pour rien d'autre. Même pas pour ta femme.

— Je ne comprends pas ce que tu racontes.

— Ah, non ? Alors tu devrais peut-être y réfléchir.  
Et elle se dirigea vers sa voiture avant qu'il puisse répondre  
— ou qu'elle fonde en larmes.

## 14

*Dès qu'ils virent Longue Épée et la princesse, les trois dragons se ruèrent sur eux, toutes griffes dehors, en crachant d'énormes flammes. Carrant les épaules, Longue Épée dégaina son épée magique. Tchac ! Le plus petit des dragons s'écroula au sol en gémissant de douleur. Il avait reçu un coup mortel en pleine poitrine. Mais les deux autres se séparèrent pour l'attaquer sur chaque flanc. Longue Épée se tourna vers l'un d'eux et le passa au fil de son épée alors même que les griffes de l'autre s'enfonçaient dans son dos. Il pivota, et tomba à genoux. Le dernier dragon – le plus grand des trois – grogna triomphalement, et s'avança pour l'achever...*

Quand le soir arriva enfin, Béatrice n'était plus qu'une boule de nerfs. Elle n'était plus vierge, elle n'avait donc aucune raison de se sentir aussi nerveuse – après tout, qu'avait-elle à redouter ? Cependant, malgré leur intimité physique, elle avait le sentiment qu'elle connaissait moins son mari aujourd'hui qu'il y avait quelques semaines.

Peut-être était-il impossible de connaître vraiment un homme, même après qu'on eut été physiquement aussi proche de lui qu'il était possible de l'être. C'était une pensée bien mélancolique pour une nuit de noces, et la jeune femme ne put retenir un soupir tout en retirant ses boucles d'oreilles. Celles-ci avaient appartenu à tante Mary, et elle se demanda ce que cette femme si pragmatique aurait pensé de son mariage. Aurait-elle approuvé son choix ? Elle n'aurait certainement pas apprécié, en tout cas, la désinvolture avec laquelle il traitait oncle Reggie. Béatrice éprouva un pincement de remords. Et si elle avait commis l'erreur de sa vie ?

Reynaud pénétra dans sa chambre sur ces entrefaites. Béatrice congédia Quick avec un mot de remerciement. Elle avait emménagé dans la chambre de la comtesse, restée inutilisée depuis la disparition de la mère de Reynaud. Oncle Reggie disposait toujours de la chambre du comte, mais il avait quitté la maison pour la nuit. Béatrice s'était à demi attendue que Reynaud profite de son absence pour récupérer la chambre.

Mais, une fois de plus, il l'avait surprise en ne le faisant pas.

Il ne portait plus que son pantalon et sa chemise sous un peignoir vieil or, lequel, conjugué à la croix de fer à son oreille et à ses tatouages, lui donnait l'allure d'un prince exotique.

— Il y a du vin et des gâteaux sur la table près du feu, dit-elle d'une voix un peu haut perchée. Veux-tu que je te serve un verre ?

— Non, répondit-il en s'avançant vers elle. Ce n'est pas de vin que j'ai soif.

— Ah...

Béatrice se serait giflée. Elle aurait aimé faire quelque commentaire sophistiqué, histoire de ne pas lui apparaître aussi naïve et dépourvue d'expérience.

Il esquissa un sourire narquois. Il ressemblait toujours à un prince exotique, mais de la variété des princes dangereux. Béatrice recula d'un pas. Et heurta le lit.

— Nerveuse ? s'enquit-il d'un ton qui se voulait innocent, mais ne l'était nullement.

— Non. Enfin si, un peu, admit-elle. Je n'ai rien d'une séductrice.

— Non ?

— Non. Je suis quelqu'un de direct, et les messieurs ne se sont jamais bousculés autour de moi.

Il arqua un sourcil.

— Tu n'as jamais eu de prétendants énamourés qui se prosternaient à tes pieds ?

Elle grimaça.

— J'ai bien peur que non. Je suis une Anglaise très ordinaire.

— Dieu merci, répliqua-t-il, et il était à présent si près d'elle qu'elle sentait la chaleur qui irradiait de son corps. Je suis

heureux qu'aucun autre homme n'ait profité de tes charmes. Je crois que j'aurais été obligé de le tuer.

Il avait dit cela d'un ton léger, mais Béatrice ne put réprimer un frisson. N'était-ce là que jeu de séduction, ou était-il sincère ?

Était-il réellement attiré par elle ?

Dieu qu'elle aurait aimé cela ! N'être désirée que pour elle-même. Mais elle n'eut pas le temps de s'appesantir sur la question, car il s'était incliné sur elle, et avait posé les lèvres à la jonction de son épaule et de son cou. Un frémissement la parcourut. Doux Jésus ! S'il était capable de lui arracher un frisson simplement en l'embrassant sur *l'épaule*, elle était perdue. Comment espérer réussir à se placer sur un pied d'égalité avec lui si une simple caresse de sa part la rendait folle de désir ?

Elle devait absolument se ressaisir, retourner la situation en sa faveur. Et si elle ne se sentait pas capable de lui avouer qu'elle l'aimait, du moins pouvait-elle l'exprimer avec son corps.

Cette résolution à l'esprit, elle décida de passer à l'attaque.

La dernière fois, il lui avait ordonné de le déshabiller. Cette fois, elle n'attendrait pas ses instructions.

Elle fit glisser son peignoir sur ses épaules tandis qu'il lui embrassait toujours la base du cou. Un petit grondement s'échappa de sa gorge.

Béatrice l'interpréta comme un encouragement.

Elle déboutonna sa chemise, révélant une fois de plus son torse magnifique. Mais, peut-être parce qu'elle s'y prenait plus lentement que l'autre soir, elle sentit, en le débarrassant de sa chemise, quelque chose dans son dos. Jetant sa chemise de côté, elle laissa courir ses mains sur ses flancs, puis son dos. Il était... bosselé. Elle fronça les sourcils, poursuivit son exploration du bout des doigts. C'était comme si...

S'emparant de ses mains, il les ramena devant elle et capture ses lèvres. Son baiser était si passionné que Béatrice s'y abandonna totalement. Il lui lâcha alors les mains, et elle les promena lentement sur son torse, avant de descendre plus bas, jusqu'à sa ceinture. Elle tâtonna pour trouver les boutons de son

pantalon, une tâche rendue d'autant plus difficile qu'il avait entrepris de lui caresser les seins. Elle s'arracha à sa bouche.

— Tu me distrais, murmura-t-elle, haletante.

— Quoi ? En faisant cela ?

Et il lui pinça doucement la pointe des seins.

Béatrice laissa échapper un gémissement. Mais elle réussit tout de même à dégrafer les deux premiers boutons de son pantalon, et glissa la main à l'intérieur.

Quand elle eut délesté Reynaud de son pantalon et de son caleçon, il murmura :

— Continuons dans le lit.

Il la fit pivoter, s'allongea sur le matelas. Béatrice s'agenouilla près de lui. Il s'étira, puis croisa les mains sous la nuque. Le mouvement fit gonfler ses biceps, et un feu liquide se répandit dans le ventre de la jeune femme. Son sexe, nota-t-elle, était durci, mais pas encore totalement érigé. La dernière fois, il lui avait expliqué quoi faire. Ce soir, elle voulait agir selon sa volonté.

Elle tendit la main vers sa virilité, et la caressa ainsi qu'il le lui avait montré.

Mais il avait une autre idée en tête.

— Approche, dit-il.

Elle se lova contre lui — cet homme si viril, qui lui appartenait désormais — et l'embrassa avec ardeur. Tandis que leurs lèvres demeuraient scellées, il la positionna de façon qu'elle se retrouve pratiquement assise sur ses hanches.

— Chevauche-moi, souffla-t-il comme elle l'interrogeait du regard.

Sans hésiter, elle se redressa, ôta sa chemise de nuit. C'était leur nuit de noces, et elle voulait s'offrir à lui comme son égale, l'un et l'autre nus devant Dieu. Quand elle se rassit, sa féminité toucha son érection.

Elle croisa son regard.

— À toi de le faire, cette fois, dit-elle. Mets-le en moi.

Il s'exécuta.

— Comme ça ? demanda-t-il, et elle sentit son sexe entrer en elle.

— Oui, comme ça, souffla-t-elle.

Elle se pencha légèrement, prit appui sur ses épaules, et il la pénétra d'un coup. Ils étaient unis, à présent, liés par la chair autant que par les vœux qu'ils avaient échangés devant l'autel. Elle accrocha de nouveau son regard. Mesurait-il lui aussi l'importance de cet instant ? Elle n'aurait su dire : son regard était indéchiffrable.

— Chevauche-moi, répéta-t-il.

Elle obtempéra, et commença à aller et venir lentement sur son sexe rigide tandis qu'il lui pétrissait les seins. Très vite elle accéléra le rythme, sentant sa jouissance grandir en elle, se déployer dans tout son corps. Elle glissait aisément sur sa virilité, prenant du plaisir autant qu'elle lui en donnait ; il avait renversé la tête sur l'oreiller, et gémissait. Tout à coup, il s'arqua violemment sous elle, et elle dut s'agripper à ses épaules pour demeurer empalée sur lui tandis qu'elle était secouée d'une série de spasmes et que l'orgasme explosait dans son ventre.

Elle se laissa retomber lourdement sur son torse, pantelante, alors même qu'une dernière vague de plaisir la heurtait de plein fouet.

Celle-ci reflua lentement, Béatrice ferma les yeux et enfouit le visage au creux de son cou.

Ç'avait été presque parfait.

Le torse de Reynaud se soulevait au rythme de sa respiration, et elle avait l'impression qu'elle aurait pu rester ainsi éternellement. Mais la réalité finirait par la rattraper. Comme toujours. Alors elle formula la question qui lui brûlait les lèvres depuis qu'elle lui avait ôté sa chemise.

— D'où proviennent les cicatrices dans ton dos ?

Il aurait dû se douter qu'elle céderait tôt ou tard à la curiosité. Sa question le prit néanmoins de court. Il songea un instant à l'ignorer. Ou même feindre d'ignorer de quoi elle parlait. Mais ils étaient mariés, désormais. Et elle verrait ses cicatrices bien assez tôt – les aurait jour après jour sous les yeux.

— Je vais te le dire, répondit-il en la faisant glisser à son côté, mais je ne veux plus jamais en reparler. C'est compris ?

Il s'imagina qu'elle bouderait, ou, pis, qu'elle se sentirait blessée par son ton cassant. Mais elle se contenta de le fixer de ses grands yeux gris.

— Très bien, dit-elle. Je peux voir ?

Il se rembrunit, et détourna les yeux, puis, sans prévenir, roula sur le ventre. Elle étouffa un petit cri, puis demeura silencieuse.

Reynaud ferma les yeux. Il savait, pour s'être regardé dans une glace, que son dos n'était plus qu'un entrelacs de cicatrices, aussi se représentait-il aisément l'image dantesque qu'elle avait sous les yeux.

— Comment est-ce arrivé ? demanda-t-elle.

Il se rallongea sur le dos, mais garda les paupières fermées.

— Ça s'est passé le deuxième été que je vivais dans la famille de Gaho.

— Raconte-moi.

Il rouvrit les yeux. Elle le contemplait.

— L'été, la nourriture était plus abondante, commença-t-il en fixant les rideaux du lit. Le gibier était facile à chasser. Et les femmes ramassaient des baies dans la nature. Elles cultivaient aussi quelques légumes. Mais autant les hivers, là-bas, sont rigoureux, autant les étés peuvent être caniculaires. La combinaison de chaleur et d'humidité fit que j'attrapai une mauvaise fièvre. Gaho et les autres femmes de la tribu me soignèrent du mieux qu'elles purent, mais je ne m'en souviens pas.

— Ça a dû être horrible, murmura Béatrice, qui entrelaça ses doigts aux siens. Mais tu as survécu.

— J'ai survécu, oui, mais à peine.

À ce simple souvenir, il en avait des sueurs froides. Il inspira à fond pour chasser le flot de bile qui lui montait à la gorge. Il avait tellement honte.

— Que s'est-il passé, ensuite ?

— Gaho est allée assister à une cérémonie dans un autre campement. Son mari et la plupart des membres de la tribu l'accompagnaient. J'étais encore trop faible pour voyager. Je suis donc resté au campement avec quelques vieillards, une esclave et Sastaretsi. Celui-ci avait prétendu qu'il s'était disputé

avec le chef de l'autre tribu pour ne pas suivre Gaho et les autres. Mais je pense qu'il n'était resté que pour me tuer.

Béatrice ne dit pas un mot. Elle se contentait de lui serrer les doigts.

Reynaud ferma les yeux.

— Que je sois toujours vivant blessait Sastaretsi dans son orgueil. Il prenait le fait qu'on ne m'ait pas torturé à mort comme un affront personnel, et il a vu là une chance de se venger.

— Qu'a-t-il fait ?

— Il est venu me trouver une nuit, alors que j'étais attaché et encore affaibli par la fièvre. Je n'avais aucune chance contre lui, mais je me suis quand même battu. Je savais que si je tombais entre ses griffes, je n'en réchapperais pas.

— Mais il a quand même eu le dessus ?

Reynaud hocha la tête. Il n'arrivait plus à parler, sa poitrine était douloureuse, comme prise dans un étau qui la broyait. Il lui semblait sentir les mains de son ennemi autour de sa gorge, et cette odeur de graisse d'ours qui émanait de lui...

— Reynaud ?

C'était la voix de Béatrice. Il s'ébroua, revint au présent.

— Il m'attacha à un poteau, reprit-il, et il me frappa sans relâche. Dès que la badine qu'il utilisait se brisait sur mon dos, il en prenait une autre. Et si je m'évanouissais, il me réveillait pour recommencer.

La gorge nouée par l'émotion, Béatrice referma les deux mains sur celle de Reynaud.

— Il voulait me tuer. Me torturer jusqu'à ce que je le supplie de m'achever.

— Mais tu n'es pas mort, murmura Béatrice. Tu as encore survécu.

— J'ai survécu parce que je n'ai pas proféré un son. Il avait beau me frapper, je restais silencieux. Et c'est alors qu'un miracle est advenu.

Reynaud regarda sa femme, qui avait mené une vie si protégée, et s'en voulut de la plonger dans ces abîmes de noirceur.

— Que s'est-il passé ? voulut-elle savoir.

— Gaho et les siens sont rentrés, dit-il simplement, mais ces mots exprimaient bien mal le soulagement, pour ne pas dire l'émerveillement qu'il avait alors ressenti. Elle m'a raconté plus tard qu'elle avait fait un rêve dans lequel un serpent s'attaquait à un loup. Le serpent avait planté les crocs dans la gorge du loup, mais, dans le rêve, la voix de son père lui disait que le serpent ne devait pas gagner. À son réveil, elle avait décidé de rentrer au campement.

— Qu'a-t-elle fait à son arrivée ?

— Elle m'a sauvé de la mort. Elle m'a détaché, a pansé mes blessures. Et le lendemain, elle m'a tendu un poignard et m'a ordonné de faire ce que je devais faire.

— C'est-à-dire ?

— Tuer Sastaretsi. J'étais très affaibli, car j'avais perdu beaucoup de sang, et je n'étais pas complètement remis de ma fièvre, mais je devais le tuer. Il savait que, avec ou sans la permission de Gaho, je ne pouvais le laisser vivre, et il aurait pu profiter de la nuit pour s'enfuir. Mais il est resté afin de m'affronter.

— Et tu as gagné, devina Béatrice.

— Oui, j'ai gagné, dit-il, mais il n'avait ressenti aucun sentiment de triomphe à l'époque, et n'en éprouvait pas davantage aujourd'hui.

Elle soupira.

— Je suis heureuse que tu l'aies tué, murmura-t-elle, se lovant contre son épaule. Et que tu aies survécu.

— Oui, moi aussi.

S'il n'avait pas survécu, il ne serait pas dans ce lit ce soir, songea-t-il en fermant les yeux, conscient du corps chaud de sa femme blotti contre le sien, de son parfum délicat, de son souffle régulier tandis qu'elle sombrait dans le sommeil.

Peut-être cela valait-il la peine d'avoir enduré tant de souffrances.

— Tu t'es levé bien tôt pour un jeune marié, commenta Vale, une semaine plus tard. Aurais-tu trop dormi la nuit dernière ?

Samuel Hartley, qui marchait au côté de Vale, s'esclaffa. Les trois hommes déambulaient dans une rue huppée de Londres, histoire d'être à l'abri des oreilles indiscrettes.

Reynaud les fusilla du regard. C'était une belle matinée, et il avait abandonné à regret Béatrice dans leur lit pour s'entretenir avec ces deux plaisantins.

Et ils n'appréciaient même pas son sacrifice.

— Messieurs, je croyais que nous devions nous entretenir d'un sujet grave ? leur rappela-t-il.

Hartley hochâ la tête. Il avait retrouvé son sérieux.

— Très bien. Qu'as-tu découvert depuis notre dernière entrevue, Vale ?

— Il semblerait que le traître de Spinner's Falls soit un aristocrate, dont la mère était française, résuma Vale.

Hartley haussa les sourcils.

— Comment as-tu obtenu cette information ?

— Par Munrœ, intervint Reynaud, que Vale avait mis au courant. Pour l'aristocrate, il l'a appris d'un collègue naturaliste. Pour la mère française...

— Il le tient d'Hasselthorpe, termina Vale. Mais il n'a daigné m'en informer qu'il n'y a quelques semaines.

Hartley le regarda avec curiosité.

— Pourquoi donc ?

Vale parut embarrassé.

— Je suppose que c'est à cause de moi, expliqua encore Reynaud. Ma mère était française.

Hartley hochâ la tête.

— Oui, évidemment.

— En même temps, reprit Reynaud, puisqu'il pensait que j'étais mort, mettre mon honnêteté en doute ne posait pas de problème. Mais vu que je ne suis pas mort...

— Il nous faut trouver qui d'autre, parmi les survivants du massacre, avait une mère française, résuma Vale. Et nous saurons ainsi qui est le traître.

— Le problème, c'est qu'il n'y en a pas d'autre, fit valoir Hartley.

Reynaud grimaça.

— Si tu suggères que c'est moi...

— Ne sois pas ridicule, le coupa Hartley. Voyons les faits. Il y avait huit survivants. Toi, moi, et Vale, ici présents, plus Munrœ, Wimbley, Barrows, Nate Grow et Douglas. Je me suis entretenu avec chacun d'eux.

— Oui, confirma Vale. Et tous sont anglais de souche depuis des générations.

— Thornton, Horn, Allen et Craddock sont morts, poursuivit Hartley. Mais je me suis quand même renseigné à leur sujet. Aucun d'entre eux n'avait de mère française.

— Tout cela n'a pas de sens, s'impatienta Reynaud. Munrœ a pu se tromper.

Hartley secoua la tête.

— Il faudrait avoir une conversation avec lui, décréta Reynaud.

— Je lui ai envoyé un messager il y a plusieurs semaines, expliqua Vale. Mais il ne m'a pas répondu.

Reynaud pesta. Munrœ était connu pour vivre en reclus, mais ses souvenirs leur étaient indispensables. Peut-être devrait-il emmener Béatrice faire un voyage en Écosse.

Mais il y avait plus urgent à régler avant.

— Je plaiderai demain mon cas devant la commission parlementaire, annonça-t-il aux deux autres. Et j'aimerais avoir votre aide pour récupérer mon titre.

Vale haussa les sourcils.

— Tu l'as, bien sûr. Mais qu'attends-tu de nous ?

Reynaud jeta un regard autour de lui, puis :

— J'ai une idée...

Béatrice disposa ses outils de reliure devant elle. Elle était toujours excitée à l'idée de commencer un nouveau projet. L'assemblage de feuilles de papier éparses en un bel objet lui paraissait tenir du miracle. En fait, c'était presque un art. Et elle soignait ses outils comme l'aurait fait un sculpteur ou un peintre.

Elle était si concentrée sur son travail qu'elle sursauta en entendant la pendule sonner dans le hall. Il était déjà presque l'heure du dîner !

La porte de son boudoir s'ouvrit.

— Ah, tu es là, fit Reynaud en entrant.

Elle sourit, car il semblait qu'elle ne pouvait s'empêcher de sourire comme une idiote dès qu'elle apercevait son mari. Chaque jour qui passait depuis leur mariage, elle s'attachait davantage à lui — ce qui n'était pas sans l'inquiéter. Car il ne lui avait toujours pas dit qu'il l'aimait, et il lui témoignait rarement son affection en dehors de leur chambre à coucher. Mais peut-être était-ce normal, après tout. Les hommes avaient sans doute du mal à manifester leurs sentiments.

Du moins l'espérait-elle.

Elle baissa les yeux sur sa table de travail.

— Ta rencontre avec lord Vale s'est bien passée ?

— Oui, répondit-il en s'approchant de la table. Qu'est-ce que c'est ?

— Un livre que je relie pour lady Vale, expliqua-t-elle, et, relevant les yeux, elle précisa : C'est pour ta sœur. Apparemment, votre nurse vous le lisait quand vous étiez petits.

— C'est vrai ?

Il se pencha par-dessus son épaule et parcourut les pages qu'elle était en train de coudre ensemble.

— Bon sang ! s'exclama-t-il avec un sourire. C'est l'histoire de Longue Épée. C'était ma préférée.

— Je pourrais peut-être aussi en relier un exemplaire pour nous, suggéra Béatrice.

— Pourquoi ?

— Eh bien... pour nos enfants. Je suis sûr que tu aimerais leur lire le livre qui a berçé ton enfance.

Il haussa les épaules.

— Fais comme tu veux.

Béatrice battit des paupières pour contenir les larmes qui menaçaient bêtement de couler. C'était puéril de sa part de prendre ombrage de son ton désinvolte.

— De quoi avez-vous parlé, avec lord Vale ?

— De mon titre. Je te rappelle que mon audition devant la commission a lieu demain.

— Je sais, répondit Béatrice en reprenant son aiguille.

Il semblait sûr de lui, cependant les rumeurs sur sa folie continuaient de courir Londres.

— Et une fois que je l'aurai récupéré, reprit-il, cette maison n'appartiendra plus qu'à moi seul.

— J'espère que tu ne verras pas d'inconvénient à ce qu'oncle Reggie et moi-même continuions de l'habiter ? répliqua-t-elle d'un ton qui se voulait léger.

— Ne sois pas ridicule.

— Je ne suis pas ridicule. C'est juste que...

— Quoi ? aboya-t-il.

Elle reposa son aiguille, et leva les yeux vers lui.

— Tu es obsédé par l'idée de regagner ton titre, tes terres, ton argent, bref, tout ce que tu as perdu, et je le comprends. Mais ça ne peut pas être une fin en soi.

— Que veux-tu dire ?

— As-tu songé à ce que tu feras une fois que tu seras comte ?

— Je gérerai mes biens, répliqua-t-il avec un geste impatient de la main. Tu as mieux à me suggérer ?

Béatrice crispa la main sur le bord de sa table de travail. Il pouvait se montrer si intimidant lorsqu'il était fâché.

— Tu pourrais faire tellement de bien en tant que comte...

— C'est mon intention.

— Vraiment ? répliqua-t-elle d'une voix cassante – mais elle n'en avait cure, à présent. Pourtant, je ne t'entends jamais parler que de ta maison, de ton argent, de tes terres. As-tu seulement pensé qu'en devenant comte, tu siégeras à la Chambre des lords ? Tu pourras voter des lois. Et même en proposer si tu le souhaites.

— Tu me parles comme si j'étais un enfant, Béatrice. Où veux-tu en venir ?

— Un texte sera présenté demain aux députés, lâcha-t-elle, avant de perdre tout son courage. M. Wheaton propose qu'une pension soit versée aux vétérans de l'armée dans le besoin afin qu'ils n'en soient plus réduits à mendier dans la rue.

Reynaud balaya le sujet d'un revers de main.

— Je n'ai pas le temps maintenant de...

La jeune femme plaqua les mains sur le bureau si violemment que le livre tomba sur le sol.

— Quand auras-tu le temps, Reynaud ? fit-elle en se levant. Quand ?

— Je te l'ai dit, répliqua-t-il froidement. Quand j'aurai récupéré mon titre.

— Alors, tu pourras commencer à t'intéresser aux autres ? C'est cela ? riposta Béatrice, qui frémisait de colère.

Soudain, cette discussion allait bien au-delà du projet de loi de M. Wheaton.

— Dis-moi, Reynaud, m'aimes-tu ?

Il inclina la tête de côté et la dévisagea d'un œil soupçonneux.

— Pourquoi me poses-tu cette question maintenant ?

Les larmes piquaient les yeux de la jeune femme, à présent, pourtant elle ne cilla pas lorsqu'elle répondit :

— Parce que je crois que tu as tellement maîtrisé tes émotions, et pendant si longtemps, que tu ne sais même plus comment les laisser s'exprimer. Et la vérité, c'est que je pense que tu n'es plus capable de te soucier des autres.

Et elle quitta la pièce sur ces mots.

## 15

*La princesse se pétrifia d'horreur. Mais, quoi qu'il eût un genou en terre, Longue Épée ne fléchit pas. Il affronta vaillamment la charge du monstre. Une fois, deux fois, trois fois, sa lame s'abattit sur le monstre. Et lorsque le silence retomba en même temps que la poussière, le grand dragon gisait au sol, agonisant. Mais alors qu'il passait de vie à trépas, il se transforma soudain en vieille femme. C'était la sorcière du château, qui avait revêtu l'apparence du monstre.*

*La princesse, croyez-moi, en fut ravie. Elle se rua pour libérer son père. Et quand celui-ci apprit que c'était Longue Épée qui avait vaincu la sorcière, il lui donna volontiers sa fille unique en récompense.*

*Et voilà comment Longue Épée épousa une princesse royale...*

Il était plus de minuit quand Reynaud la rejoignit dans leur lit. Béatrice ne bougea pas, feignant d'être endormie. Le devoir conjugal lui imposait de laisser son mari lui faire l'amour s'il le souhaitait, mais elle-même n'en avait pas le désir à cet instant précis. Probablement lui en voulait-il de ce qu'elle lui avait dit avant le dîner, mais elle ne regrettait pas un mot de sa tirade. Il fallait que ces choses fussent dites.

Elle avait épousé un homme qui ne pensait qu'à lui.

Elle demeura donc immobile, à respirer paisiblement comme si elle était plongée dans un profond sommeil. Elle l'écouta se déshabiller – presque sans bruit – et songea qu'elle ne s'était jamais sentie aussi seule de sa vie.

Le matelas ploya sous son poids lorsqu'il s'allongea. Puis ce fut le silence. Les minutes s'égrenaient, et Béatrice finit par penser qu'il s'était endormi.

C'est alors qu'il murmura :

— Béatrice ?

Elle ne réagit pas.

Il soupira.

— Béatrice, je sais que tu es réveillée.

La jeune femme se mordit la lèvre. C'était sans doute puéril de continuer à feindre de dormir, mais si elle lui répondait maintenant, ce serait la preuve qu'elle avait joué la comédie.

— Je sais que je t'ai déçue, reprit Reynaud calmement. Et que je ne suis probablement pas le genre d'homme que tu aurais épousé si tu avais eu le choix.

Elle crispa les doigts sur le drap, mais ne dit mot.

— Mais il se trouve que je suis ton mari, enchaîna-t-il. Il faudra bien t'en accommoder.

Puis, après un silence, il ajouta :

— Et si tu ne peux être heureuse avec moi ce soir, crois-tu que tu pourrais au moins te rapprocher de moi ? C'est que je me suis habitué à te tenir dans mes bras lorsque je dors, figure-toi !

Comme déclaration d'amour, on faisait mieux, mais cela suffit à toucher Béatrice. Et puis, c'était elle qui avait provoqué leur dispute. Et c'était elle qui avait accepté de l'épouser tout en sachant qu'il n'était pas parfait. C'était donc à elle, à présent, de faire la paix. Elle roula de côté pour se lover contre lui.

— Voilà qui est mieux, dit-il, réprimant un bâillement, avant de l'enlacer. Tu es si chaude et si douce.

Après un silence, il ajouta d'une voix ensommeillée :

— Et j'aime le parfum de tes cheveux.

Sa respiration se fit bientôt plus sonore, et Béatrice comprit qu'il s'était endormi. Elle demeura un moment à l'écouter respirer, et elle sut soudain, avec une parfaite évidence, comme si elle venait de placer la dernière pièce d'un puzzle, qu'elle l'aimait. Qu'elle aimait cet homme étrange, colérique, exotique... Mais son amour suffirait-il pour deux ?

Elle médita longuement cette question, mais n'y avait toujours pas trouvé de réponse lorsqu'elle s'endormit à son tour.

Elle fut réveillée par des caresses insistantes dans son dos. Elle était couchée sur le côté, et elle sentait le souffle de Reynaud sur sa nuque. L'un de ses bras était glissé sous elle, tandis que sa main libre lui caressait les fesses.

Puis elle le sentit se frotter contre elle, son sexe érigé réclamant satisfaction. Béatrice soupira, et enfouit la tête dans l'oreiller. La pièce était baignée d'une lueur grisâtre, annonciatrice de l'aube. Elle avait envie de lui, même s'il ne faisait que la désirer. Cette idée la rendait si triste qu'elle préféra la chasser pour jouir de l'instant présent.

Il lui écarta doucement les cuisses, se glissa entre les replis de son sexe, et lorsque son érection vint heurter le petit bouton caché au cœur de sa féminité, elle faillit crier tandis qu'un flot de sensations la submergeait. Si seulement lui aussi l'aimait, ce serait parfait !

Il lui entoura la taille du bras et entreprit de la caresser intimement par-devant tout-en s'enfonçant lentement en elle.

Tout à coup, ce fut trop pour Béatrice. La violence de son désir, combinée à la découverte de son amour, fit jaillir des larmes douces-amères.

Il se mouvait lentement en elle, et elle cambra le dos pour mieux accueillir ses coups de reins. Puis elle ferma les yeux tandis qu'il l'embrassait au creux du cou.

— Reynaud...

— Chut.

Il se retira, pour la pénétrer avec plus de force. Encore et encore. Ses coups de boutoir étaient si violents, à présent, qu'elle dut agripper le montant du lit pour ne pas glisser sur le tapis. Il se retira presque complètement. Et l'envahit de plus belle, lui arrachant un gémissement.

— Chut ! murmura-t-il encore d'une voix rauque sans cesser de la caresser entre les cuisses.

Béatrice avait l'impression qu'elle allait voler en éclats, se dissoudre dans l'atmosphère, se consumer jusqu'à disparaître...

— Jouis, Béatrice, lui chuchota-t-il à l'oreille. Jouis pour moi.

Et elle jouit, son corps entier parcouru d'un déluge de lumière et de feu.

Le soleil brillait quand Béatrice se réveilla pour la deuxième fois. Ouvrant les yeux, elle vit Reynaud qui s'aspergeait le visage d'eau froide devant la table de toilette. Il était en pantalon, torse nu, offrant à la vue son dos musclé barré de cicatrices.

— Tu ne m'as pas raconté comment tu avais réussi à t'échapper, dit-elle doucement.

Cela avait-il encore de l'importance ? Elle n'aurait su le dire. Peut-être que non, mais elle désirait quand même le savoir.

Il se retourna.

— Tu es réveillée.

— Oui.

Elle remonta le drap jusqu'à son menton. Le lit était chaud, et sentait les odeurs mêlées de leurs deux corps. Béatrice aurait voulu rester couchée toute la journée, ne pas avoir à affronter la réalité. Et s'imaginer qu'elle avait fait un mariage d'amour.

— Tu veux bien me le dire ? insista-t-elle.

Il s'était emparé de son rasoir et l'affûtait sur une lanière de cuir. Bien qu'il eût un valet très compétent, elle avait remarqué qu'il tenait à faire sa toilette et à s'habiller lui-même. Probablement n'était-il plus habitué, après toutes ces années, à disposer d'un serviteur personnel.

— La plupart des prisonniers des Indiens ne rentrent jamais chez eux, commença-t-il. Ils meurent en captivité, non pas parce que leurs geôliers sont trop féroces, mais parce qu'au bout d'un moment, ils ne cherchent plus à s'enfuir.

— Je ne comprends pas.

— Il faut l'avoir vécu pour comprendre. Comme je te l'ai expliqué, les Indiens, dans cette partie de l'Amérique, ont pour coutume d'adopter leurs prisonniers, qui prennent la place de membres de la famille disparus.

— Mais tu m'as dit que cette adoption était surtout symbolique. Et que les prisonniers demeuraient des esclaves.

— Mmm.

Il termina d'affûter son rasoir et le reposa.

— C'est plus ou moins cela, en effet, reprit-il.

— Mais pas forcément ?

Il fit mousser du savon et s'en couvrit les joues.

— Non, pas forcément. Les Indiens et leurs captifs vivent ensemble au quotidien. Et c'est dans la nature humaine de s'attacher aux personnes avec lesquelles on partage tout. Parfois, enchaîna-t-il, le prisonnier devient un membre de la famille à part entière. Il peut avoir une femme, et même des enfants.

Béatrice se raidit.

— As-tu eu une épouse indienne ?

Il rinça son rasoir dans la cuvette et lui jeta un regard par-dessus son épaule.

— Non. Mais j'aurais pu.

— Raconte-moi, murmura-t-elle.

Il se rasait maintenant la zone située sous l'oreille avec des gestes précautionneux, et Béatrice eut l'impression qu'il y consacrait plus de temps que nécessaire.

— Après que Gaho m'eut sauvé une deuxième fois, elle me prit en affection. Pour moi-même, ou à cause de son rêve, je ne saurais dire. Quoi qu'il en soit, elle voulait désormais que je sois heureux de vivre auprès de sa famille. Et elle pensait que si j'avais une épouse, je n'aurais plus de raison de vouloir m'enfuir.

— En fait, elle voulait t'attacher à elle.

Il hocha la tête en tapotant son rasoir sur le rebord de la cuvette.

— Exactement. Mais Gaho avait un souci. Ses deux filles étaient déjà mariées. Or, si les hommes de sa tribu pouvaient parfois prendre une seconde épouse, une femme n'était pas autorisée à avoir deux maris.

— Que c'est injuste, commenta Béatrice, pince-sans-rire.

Il sourit brièvement.

— Je n'étais pas du même avis.

— Humpf.

— Je passai l'hiver suivant à récupérer de mes blessures. Au printemps, Gaho me tatoua le visage avec la représentation de l'un de leurs dieux. Puis elle me perça l'oreille, et me fit don de l'une de ses boucles d'oreilles. Elle signifiait de cette façon que j'étais un bon chasseur, que j'avais ma place parmi eux, et qu'elle m'accordait une grande valeur. Après quoi, elle fit

parvenir un message à une autre tribu avec laquelle elle voulait s'allier. Elle complotait de me marier à la fille de l'un de leurs guerriers. C'était une bonne manière d'établir une paix durable entre les deux tribus.

— La fille était-elle jolie ? ne put s'empêcher de demander Béatrice.

— Oui. Mais elle était très jeune, à peine seize ans, et je n'avais aucun désir de l'épouser. Je ne voulais pas d'une femme et d'enfants qui m'auraient définitivement attaché à Gaho et aux siens. Je n'avais qu'une idée en tête : rentrer en Angleterre.

— Qu'as-tu fait, alors ?

— Je me suis débrouillé pour parler avec la fille. En théorie, c'était interdit. Mais puisque j'étais censé la courtiser, les aînés ont fermé les yeux. J'ai vite découvert que ma « fiancée » avait déjà un soupirant. Un esclave, comme moi, mais d'une autre tribu. Dès lors, tout a été très facile. J'ai donné au jeune homme en question tout ce que je possédais de valeur – des fourrures, des babioles – et que j'avais réussi amasser en près de trois années de captivité. Et la nuit d'après, ma fiancée s'enfuit avec son amoureux.

— C'était gentil de ta part, commenta Béatrice.

Il se rinça le visage pour se débarrasser des restes de savon.

— Non. La gentillesse n'avait rien à voir là-dedans. Je voulais m'enfuir, rentrer chez moi, retrouver mon existence d'avant. Si j'avais épousé cette fille, cet objectif aurait été beaucoup plus difficile à atteindre. Je serais devenu réellement un parent de Gaho, et je n'aurais sans doute jamais revu l'Angleterre.

Il s'essuya le visage avec une serviette, puis la reposa et se tourna vers Béatrice, le regard sombre.

— Mais, à cause de moi, Gaho et toute sa tribu furent massacrées.

— Quoi ?

Ses lèvres s'étirèrent sur un rictus amer.

— Il m'a fallu quatre années supplémentaires pour réunir de quoi m'enfuir le jour où l'occasion se présenterait. La sixième année de ma captivité, un négociant français commença à rendre régulièrement visite à la tribu et, petit à petit, je réussis à

le convaincre de m'aider à fuir, alors même qu'il risquait sa vie. Nous marchâmes trois jours à travers bois jusqu'à son campement. Et là, j'appris que les ennemis de Gaho projetaient d'attaquer sa tribu. J'étais fatigué et affamé, mais je peux t'assurer que je suis retourné au village en courant. Je voulais sauver celle qui m'avait sauvé.

Il contempla ses mains.

— Je suis arrivé trop tard. Ils étaient tous morts. Hommes et femmes. Jeunes et vieux. Le campement n'était plus qu'un amas de ruines fumantes. J'ai cherché Gaho, retournant les cadavres pour la trouver.

— Et tu l'as trouvée ? murmura Béatrice.

Il ferma les yeux.

— Je l'ai reconnue à sa robe. Ses yeux sans vie fixaient le ciel dans son visage ensanglanté. Elle avait été scalpée.

— C'est épouvantable... Je suis désolée.

— Tu n'as pas à l'être, répliqua-t-il, le visage dur. C'était une vieille Indienne. Elle n'était rien pour moi.

Béatrice se redressa dans le lit.

— Mais, Reynaud... tu viens de m'expliquer qu'elle t'avait sauvé deux fois la vie. Qu'elle t'avait traité comme un fils. Je suis sûr que tu l'aimais.

— Tu ne comprends pas.

Il prit son poignard et l'examina si longuement qu'elle crut qu'il s'en tiendrait là.

— La tribu qui les avait attaqués était précisément celle avec laquelle elle avait voulu faire la paix trois ans plus tôt, dit-il finalement. Celle au sein de laquelle j'aurais dû me marier.

Béatrice demeura muette. Elle le fixait, bouleversée.

— Si j'avais vraiment aimé Gaho, j'aurais accepté ce mariage, pour assurer la sécurité de sa tribu. Mais je ne l'ai pas fait. Tout le temps que j'ai vécu auprès d'eux, je n'ai pensé qu'à rentrer en Angleterre. Rien d'autre n'avait d'importance.

Il glissa son poignard dans le fourreau attaché à sa ceinture.

— Après avoir enterré Gaho et les siens, j'ai passé plusieurs mois dans les bois, évitant aussi bien les Indiens que les Français, jusqu'à ce que je me retrouve enfin en territoire

anglais. Mais à chaque pas je me rappelais que j'avais sacrifié la tribu de Gaho pour ma liberté.

— Reynaud...

— Non, la coupa-t-il durement. Tu voulais savoir, alors laisse-moi terminer. J'avais très peu d'argent, et aucun ami. Dans le premier port que j'ai atteint, j'ai signé comme assistant cuistot sur un bateau afin de payer ma traversée.

— Et c'est sur ce bateau que tu as contracté la fièvre.

Il acquiesça.

— Dans les bois, j'avais vécu de baies et de viande séchée. Je n'avais plus que la peau sur les os. Et la pitance, sur les bateaux, n'est guère nourrissante. Je suis tombé malade durant la traversée.

— Tu as de la chance d'avoir survécu.

— J'avais un but, qui me permettait de tenir. Je ne voulais pas mourir avant d'avoir revu mon pays, et ma maison. Et sur ce bateau je fis un vœu : celui de ne plus jamais servir quiconque. Plutôt mourir que d'être de nouveau prisonnier. Car si cela devait m'arriver, alors j'aurais laissé massacer Gaho pour rien. Tu comprends ?

Béatrice hocha la tête. Elle comprenait qu'il ne pourrait jamais oublier sa captivité — elle demeurerait pour toujours tatouée sur son visage, gravée dans son corps —, ni la promesse qu'il s'était faite à lui-même de ne plus jamais se soumettre à la volonté d'autrui. C'était un homme dur, à la volonté de fer.

— Maintenant, tu sais, conclut-il.

Il enfila sa chemise et quitta la pièce sans un regard en arrière.

Béatrice était sous le choc. Son histoire était pire, encore, que ce qu'elle avait imaginé, parce que désormais elle *savait* : jamais Reynaud ne s'autorisera à l'aimer.

Pourquoi Béatrice avait-elle insisté pour qu'il lui raconte son histoire ? s'interrogeait Reynaud en gagnant le rez-de-chaussée. Qu'attendait-elle de lui ? Ne s'était-il pas montré jusqu'ici un mari attentif et un bon amant ? Que voulait-elle de plus ?

Et pourquoi justement aujourd’hui ? Il avait besoin d’être en possession de tous ses moyens pour affronter l’épreuve qui l’attendait au Parlement. Ce soir, il s’excuserait de son départ abrupt en lui apportant des fleurs – du muguet, puisque c’était ce qu’elle aimait d’après Jeremy. Mais dans l’immédiat, il devait retrouver ses avocats, et il n’était pas question qu’il rate ce rendez-vous.

Il descendait le perron, encore soucieux au sujet de Béatrice, quand on l’appela par son nom. Il tourna la tête, pour se retrouver face à une vision du passé.

Alistair Munrœ venait à sa rencontre. Son visage portait les stigmates de tortures indiennes rituelles.

Reynaud tressaillit.

— Horrible, n’est-ce pas ? commenta Munrœ.

Sa joue gauche portait un mélange de cicatrices dues à une lame et de brûlures. Un cache de tissu noir lui masquait l’œil.

— Avez-vous crié ? lui demanda Reynaud de but en blanc.

Munrœ secoua la tête.

— Non.

— Alors vous étiez un prisonnier de choix. Si vous n’aviez pas été secouru, vous auriez été torturé jusqu’à la mort. Ensuite, les hommes de la tribu vous auraient arraché le cœur, et ils en auraient tous mangé un morceau afin de s’approprier votre courage et s’en servir lors d’une prochaine attaque.

Munrœ éclata de rire.

— Personne ne m’avait encore jamais parlé aussi franchement de mes cicatrices.

Reynaud haussa les épaules.

— Ce sont des marques d’honneur. J’ai les mêmes dans le dos.

Munrœ l’examina d’un air pensif.

— Vous devez avoir le cuir dur pour avoir survécu sept ans là-bas.

— On peut le dire, admit Reynaud. Avez-vous déjà vu Vale ?

— Oui. Il paraît que je pourrais vous rendre un petit service.

— En fait, j’aurais deux faveurs à vous demander...

Lord Hasselthorpe grimpa dans sa voiture, et frappa le plafond de l'habitacle avec sa canne pour donner au cocher le signal du départ. Puis il sortit un carnet de sa poche. Il avait la conviction que le projet de loi ridicule de Wheaton serait rejeté. À une courte majorité, mais rejeté quand même. Le gouvernement n'avait pas les moyens de dilapider l'argent de la Couronne pour des soiffards au prétexte qu'ils avaient, par le passé, servi dans l'armée de Sa Majesté. Toutefois, la prudence s'imposait. Aussi ouvrit-il son carnet pour relire le discours qu'il s'apprêtait à prononcer contre ce projet absurde.

Il était si absorbé qu'il mit un moment à s'apercevoir que la voiture passait devant Hyde Park.

Il flanqua un coup de canne contre le plafond.

— Arrêtez-vous immédiatement ! Vous avez pris la mauvaise direction.

L'attelage se rangea le long du trottoir, et s'immobilisa. Hasselthorpe s'apprêtait à passer un savon au cocher, mais avant qu'il atteigne la poignée de la portière, celle-ci s'ouvrit à la volée sur un visage familier.

— Que diable faites-vous là ? rugit-il.

## 16

*Longue Épée vivait désormais avec la princesse et son père dans le château de ce dernier : Ses journées n'étaient que joie et bonheur. La nourriture était riche et abondante. Il portait de beaux vêtements. Il n'avait plus à se battre contre des créatures monstrueuses. Et la princesse était de charmante compagnie. En fait, plus il passait de temps avec elle, et plus il aurait aimé que cela dure toujours.*

*Mais il savait que c'était impossible. Son année sur terre touchait bientôt à sa fin, et le roi des Gobelins ne tarderait pas à réclamer son retour...*

L'architecture gothique du palais de Westminster lui donnait un petit air conservateur qui n'était pas pour déplaire aux parlementaires les plus âgés. Reynaud y était venu quelques fois, jeune homme, pour accompagner son père qui siégeait à la Chambre des lords. Il y revenait aujourd'hui pour défendre son titre, qui avait été celui de son père, et dont il aurait dû logiquement hériter sans avoir à s'en justifier.

Comme il pénétrait dans l'imposante bâtisse, il carra les épaules et leva le menton. Il lui apparut qu'il se tenait de même à l'armée, avant chaque bataille.

C'était certes une bataille qui l'attendait, mais qu'il ne pourrait gagner qu'avec son intelligence.

Il traversa l'immense entrée voûtée, emprunta un couloir qui conduisait à une volée de marches qui débouchait sur un autre couloir bordé de portes en bois sombre. Un huissier se tenait devant l'une d'elles.

Il s'inclina devant Reynaud.

— Ils vous attendent à l'intérieur, milord.

— Merci.

La petite pièce sombre dans laquelle il pénétra était sommairement meublée. Quatre rangées de bancs faisaient face à une longue table en bois derrière laquelle se dressait un fauteuil. Les bancs étaient presque pleins. Il y avait là la vingtaine de parlementaires désignés pour siéger dans la commission qui devait statuer sur le cas de Reynaud. Le bruit de leurs conversations résonnait dans la pièce.

Reynaud s'installa à une place libre, et le président de la commission, lord Travers, qui s'entretenait avec l'oncle de Béatrice assis dans la première rangée, gagna son fauteuil, derrière la table.

— Pouvons-nous commencer, messieurs ?

Le silence retomba graduellement, encore que quelques lords continuaient de chuchoter.

Lord Travers résuma brièvement le cas qui justifiait la tenue de cette commission, puis il appela Reynaud.

Celui-ci prit une profonde inspiration, avant de se lever et de s'avancer vers la table, pour faire face à ses pairs.

— Messieurs, je me présente aujourd'hui devant vous pour défendre le titre que mon père, mon grand-père, mon arrière-grand-père et encore son père avant lui ont toujours possédé. Je ne fais que vous réclamer ce qui me revient de droit par la naissance. On vous a remis des papiers attestant de mon identité. Mais je suppose que là ne réside pas le problème.

Il marqua une pause, parcourut du regard les hommes réunis pour le juger ; aucun ne lui parut particulièrement sympathique.

— La difficulté, reprit-il, sera de me défendre contre l'accusation que mon adversaire à l'intention de porter contre moi, à savoir que je suis fou.

À ces mots, quelques lords froncèrent les sourcils. D'autres échangèrent quelques mots à voix basse. Reynaud savait qu'il prenait un risque en choisissant l'attaque frontale, mais c'était un risque calculé.

Il attendit que les murmures se soient tus avant de reprendre :

— Je ne suis pas fou. Je suis un officier de l'armée de Sa Majesté, qui a partagé plus que son lot de combats et

d'engagements contre l'ennemi. Si je suis fou, alors tous les officiers qui sont montés au front, dans un enfer de feu et de sang, qui sont rentrés chez eux avec un bras ou un œil en moins, qui font des cauchemars la nuit, sont fous. Jetez l'opprobre sur moi, et vous jetterez l'opprobre sur tous les hommes valeureux qui ont combattu pour ce pays.

Les murmures reprirent de plus belle, mais Reynaud força la voix, afin de les couvrir.

— Accordez-moi ce qui m'appartient, messieurs. Je n'en demande pas plus. Ce titre de comte de Blanchard, *mon* titre, appartenait à mon père. Il reviendra un jour à mon fils.

Le brouhaha devint indescriptible. Reynaud retourna s'asseoir en se demandant s'il avait récupéré son titre, ou s'il l'avait perdu à jamais.

Algernon Downey, duc de Lister, s'apprêtait à rejoindre la Chambre des lords, mais il s'arrêta sur le perron de sa demeure pour déclarer à son secrétaire :

— Je suis à bout de patience. Dites à ma tante que si elle est fâchée avec les chiffres, elle n'a qu'à engager quelqu'un qui s'y connaisse mieux qu'elle. En attendant, je n'ai pas l'intention de lui donner le moindre penny du trimestre. Quelques refus de fournisseurs l'aideront peut-être à se montrer moins dépensiére.

— Oui, Votre Grâce, acquiesça le secrétaire.

Lister tourna les talons pour rejoindre sa voiture.

Mais il s'arrêta de nouveau en découvrant une ravissante jeune femme, en robe verte, au pied des marches.

— Madeleine ! Que fais-tu là ?

La jeune femme bomba la poitrine, qu'elle avait ravissante.

— Ce que je fais là ?

Une petite toux sèche résonna dans le dos de Lister. Se retournant, il vit que son secrétaire reluquait sa maîtresse.

— Rentrez à l'intérieur, ordonna-t-il, et faites en sorte que ma femme ne s'approche pas de la porte.

Le secrétaire parut déçu, mais il s'exécuta.

Cette fois, Lister descendit pour de bon les marches.

— Tu sais bien que tu ne dois pas venir chez moi, Madeleine. Si c'est une tentative de chantage...

— Du chantage ? Oh, c'est la meilleure ! répliqua-t-elle. Et pourrais-tu me dire ce qu'elle fait ici ?

Lister suivit la direction qu'indiquait son doigt et...

— Demeter ? Je ne comprends pas...

Une coquette blonde aux hanches rebondies croisa les bras sur sa généreuse poitrine.

— Et moi, tu crois que je comprends ? J'ai reçu cette lettre, fit-elle en brandissant un bout de papier, me demandant de venir ici sur-le-champ si j'avais un peu d'affection pour toi.

Lister tenta de se ressaisir. Ses ancêtres avaient combattu à la bataille d'Hastings, et il était le cinquième homme le plus riche d'Angleterre. Que deux de ses maîtresses se présentent en même temps à sa porte avait certes de quoi le déconcerter, mais enfin, un homme de son expérience et de son rang...

— Qu'est-ce qui se passe ici ? s'exclama Evelyn, une autre de ses maîtresses, en tournant au coin de la rue.

Grande, pulpeuse, le cheveu d'un noir de jais, elle lui jeta l'un de ces regards brûlants qui, d'ordinaire, lui embrasaient les sangs.

— Si c'est ta façon de me signifier mon congé, Algernon, tu le regretteras, crois-moi.

Lister grimaça. Il détestait qu'Evelyn l'appelle par son prénom.

Il ouvrit la bouche pour répondre, et se trouva à court de mots, une situation totalement inédite. Cela lui rappelait ce rêve atroce qu'il avait fait une fois : il montait à la tribune de la Chambre des lords pour y prononcer un discours, et s'apercevait tout à coup qu'il était en caleçon. Voir ses maîtresses débouler en même temps devant sa porte tenait vraiment du cauchemar.

Heureusement, toutes n'étaient pas là. Il manquait...

Un phaéton remontait la rue, conduit par une élégante jeune femme. Un laquais en livrée pourpre se tenait à l'arrière. Toutes les têtes se tournèrent avec un bel ensemble.

Lister regarda l'attelage approcher avec la résignation d'un homme face au peloton d'exécution. Francesca immobilisa sa voiture au bas du perron.

— À quoi rime tout ceci ? s'enquit-elle avec un irrésistible accent français. Sa Grâce jouerait-elle un mauvais tour à sa pauvre petite Francesca ?

Il y eut un affreux silence.

Puis Evelyn pivota et fixa Lister d'un regard assassin :

— Comment se fait-il *qu'elle* possède un phaéton ?

Toutes ces dames se mirent à parler en même temps. C'est alors que Lister remarqua, à quelques mètres de là, un gentleman avec un cache noir sur un œil. Il souleva légèrement son chapeau en manière de salut.

Lister cligna des yeux. Ce n'était quand même pas...

Mais il n'eut pas le temps d'approfondir la question. Ses quatre maîtresses s'apprétaient à fondre sur lui. La Chambre des lords attendrait.

Reynaud essayait de jauger son auditoire, mais c'était presque impossible. Ces messieurs parlaient avec animation entre eux. Un ou deux lui avaient adressé un regard curieux, mais personne ne lui avait souri.

Puis ce fut au tour de l'usurpateur de défendre sa cause.

Il s'approcha de la table, se racla la gorge, et commença sa plaidoirie. Mais sa voix était si faible que plusieurs lords lui demandèrent de hausser le ton.

Et soudain, Reynaud éprouva de la pitié pour lui. Reginald avait dépassé la soixantaine et, de toute évidence, ce n'était pas un orateur. Reynaud ne se souvenait pas vraiment de lui. Était-il venu à la maison pour Noël avec sa femme quand il était enfant ? Il n'aurait su le dire.

Une chose était sûre : Reginald ne s'était pas attendu à hériter du titre – il était un parent trop éloigné de Reynaud. Avait-il célébré la nouvelle de sa mort ? C'était peu probable. Mais devenir le comte de Blanchard avait très certainement constitué le couronnement de son existence.

Reginald en avait déjà terminé. Sa plaidoirie tenait à peu de chose : il était le comte, un point c'est tout.

Le président le remercia et l'invita à regagner sa place. L'oncle de Béatrice retrouva son banc avec un soulagement manifeste.

Puis lord Travers appela au vote.

Le sang de Reynaud cognait si fort à ses tempes, qu'il n'entendit pas le début du verdict. Quand enfin il y parvint, un grand sourire éclaira son visage.

— ... Par conséquent, la présente commission recommandera à notre roi, Sa Majesté George III, que Reynaud Michael Paul St Aubyn se voie décerner le titre de comte de Blanchard.

Le président continua, énumérant la litanie des autres titres nobiliaires de Reynaud, mais celui-ci n'écoutait plus. Un sentiment de triomphe lui gonflait la poitrine. Le lord, assis à côté de lui lui donna une bourrade dans le dos, et un autre, derrière lui, se pencha pour lui chuchoter :

— Bien joué, Blanchard.

Dieu que c'était bon d'être enfin appelé par son titre !

Le président se leva, et toute l'assistance l'imita d'un seul mouvement. Nombre de messieurs s'approchèrent de Reynaud pour le féliciter. Il constata, non sans cynisme, qu'en moins d'une heure, il était passé du statut de fou à celui d'aristocrate influent. Béatrice avait raison. Il disposait d'un authentique pouvoir, désormais. Et il pourrait l'utiliser pour faire le bien s'il le désirait.

Il aperçut Reginald près de la porte. Il était seul, à présent, tout son pouvoir envolé. L'oncle de Béatrice croisa son regard et hocha la tête. C'était une façon courtoise de reconnaître sa défaite, et Reynaud aurait voulu le rejoindre, mais il fut empêché par les lords qui se pressaient autour de lui. Et l'instant d'après, Reginald avait quitté la pièce.

Lord Travers vint le féliciter.

— Tout sera réglé très rapidement, maintenant, expliqua-t-il. Le secrétaire de la commission expédiera dans la journée notre recommandation à Sa Majesté.

— À ce sujet... commença Reynaud, mais il fut interrompu par un brouhaha.

Un grand jeune homme aux yeux bleus proéminents et au visage rougeaud fit irruption dans la pièce.

— Votre Majesté ! s'exclama lord Travers. Que nous vaut l'honneur de votre visite ?

— Nous venons signer votre papier ! répliqua le roi George. Mon Dieu ce que cette pièce est sinistre ! ajouta-t-il, et, se tournant vers Reynaud : Vous êtes Blanchard ?

— Oui, répondit Reynaud en s'inclinant. C'est un honneur de vous rencontrer, Votre Majesté.

— Sir Alistair Munroe nous a raconté que vous aviez été capturé par les sauvages, répliqua le roi. Nous aimerions beaucoup entendre votre histoire de votre bouche. Venez prendre le thé au palais. Et amenez donc votre épouse.

Réprimant un sourire, Reynaud s'inclina de nouveau.

— Merci, Votre Majesté.

— Maintenant, où est cette recommandation ? demanda le roi en regardant autour de lui comme s'il allait tomber du plafond.

— Vous êtes vraiment venu signer la recommandation ? s'exclama lord Travers, éberlué. Walter, apportez une plume et du papier. Nous allons soumettre la recommandation à la signature de Sa Majesté.

Le secrétaire quitta la pièce en courant.

— Comme cela, dès que nous aurons signé, vous pourrez siéger à la Chambre des lords, conclut le roi avec un grand sourire.

— Je vois que Sa Majesté avait tout prévu, commenta lord Travers, narquois.

— Ah oui ? fit le roi.

Lord Travers ne se laissa pas duper par son air innocent.

— Je crois savoir, Votre Majesté, que la Chambre des lords s'apprête justement à entrer en session.

— Que diable faites-vous ? rugit Hasselthorpe, à l'adresse de Samuel Hartley qui, non content d'ouvrir la portière de sa voiture, grimpa à l'intérieur comme s'il en avait le droit.

— Désolé, répondit Hartley, je croyais que vous vous étiez arrêté pour me déposer quelque part.

— Quoi ? s'étrangla Hasselthorpe. De quel droit vous permettez-vous de réquisitionner ma voiture ?

Hartley croisa tranquillement les bras sur sa poitrine.

— Oh, pas de grands mots ! Vous n'allez pas me dire que ça vous dérange de me déposer...

— On m'attend à la Chambre des lords ! Je dois y prononcer un discours. Bien sûr que ça me dérange !

— Alors, vous devriez prévenir votre cocher. Nous sommes dans la mauvaise direction.

Hasselthorpe frappa de nouveau au toit de l'habitacle pour ordonner l'arrêt.

Dix minutes plus tard, après s'être disputé avec son cocher, qui semblait avoir perdu tout sens de l'orientation, Hasselthorpe regagna son siège.

Hartley secoua la tête d'un air compatissant.

— C'est de plus en plus difficile de trouver du bon personnel, commenta-t-il. Vous croyez que votre cocher boit ?

— Ou il boit, ou il est devenu fou, grommela Hasselthorpe.

Au train où allaient les choses, la séance du Parlement serait close quand ils franchiraient enfin les grilles de Westminster. Il tritura nerveusement son carnet. Ce vote était très important. Il démontrerait sa capacité à diriger et à orienter le parti.

— Au fait, dit Hartley, interrompant ses pensées, j'avais une question à vous poser. À qui faisiez-vous allusion quand vous avez dit à sir Munrœ que le traître de Spinner's Falls avait une mère française ?

Hasselthorpe en resta bouche bée.

— Quoi ?

— Parce que j'ai eu beau chercher, reprit Hartley, à ma connaissance, le seul officier de Spinner's Falls qui ait une mère française, c'est Reynaud St Aubyn. Votre frère était aussi du 28<sup>e</sup> régiment d'infanterie, n'est-ce pas ? Le lieutenant Thomas Maddock. Un bon soldat, pour autant que je me souvienne. Si c'est lui qui vous a écrit que le traître avait une mère française, sans doute avait-il quelqu'un d'autre à l'esprit, non ?

— Je ne vois pas de quoi vous parlez, assura Hasselthorpe. Je n'ai jamais dit à Munrœ quoi que ce soit à propos de mères françaises.

Hartley garda le silence un moment, se contentant de le regarder.

Hasselthorpe sentit ses mains devenir moites.

— Non ? dit finalement Hartley. C'est bizarre. Munrœ a pourtant gardé un souvenir très net de cette conversation.

— Il devait avoir bu, trancha Hasselthorpe, cassant.

Hartley sourit, comme s'il avait fourni la mauvaise réponse.

— Peut-être. Vous savez, j'avais presque failli oublier votre frère Thomas.

Hasselthorpe s'humecta les lèvres. Il avait trop chaud. Cette voiture ressemblait à une souricière.

— C'était votre aîné, n'est-ce pas ? demanda Hartley.

## 17

*Plus la fin de son année sur terre approchait, et plus Longue Épée était déprimé au point que la princesse Sérénité finit par s'inquiéter pour sa santé. Pourtant, bien qu'il fût distrait et d'humeur sombre, il demeurait fort et vigoureux. La princesse en conclut donc que le problème résidait ailleurs. Et pour découvrir la vérité, elle le questionna sans relâche, de jour comme de nuit, si bien qu'il n'eut d'autre choix que de lui confesser son histoire. Comment il avait conclu un marché de dupe avec le roi des Gobelins. Pourquoi il ne resterait qu'un an sur terre, à moins de trouver quelqu'un qui accepte, de son plein gré, de prendre sa place dans le royaume des Gobelins. Comment, s'il échouait à se trouver un remplaçant, il serait condamné à être l'esclave du roi des Gobelins pour l'éternité...*

— Westminster est si terriblement masculin, commenta Lottie, alors que Béatrice et elle s'arrêtaient dans le hall du bâtiment abritant le Parlement.

— Masculin ? répéta Béatrice en contemplant le plafond voûté noirci par les ans. Je ne sais pas ce que tu entends exactement par là, mais ce qui est sûr, c'est que tout cela aurait besoin d'un bon nettoyage.

— Ce que je veux dire, expliqua Lottie en glissant le bras sous celui de son amie, c'est que l'endroit est tellement bouffi d'importance qu'on ne remarquera même pas deux simples femmes !

Béatrice lui coula un regard de biais. Lottie était, comme toujours, très élégante dans une robe rayée brun et pourpre.

— Ce n'est qu'un bâtiment, Lottie.

— Je sais. Mais tous les bâtiments, du moins les très grands, ont une personnalité. T'ai-je raconté le frisson que j'ai ressenti l'été dernier, à St Paul ?

— Tu te tenais peut-être dans un courant d'air, objecta Béatrice, avec son sens pratique habituel. Quelle direction prenons-nous ?

— À droite, répondit Lottie sans hésiter. À gauche, c'est la galerie pour les visiteurs des communes. Celle des lords ne peut que se trouver à droite.

Béatrice trouvait la déduction hasardeuse. Mais elle n'était encore jamais venue au Parlement, contrairement à Lottie, elle la suivit donc.

Il s'avéra — chance ou hasard — que celle-ci avait raison. Après avoir remonté un couloir, elles gravirent un escalier, et un huissier les introduisit dans le côté de la galerie des visiteurs réservé aux dames.

À leurs pieds s'étendait une vaste salle avec, des deux côtés, des rangées de bancs disposées en gradins, un peu comme dans le chœur d'une cathédrale. Les bancs étaient recouverts de coussins écarlates. Au milieu se dressait une longue table. Des fauteuils trônaient à un bout de la salle. L'un d'eux était occupé par un lord en habit d'apparat — probablement le président de séance. La galerie courait sur trois côtés de la salle.

— Je croyais qu'ils étaient en session ? s'étonna Béatrice.

— Ils le sont, assura Lottie.

Quelques vénérables lords somnolaient sur leurs coussins malgré le brouhaha dû aux parlementaires rassemblés en petits groupes qui conversaient avec animation. Un gentleman se tenait à l'extrémité de la table et prononçait apparemment un discours, mais certains messieurs semblaient le chahuter sans vergogne.

— Le travail parlementaire peut paraître étrange à un œil non averti, ajouta Lottie.

— C'est lord Phillips ! s'exclama Béatrice, désappointée, en reconnaissant l'orateur. Je crains que la partie ne s'engage mal pour M. Wheaton.

Lord Phillips était l'un des plus ardents soutiens du projet de M. Wheaton au sein de la Chambre des lords, mais c'était manifestement un piètre orateur.

— En effet, acquiesça Lottie, tout aussi déçue.

Il y eut soudain de l'agitation près de l'entrée, mais celle-ci se trouvant sous la galerie, il était impossible de voir qui venait d'arriver. Puis Reynaud traversa la salle, et le cœur de Béatrice fit un bond dans sa poitrine. Il était si beau, si sûr de lui. Il se dirigea droit vers le président de séance tandis que tous les regards convergeaient sur lui.

— Que fait-il là ? s'étonna Lottie.

— Il a dû récupérer son titre, murmura Béatrice.

Elle se réjouissait pour Reynaud, mais se désolait pour oncle Reggie. Il devait être effondré.

— Mais pour siéger parmi les lords, il faudrait que le roi ait approuvé le verdict de la commission, insista Lottie.

— Il a peut-être obtenu une dispense spéciale ?

— Du roi lui-même, précisa une voix masculine, depuis la partie de la galerie réservée aux hommes.

— Nathan ! s'exclama Lottie.

M. Graham salua sa femme, et s'approcha de la rambarde qui séparait la galerie en deux.

— Reynaud a récupéré son titre, et le roi s'est déplacé jusqu'à Westminster pour confirmer et signer le jugement.

— Bonté divine ! souffla Béatrice. Mais alors, il va participer au vote sur le projet de M. Wheaton !

Restait à savoir s'il voterait pour ou contre le texte.

Le président de séance donna soudain de la voix.

— Le comte de Blanchard va maintenant s'exprimer sur ce texte, annonça-t-il.

Béatrice retint son souffle.

Reynaud s'approcha de la table, et attendit que le silence se fasse.

— Messieurs, commença-t-il, ce texte de loi vient de vous être expliqué par lord Phillips. Il s'agit d'offrir une pension décente à tous les valeureux soldats qui ont combattu pour ce pays et pour Sa Majesté. Je sais que certaines personnes considèrent leur courage comme un dû, et qu'ils jugent inutile d'assurer leurs vieux jours.

Un murmure parcourut l'assistance.

— Ces personnes s'imaginent sans doute que marcher trente kilomètres dans la boue et sous la pluie est une partie de plaisir.

Les murmures s'amplifièrent.

— Ces mêmes personnes doivent également penser qu'affronter le canon de l'ennemi est une expérience enrichissante. Et qu'entendre les cris des hommes tombés au combat est une musique agréable aux oreilles.

Ce n'était plus un murmure, à présent, mais une clameur.

— Ces mêmes personnes, ajouta Reynaud, forçant la voix pour couvrir le tumulte, trouveraient sans doute charmant de perdre un membre ou un œil, ou de revenir de la guerre avec des marques de torture telles que *celles-ci*.

Oscillant entre horreur et fierté, Béatrice porta la main à sa bouche pour retenir un cri. Car Reynaud venait d'ôter sa redingote et son gilet, et de faire glisser sa chemise sur ses épaules pour dévoiler le haut de son dos.

Un silence stupéfait s'abattit sur la salle tandis que Reynaud pivotait sur place afin que tous voient les cicatrices qui couvraient son dos.

Puis il se débarrassa complètement de sa chemise, et la jeta par terre.

— S'il se trouve l'une de ces personnes dans cette assemblée, reprit-il d'une voix solennelle, laissons-la voter contre ce texte de loi.

Tous les lords se levèrent en poussant des acclamations.

— Du calme ! tonnait le président de séance. Messieurs, du calme !

Mais il criait dans le vide.

Reynaud se tenait droit devant l'assemblée, exhibant fièrement les cicatrices dont il avait auparavant tellement honte. À un moment, il leva les yeux et aperçut Béatrice, qui, les larmes aux yeux, applaudissait à tout rompre. Il lui adressa un petit signe de tête avant de reporter son attention sur ses pairs.

— Il a gagné ! s'exclama M. Graham. Ils vont voter, mais ce ne sera qu'une formalité. De toute façon, votre oncle ne fait plus partie de la Chambre des lords, et Hasselthorpe et Lister ne se sont pas montrés.

Lottie se pencha vers lui.

— Tu dois être déçu.

M. Graham secoua la tête, avant d'enjamber crânement la séparation de la galerie.

— J'ai décidé qu'Hasselthorpe ne serait pas un bon chef, et je n'ai plus envie de le suivre, répondit-il, avant d'ajouter à l'adresse de Béatrice : Je suis presque sûr que c'est lui qui est à l'origine de l'incident du bal de Mlle Molyneux. Quoi qu'il en soit, j'étais résolu à voter pour le texte de M. Wheaton.

— Oh, Nathan ! s'écria Lottie.

Et elle se jeta à son cou.

Béatrice détourna les yeux en réprimant un sourire tandis que Lottie et son mari s'étreignaient.

— Monsieur ! Monsieur ! protesta un huissier. Les gentlemen ne sont pas admis dans la partie de la galerie réservée aux dames !

M. Graham tourna un instant la tête dans sa direction.

— C'est ma femme, bon sang ! répliqua-t-il, puis, plongeant son regard dans celui de Lottie : Et je l'aime.

Là-dessus, il l'embrassa à pleine bouche.

Ce fut trop pour Béatrice, déjà submergée d'émotion. Incapable de retenir davantage ses larmes, elle quitta la galerie, autant pour laisser un peu d'intimité à Lottie que pour se ressaisir.

Après avoir regagné le rez-de-chaussée, elle s'adossa au mur du couloir.

Pourquoi avait-il fait cela ? se demandait-elle. La veille encore, il avait déclaré qu'il ne voulait plus jamais évoquer ses cicatrices. Alors pourquoi les montrer ainsi en public ? Le projet de loi de M. Wheaton lui tenait-il tellement à cœur ? Ou – pensée inouïe – l'avait-il fait pour elle ? Béatrice se reprocha aussitôt son égoïsme. L'avenir de milliers d'anciens soldats était en jeu, et sans doute avait-il agi par pure noblesse d'âme.

Le calme était revenu dans la Chambre des lords tandis que Béatrice réfléchissait à tout cela. Mais soudain, les parlementaires se déchaînèrent de nouveau, criant : « Blanchard ! Blanchard ! », comme une acclamation de triomphe. Le cœur rempli de joie, elle pivota pour regagner la galerie, ce faisant, elle heurta quelqu'un.

Un sourire d'excuse aux lèvres, elle leva les yeux, et se figea.

— Lord Hasselthorpe !

Ce dernier affichait une mine épouvantable. Le teint verdâtre, il transpirait abondamment. Il lui jeta un regard glacial.

— Lady Blanchard.

— Au vrai comte de Blanchard ! s'écria Vale, déjà passablement éméché, en levant sa pinte de bière pour porter un toast.

— À Blanchard ! lui firent écho Munrœ, Hartley et les quelques autres qui s'étaient joints à eux dans cette taverne proche de Westminster.

Après avoir nourri des espoirs à leur égard, l'accorte serveuse dispensait à présent ses charmes à une tablée de marins en goguette. Reynaud ne put s'empêcher de penser que, sept ans plus tôt, Vale n'aurait pas résisté longtemps à son opération de séduction.

— Je vous remercie, je vous remercie tous, dit-il à l'attention de la tablée.

Il n'en était qu'à sa deuxième pinte, malgré les encouragements de Vale à boire davantage. Il tenait à demeurer alerte, au cas où un danger se présenterait — un reste, sans doute, de ses années de captivité.

— Sans votre aide, messieurs, reprit-il, l'épreuve aurait été beaucoup plus difficile. Je tiens en particulier à saluer l'action de Munrœ, qui a su empêcher un certain duc de venir à Westminster.

— Hourra pour lui ! rugirent tous les clients de la taverne, quand bien même la plupart ignoraient la raison de cette acclamation.

Munrœ sourit et inclina la tête.

Reynaud se tourna vers Vale.

— Je salue également Jasper, dont le vote a été décisif pour faire passer la loi de M. Wheaton.

Vale rougit, mais peut-être ses soudaines couleurs étaient-elles dues à la bière.

— Et merci à Hartley, qui a retardé le principal opposant au projet de loi !

Les hourras recommencèrent pour Hartley, qui inclina aussi la tête en manière de remerciement. Son regard, toutefois, était demeuré grave. Il attendit que le calme soit revenu et que les autres clients soient retournés à leurs affaires, pour glisser à la tablée :

— Il y a une chose que vous devez savoir au sujet d'Hasselthorpe.

— Quoi ? demanda Vale, qui ne paraissait plus du tout ivre soudain.

— Il a nié avoir dit à Munrœ que la mère du traître était française.

Un autre que lui aurait sans doute protesté avec la plus grande énergie. Mais Munrœ se contenta de hausser les sourcils.

— Vraiment ?

Reynaud reposa sa pinte sur la table.

— Pourquoi aurait-il menti à Hartley ? réfléchit-il à haute voix.

Il sentait qu'ils étaient sur le point de découvrir quelque chose.

— Peut-être est-ce sa première affirmation qui était un mensonge, avança Hartley.

— Que veux-tu dire ? demanda Vale.

— Quand il a dit à Munrœ que la mère du traître était française, Reynaud était censé être mort. Hasselthorpe ne risquait rien en faisant porter les soupçons sur lui. En outre, il se doutait que Munrœ préférerait garder l'information pour lui, sachant qu'elle serait difficile à supporter pour Vale, notamment. Pourquoi remuer la boue, puisque le traître était mort ?

Munrœ acquiesça.

— En effet. J'ai bien failli ne jamais le dire à Vale. Mais j'ai fini par juger que la vérité, même amère, valait mieux que des mensonges.

— Et c'est heureux que tu aies raisonné ainsi, assura Hartley. Car au retour de Reynaud, Hasselthorpe s'est retrouvé

acculé. Devait-il persister dans son mensonge, et accuser un homme qui était en vie ? Ou devait-il traiter Munrœ de menteur ? Quoi qu'il en soit, il avait besoin d'écartier au plus vite les soupçons de sa personne.

— Tu penses donc qu'Hasselthorpe serait le traître ? intervint Reynaud. Mais pour quelle raison ?

Hartley se pencha sur la table.

— Réfléchissez. Quand Vale a voulu interroger Hasselthorpe, celui-ci s'est fait tirer dessus – sans gravité. Aussitôt après, il a quitté Londres pour s'enfermer quelque temps dans sa propriété près de Portsmouth. Et quand Munrœ a voulu à son tour le questionner, il a inventé cette histoire de mère française pour décourager toute nouvelle investigation. Dernier point troublant : le frère aîné d'Hasselthorpe – le lieutenant Thomas Maddock – faisait partie du 28<sup>e</sup> régiment d'infanterie.

Vale fronça les sourcils.

— Tu crois qu'il aurait fait décimer tout un régiment, simplement pour hériter du titre de son frère ?

Hartley haussa les épaules.

— C'est un mobile plausible. Nous avons oublié, depuis le début, de nous poser cette question capitale : qui aurait eu intérêt à trahir le 28<sup>e</sup> ? Hasselthorpe a hérité du titre de son frère à la mort de celui-ci. Mais je me suis renseigné : en fait, Maddock est mort peu de temps après leur père, mais il semblerait qu'il n'ait jamais appris la nouvelle de ce décès. Il est tombé à Spinner's Falls avant qu'elle lui parvienne.

— Certes, Hasselthorpe avait un bon motif de vouloir se débarrasser de son frère, intervint Munrœ. Mais comment aurait-il pu parvenir à ses fins ? Notre plan de marche n'était connu que des seuls officiers du 28<sup>e</sup>.

— Des officiers du 28<sup>e</sup>... et de leurs supérieurs qui leur avaient ordonné de rejoindre Fort Edward, fit valoir Reynaud.

Vale se tourna vers lui.

— À quoi penses-tu ?

— Hasselthorpe était l'aide de camp du général Elmsworth, à Québec, expliqua Reynaud. À supposer que Maddock n'ait pas révélé à son frère la route que nous devions prendre,

Hasselthorpe n'aurait eu aucun mal à l'apprendre auprès d'Elmsworth.

— Et il aurait transmis l'information aux Français, conclut Munrœ.

Reynaud acquiesça.

— D'autant que Québec, à cette époque, était en plein chaos, souvenez-vous. Il n'a dû avoir aucune difficulté à entrer en relation avec des officiers français.

— En effet, acquiesça Hartley. La question, maintenant, est de savoir s'il l'a fait ou non ? Pour l'instant, nous n'en sommes qu'aux suppositions. Nous n'avons aucune preuve.

— Eh bien, il ne nous reste plus qu'à les trouver, trancha Reynaud. Vous êtes d'accord ?

— D'accord, répondirent les autres, à l'unisson.

— À la vérité ! proposa Vale, qui leva de nouveau sa bière.

Ils heurtèrent leurs chopes pour donner plus de solennité à leur toast.

Puis Reynaud héla la serveuse :

— Une autre tournée pour moi !

Vale se pencha vers lui.

— Un jeune marié ne devrait-il pas plutôt rentrer chez lui ?  
Reynaud se rembrunit.

— Je ne vais pas tarder à rentrer.

Vale agita les sourcils.

— Te serais-tu disputé avec ta belle ?

— Ça ne te regarde pas, répliqua Reynaud, puis comme Vale le regardait avec insistance, il confessa : Elle croit que je suis incapable d'aimer, si tu veux tout savoir.

— Parce qu'elle ignore que tu l'aimes ? intervint Hartley.

Merveilleux ! Hartley et Munrœ avaient tout entendu...

— Il faut le lui dire, mon vieux, lui conseilla ce dernier.

— Rentre chez toi, conclut Vale. Et dis-lui que tu l'aimes.

Et, pour la toute première fois, Reynaud dut admettre que le conseil romantique de Vale pourrait bien être judicieux.

## 18

*Même si la princesse Sérénité avait épousé Longue Épée pour le récompenser d'avoir sauvé son père, elle en était venue, au fil des jours, à aimer profondément son mari. Quand elle découvrit le terrible destin qui était le sien, elle s'isola pour réfléchir. Après plusieurs longues promenades dans le parc du château, elle prit sa décision : elle s'offrirait au roi des Gobelins pour prendre la place de Longue Épée.*

*Et c'est ainsi que le soir précédent le retour de Longue Épée dans le royaume des Gobelins, la princesse Sérénité droguerait le vin de son mari. Dès que celui-ci se fut endormi, elle l'embrassa tendrement, puis partit à la rencontre du roi des Gobelins...*

Sept années de patiente préparation. Sept années pendant lesquelles il avait soigneusement avancé ses pions sur un échiquier géant – jouant parfois des coups si minuscules que même ses adversaires les plus intelligents n'en avaient pas perçu la véritable signification. Sept années qui auraient dû le conduire à devenir Premier ministre du pays le plus puissant du monde.

Sept années détruites en un seul après-midi, et par un seul homme : Reynaud St Aubyn.

Lorsque Hartley lui avait parlé de Thomas, il avait lu dans son regard qu'il avait tout compris. Pauvre Thomas. Son frère n'avait jamais eu la moindre ambition. Pourquoi aurait-il hérité du titre alors que lui, Richard, saurait en faire un bien meilleur usage ? Mais désormais, son geste d'il y a sept ans se retournait contre lui. Vale, St Aubyn, Hartley et Munroe. Tous réunis à Londres. Et tous cherchant la vérité. Hasselthorpe ne se faisait pas d'illusions : ce n'était plus qu'une question de temps, avant qu'ils ne le fassent arrêter.

Et tout cela parce que St Aubyn était revenu vivant. Il jeta un regard noir à l'épouse de son ennemi, assise en face de lui dans la voiture, Béatrice St Aubyn, née Corning, et désormais comtesse de Blanchard. Pour l'heure, la comtesse était liée et bâillonnée. Elle avait fermé les yeux. Peut-être dormait-elle, bien que ce fût peu probable.

Il ne s'était guère intéressé à elle jusqu'ici – sinon pour remarquer qu'elle faisait une excellente hôtesse pour les thés politiques de son oncle. Elle était assez plaisante à regarder, sans être d'une beauté inoubliable. En tout cas, ce n'était pas vraiment le genre de femme pour laquelle un homme serait prêt à mourir.

Avec un soupir contrarié, il jeta un coup d'œil dehors. C'était une nuit sans lune, si bien qu'il était impossible de voir où ils se trouvaient. Quoi qu'il en soit, il savait, vu l'heure, ils ne devaient plus être très loin de sa propriété du Hampshire. Il avait écrit à Blanchard qu'il attendrait jusqu'à l'aube. Le bateau qui devait le prendre à Portsmouth n'arriverait pas avant 8 heures. Ensuite, il gagnerait la France, puis peut-être la Prusse, ou les Indes orientales. Là-bas, il pourrait facilement changer d'identité, et recommencer une nouvelle vie. Avec assez de capital, il pourrait même refaire fortune.

À condition de disposer d'assez de capital. Il se reprochait, aujourd'hui, d'avoir mobilisé presque tout son argent dans des investissements. Oh, c'étaient de solides investissements, qui lui rapporteraient gros le moment venu ! Mais dans l'immédiat, ils ne lui étaient d'aucune utilité. Il n'avait pu emporter avec lui qu'un peu d'argent liquide, et les bijoux d'Adriana. Cela ne suffirait pas.

Du moins, pas pour financer un nouveau départ.

Béatrice Corning constituait son seul atout. Sa dernière chance de s'enfuir avec assez d'argent pour ne plus s'inquiéter de l'avenir.

Toute la question était de savoir si Blanchard tenait suffisamment à sa femme pour payer la rançon qu'il exigerait... et perdre la vie par la même occasion.

Il était plus de minuit quand Reynaud rentra à Blanchard House. Il avait pas mal bu, mais pas au point de ne pas remarquer une silhouette tapie dans l'ombre, au pied du perron.

— Que faites-vous là ? demanda-t-il, portant la main à son poignard, et prêt à le dégainer s'il le fallait.

La silhouette se révéla être un gamin des rues qui ne devait pas avoir plus de douze ans.

— Il m'a dit que vous me donneriez un shilling, expliqua-t-il.

Reynaud balaya la rue du regard, au cas où ce gamin ne serait qu'une diversion.

— Qui ça ?

— Un monsieur comme vous, répondit le gamin en lui tendant une lettre cachetée.

Reynaud fouilla dans sa poche, et lança un shilling au gamin, qui décampa sans demander son reste. Malgré la pénombre, Reynaud constata qu'il n'y avait aucun nom d'inscrit sur la lettre. Il gravit les marches, rentra chez lui, et salua de la tête le valet en faction dans le hall. Béatrice était probablement déjà couchée, et il était impatient de la rejoindre. Mais cette étrange missive l'intriguait. Il se rendit au salon, ralluma un chandelier aux braises du feu, et décacheta la lettre.

Le texte se résumait à quelques lignes, visiblement écrites à la hâte :

*Je ne serai pas pendu.*

*Apportez-moi les joyaux des Blanchard. Venez seul dans ma propriété du Hampshire. Et n'en parlez à personne. Soyez là avant l'aube. Si vous arrivez après le lever du soleil, ou si vous venez avec des amis, ou si vous venez sans les bijoux, vous retrouverez votre femme morte.*

*Elle est entre mes mains.*

*Richard Hasselthorpe*

Reynaud avait à peine atteint la dernière ligne qu'il se ruait vers la porte.

— Vous ! cria-t-il au valet médusé. Où est votre maîtresse ?

— Elle n'est pas encore rentrée, milord.

Reynaud grimpa l'escalier quatre à quatre. C'était impossible. Elle était forcément là. Le valet devait dormir quand elle était rentrée. Cette lettre était une plaisanterie.

Il ouvrit la porte de la chambre de Béatrice à la volée.

Quick bondit du fauteuil sur lequel elle était assise.

— Mon Dieu, que se passe-t-il, milord ?

— Lady Blanchard n'est pas là ? demanda-t-il bien qu'il pût constater que le lit était vide.

— Non, milord. Elle est sortie cet après-midi pour se rendre au Parlement, et elle n'est pas rentrée.

Dieu du ciel ! Reynaud baissa les yeux sur la lettre qu'il n'avait pas lâchée. *Elle est entre mes mains.* La propriété d'Hasselthorpe était à des heures de route de Londres. Et l'aube arriverait très vite.

Ils roulaient depuis des heures. Béatrice se raidissait à chaque virage un peu brusque, car ses mains liées dans son dos l'empêchaient de se raccrocher à la portière. Et elle avait peur, si elle perdait l'équilibre, de tomber face contre le plancher. Hasselthorpe ne se donnerait probablement pas la peine de la rattraper.

Elle essaya de flétrir les doigts, mais n'y parvint pas. Ses mains commençaient à être sérieusement engourdis. Elle se souvint que Reynaud lui avait raconté avoir marché des jours entiers à travers bois, les mains pareillement ligotées. Comment avait-il pu supporter aussi longtemps une telle torture ? N'avait-il pas craint de perdre l'usage de ses mains ? Elle regrettait, à présent, de ne pas lui avoir exprimé sa compassion avec plus de chaleur.

Et de ne pas lui avoir dit qu'elle l'aimait.

Elle ferma les yeux, et mordit dans son bâillon pour retenir ses larmes. Elle ne voulait pas qu'Hasselthorpe soit témoin de son désarroi. Mais elle regrettait tellement – tellement ! – de ne pas avoir avoué son amour à Reynaud. Ce n'était probablement pas réciproque. Il avait fait montre d'affection, de passion, mais rien de plus. Rien, en tout cas, qu'on pût appeler de l'amour.

Sans doute n'avait-il plus la capacité d'aimer au sens romantique du terme, mais Béatrice avait l'intuition que pour avoir la chance de connaître, au moins une fois dans sa vie, le véritable amour, il fallait consentir des sacrifices. Accepter de mettre un genou en terre devant l'autre, et ne pas hésiter à lui dévoiler son cœur.

Elle s'en sentait capable. Reynaud, lui, n'y arriverait pas. Ou ne se l'autoriserait pas. Mais au fond quelle importance ? Elle avait découvert que l'amour n'avait pas forcément besoin d'être partagé pour s'épanouir. Le sien, en tout cas, continuait de grandir, telle une fleur magnifique.

La voiture vira soudain, et Béatrice, prise de court, ne put se raidir suffisamment. Son épaule heurta douloureusement la paroi de l'habitacle.

— Ah, fit lord Hasselthorpe, qui n'avait pas prononcé un mot depuis leur départ. Nous sommes arrivés.

Béatrice tordit le cou pour tenter d'apercevoir quelque chose, mais tout n'était que ténèbres. Ils semblaient, cependant, remonter une allée courbée.

Puis la voiture s'immobilisa.

Un valet ouvrit la portière, et Béatrice tenta d'accrocher son regard, dans l'espoir de gagner sa sympathie. Hélas, après avoir jeté un bref coup d'œil à son maître, il garda les yeux baissés. Elle comprit qu'il ne faudrait pas attendre d'aide de ce côté-là.

— Venez, milady, lui ordonna Hasselthorpe en la forçant à se lever.

Il la poussa hors de la voiture, et elle faillit perdre l'équilibre sur le marchepied. Heureusement, le valet lui tint un instant le bras pour la soutenir. Béatrice tenta encore de croiser son regard. Cette fois, il fronça légèrement les sourcils. Tout espoir n'était peut-être pas perdu, après tout.

Mais déjà lord Hasselthorpe la pressait d'avancer vers une imposante demeure dont une seule fenêtre, au rez-de-chaussée, était éclairée.

À peine eurent-ils gravi le perron que la porte s'ouvrit sur un vieux majordome, un chandelier à la main.

— Bonsoir, milord, dit-il, s'inclinant respectueusement, l'air si imperturbable que Béatrice se demanda si lord Hasselthorpe

avait l'habitude d'amener chez lui des femmes ligotées et bâillonnées.

Ce dernier ne se donna même pas la peine de saluer le majordome. Il tira Béatrice à l'intérieur.

Mais le vieux domestique s'éclaircit la voix après leur passage.

— Milady est ici, milord.

Lord Hasselthorpe s'arrêta si brusquement que Béatrice trébucha.

— Quoi ? tonna-t-il, la retenant machinalement par le bras.

Le majordome ne parut pas s'offusquer du ton de son maître.

— Lady Hasselthorpe est arrivée hier soir. Elle dort actuellement dans sa chambre.

Lord Hasselthorpe fusilla le plafond du regard, comme s'il pouvait voir sa femme à travers. De toute évidence, la présence de son épouse était une surprise. Béatrice éprouva un — prudent — regain d'optimisme. Lady Hasselthorpe n'était pas réputée pour son intelligence, mais elle n'irait quand même pas féliciter son mari d'amener à la maison une comtesse qu'il avait enlevée ?

À condition, toutefois, que lady Hasselthorpe la voie. Ce qui n'était pas certain. Car après avoir arraché le chandelier des mains du majordome, lord Hasselthorpe l'entraîna vers l'arrière de la maison. Ils empruntèrent un corridor si étroit qu'il fut obligé de la pousser devant lui. Le corridor se terminait par un escalier en spirale qui s'enfonçait dans les entrailles de la maison. Béatrice l'emprunta en frissonnant. Les marches de pierre étaient usées, et glissantes. Si elle tombait, elle risquait de se rompre le cou. Était-ce ce que souhaitait lord Hasselthorpe ? Voulait-il la tuer pour se venger du triomphe de Reynaud au Parlement ? Mais pourquoi l'amener jusqu'ici ? Cela n'avait aucun sens.

Hasselthorpe ouvrit une porte et ils débouchèrent dans une salle voûtée, qui évoquait quelque cachot moyenâgeux. La maison avait dû être construite sur les restes d'un ancien château. Hasselthorpe poussa Béatrice contre un mur ; elle

entendit le raclement d'une chaîne, sentit le métal froid sur ses poignets.

— Vous resterez ici jusqu'à ce que votre fumier de mari vienne prendre votre place, lâcha-t-il en reculant.

Béatrice n'eut pas le temps de répondre qu'il avait déjà tourné les talons, l'abandonnant dans l'obscurité.

Elle tira sur sa chaîne dans l'espoir que l'anneau dans le mur serait rouillé. Mais il était solidement fixé. Il ne lui restait donc plus qu'à attendre. Debout, car la chaîne n'était pas assez longue pour lui permettre de s'asseoir. Mourrait-elle enchaînée à ce mur ? Ou l'un des domestiques d'Hasselthorpe finirait-il par la secourir ? Elle pensa à Reynaud, à son regard sombre, à sa bouche si douce, à ses mains expertes, et ses yeux s'emplirent de larmes à l'idée de ne plus jamais le revoir.

Car elle savait qu'il ne viendrait pas à sa rescousse.

Il lui avait déclaré sans détour qu'il préférerait mourir plutôt que d'être de nouveau prisonnier.

Couché sur l'encolure de sa monture, Reynaud galopait à bride abattue. Il avait échangé son propre cheval deux heures plus tôt, contre la meilleure bête d'un aubergiste, qu'il avait réveillé et qui lui avait réclamé, en prime, une somme exorbitante. L'animal manquait de grâce, mais il était endurant et rapide.

Or, c'était tout ce qui importait à Reynaud à présent.

Une sacoche était attachée à sa selle. Il y avait entassé les bijoux de sa mère, et tout l'or qu'il avait pu trouver à Blanchard House. Il avait aussi emporté deux pistolets, histoire de dissuader d'éventuels voleurs de grand chemin – encore que l'allure à laquelle il fonçait risquait d'en décourager plus d'un.

Ses membres le faisaient souffrir, ses mains étaient engourdis, mais il n'en avait cure. Il filait ventre à terre dans la nuit, au risque de se rompre le cou en même temps que celui de son cheval, mais ne s'en souciait pas davantage. S'il n'était pas à destination avant l'aube, Hasselthorpe tuerait Béatrice, et il n'aurait plus aucune raison de vivre de toute façon.

Quelle ironie, tout de même ! Ces derniers temps, il n'avait été obsédé que par ce qu'il avait perdu, sans voir ce qu'il avait gagné. Il avait désespérément voulu récupérer son titre, son argent, ses terres, alors que tout cela n'était *rien* sans Béatrice à ses côtés.

Par Dieu ! Il allait la perdre, songea-t-il, au désespoir, sentant les larmes rouler sur ses joues. L'aube n'allait plus tarder. Il éperonna son cheval bien qu'il n'eût plus guère d'illusions. Il n'arriverait jamais à temps.

Mais il tuerait cette ordure. Il vengerait la mort de Béatrice dans le sang. Et ensuite, il se supprimerait.

Car si elle n'était plus de ce monde, il n'aurait plus aucune raison de vivre.

*La princesse Sérénité voyagea toute la nuit. Quand les premiers rayons du soleil caressèrent la terre, elle atteignit l'endroit où elle avait rencontré Longue Épée un an plus tôt. C'était un lieu désolé, dépourvu d'arbres et même d'herbe. La princesse regarda autour d'elle, mais ne vit aucune autre créature vivante. Au moment où elle se demandait si elle n'était pas venue en vain, une crevasse s'ouvrit dans le sol, et le roi des Gobelins surgit des entrailles de la terre.*

*Ses yeux orange brillèrent lorsqu'il découvrit la princesse.*

*— Qui es-tu ? demanda-t-il en souriant, découvrant ses canines jaunes.*

*— Je suis la princesse Sérénité. Et je suis venue prendre la place de mon mari dans le royaume des Gobelins...*

Il faisait si noir qu'elle avait perdu toute notion du temps. Elle n'aurait su dire si elle croupissait dans ce cachot depuis des minutes ou des heures. En revanche, tout n'était pas silencieux, comme elle l'avait cru au début. Elle entendait de temps à autre des petites cavalcades sur le sol de pierre – sans doute des rats. Et de l'eau qui s'écoulait goutte à goutte. Étant seule dans l'obscurité, ces bruits auraient dû ajouter à sa frayeur. Or ils la rassuraient presque. Elle serait sans doute devenue folle si, en plus de ne rien voir, elle avait eu l'impression d'être sourde.

Tout à coup, elle entendit des pas, éloignés d'abord, mais qui se rapprochaient. Elle se redressa, s'efforçant d'apparaître calme et brave. Reynaud s'était montré courageux tout au long de sa captivité, et elle ferait de même. Elle était comtesse, à présent. Elle affronterait la mort les yeux secs.

La porte s'ouvrit, et la lumière d'une lanterne déchira soudain les ténèbres, l'aveuglant temporairement.

— Béatrice !

Juste ciel ! Ce n'était pas possible ! Plissant les yeux, elle reconnut la silhouette de son mari. Il était tête nue, et portait une sacoche de cuir. Oubliant qu'elle était bâillonnée, elle se jeta en avant pour l'avertir du sort qu'Hasselthorpe lui réservait.

— Ne la touchez pas, ordonna Hasselthorpe.

Reynaud se poussa de côté, révélant Hasselthorpe qui pointait un pistolet sur lui.

— Vous pouvez constater qu'elle n'est pas blessée, reprit-il. À présent, donnez-moi l'argent.

Reynaud ne se retourna même pas. Il gardait les yeux rivés sur Béatrice.

— Ôtez-lui son bâillon.

— Vous avez déjà...

Cette fois, Reynaud tourna la tête.

— Ôtez-lui son bâillon, gronda-t-il.

Lord Hasselthorpe fronça les sourcils, puis, sans quitter Reynaud des yeux, il s'avança jusqu'à Béatrice et dénoua son bâillon.

— Reynaud ! cria-t-elle aussitôt. Il va te tuer !

— Fermez-la ! lui intima Hasselthorpe.

Reynaud s'avança, oublieux, semblait-il, du pistolet braqué sur lui. Il fixa un moment Hasselthorpe avant de se tourner vers Béatrice :

— T'a-t-il fait du mal ?

— Non, murmura-t-elle. Reynaud, tu ne peux pas...

— Chut, la coupa-t-il. Tu es vivante. C'est l'essentiel.

— Elle est vivante et je veux l'argent, s'impatienta Hasselthorpe.

— Quelle garantie me donnez-vous qu'elle sera libérée ? demanda Reynaud en fixant sa femme comme s'il cherchait à mémoriser ses traits.

Béatrice frémit.

— Reynaud, fit-elle d'une voix suppliante.

— Mon épouse est ici, répondit Hasselthorpe. Elle n'a rien à voir avec tout ceci. Je lui confierai lady Blanchard, et elles rentreront toutes deux à Londres. J'ai déjà envoyé un valet la chercher.

— Vous n'emmenez pas votre femme avec vous ?

— Pourquoi ferais-je une chose pareille ?

Reynaud esquissa un sourire. Comment pouvait-il trouver ceci amusant ?

— Parce que vous éprouvez des sentiments, peut-être.

— Je n'ai pas de temps à perdre avec les sentiments, répliqua Hasselthorpe. Si vous voulez que votre femme voie le jour se lever...

— Très bien, acquiesça Reynaud.

Il jetait sa sacoche aux pieds de lord Hasselthorpe lorsque lady Hasselthorpe apparut.

— Tu ne m'avais pas prévenue que nous aurions des invités, Richard ! s'exclama-t-elle, comme si se réveiller avant l'aube pour accueillir des visiteurs dans un cachot était parfaitement normal.

Et elle ne parut même pas s'apercevoir que son mari pointait un pistolet sur l'un des « invités ».

Elle fit mine de s'avancer, mais le valet qui l'accompagnait s'interposa.

— Ce n'est pas recommandé, milady. L'endroit est sale.

Lord Hasselthorpe fit un signe de tête au valet. La vraie raison de ce refus, c'était qu'il ne voulait pas qu'Adriana s'approche de Reynaud.

— Je voudrais que tu raccompagnes lady Blanchard à Londres, ma chérie, expliqua-t-il. Elle est un peu souffrante, et je dois rester avec lord Blanchard pour m'entretenir avec lui d'affaires importantes.

De sa main libre, il défit les chaînes qui retenaient Béatrice prisonnière.

— Reynaud, plaida la jeune femme, le cœur serré, je ne peux pas t'abandonner ici.

Lord Hasselthorpe adressa un regard dur à Reynaud.

— Vous connaissez les termes de notre marché.

— Laissez-moi lui parler.

— Comme vous voulez.

Reynaud se pencha à son oreille. Béatrice aurait voulu l'étreindre, mais ses poignets étaient toujours liés dans son dos.

— Tu dois partir avec lady Hasselthorpe, lui chuchota-t-il.

Elle sentit les larmes lui monter aux yeux.

— Non, Reynaud. Tu m'as juré que tu ne laisserais plus jamais personne te dominer.

— Eh bien, j'avais tort. J'étais stupide et vaniteux, et j'ai failli ne pas m'en apercevoir à temps. J'ai failli te perdre. Mais ça n'arrivera pas.

— Reynaud...

— Chut. Tu m'as demandé l'autre jour si je t'aimais. Oui, je t'aime. Je t'aime plus que ma propre existence. Je veux que tu vives. Alors si je te demande de partir, fais-le pour moi, d'accord ?

Que pouvait-elle répondre à cela ? Il était prêt à se sacrifier pour elle, et il voulait qu'elle quitte tranquillement ce cachot et l'y abandonne. Elle secoua la tête, la gorge nouée.

Il prit son visage entre ses mains, plongea les yeux dans les siens. Et pour la première fois, elle vit le jeune homme du portrait, son regard assuré et espiègle.

— Tu vas le faire, dit-il. Tu vas vivre pour moi.

— Je t'aime, murmura-t-elle, et le visage de Reynaud s'illumina.

Il laissa retomber ses mains et, d'une démarche mal assurée, Béatrice sortit du cachot. Lord Hasselthorpe échangea quelques mots avec sa femme, qui protesta, mais elle n'entendit rien. Tout ce qu'elle savait, c'était qu'elle abandonnait Reynaud à son sort. Elle se retourna une dernière fois sur le seuil.

Reynaud s'agenouillait devant le mur où elle avait été enchaînée. Trois anneaux y étaient scellés. Elle avait été attachée à celui du milieu, mais le valet avait passé les chaînes dans les deux autres, et les enroulait à présent autour des poignets de Reynaud sous le regard d'Hasselthorpe.

Le sol devait être dur sous ses genoux et les chaînes mordre dans sa chair, pourtant, lorsqu'il croisa le regard de Béatrice, il sourit.

Il sourit, alors même qu'on l'enchaînait les bras en croix.

Lorsqu'il avait retrouvé la liberté, des mois plus tôt, Reynaud s'était juré de ne plus jamais se laisser capturer vivant.

Il s'était promis de mourir plutôt que de retomber entre des mains ennemis, et il était sincère.

Pourtant, il venait de briser cette promesse qu'il s'était faite à lui-même. Il se retrouvait enchaîné à un mur, et ne songeait pas à s'en plaindre. Peu lui importait son sort, pourvu que Béatrice fût vivante.

Hasselthorpe ouvrit la sacoche afin de s'assurer qu'elle contenait bien les bijoux.

— Magnifique, commenta-t-il avant de la refermer et de s'adresser au valet : Assure-toi que mon cheval est prêt. Le bateau appareille dans deux heures, et je ne voudrais pas le manquer.

Pour la première fois, le domestique parut s'interroger.

— Et lui ? demanda-t-il en désignant Reynaud.

— Ça ne te regarde pas, répliqua Hasselthorpe d'un ton glacial.

L'homme dansa d'un pied sur l'autre.

— Mais on va m'accuser...

— De quoi ?

— Pour lui, répondit le valet, indiquant Reynaud du menton. Vous ne serez plus là, et je me retrouverai avec un aristocrate mort sur les bras. Le premier qu'on accusera, ce sera moi.

Reynaud sourit. Le valet venait de marquer un point.

— Par le diable ! explosa Hasselthorpe. Je...

À cet instant, la porte se rouvrit à la volée.

Lady Hasselthorpe fit irruption dans le cachot, suivie de Béatrice.

Nom de Dieu ! Reynaud tira sur ses chaînes, mais les anneaux étaient fixés solidement. Hasselthorpe avait pivoté en direction de la porte, et son pistolet était maintenant pointé sur Béatrice.

— Va-t'en ! lui ordonna Reynaud.

Mais Béatrice le regardait avec détermination.

Reynaud tira de nouveau sur ses chaînes, de toutes ses forces. Et cette fois, il eut l'impression qu'un anneau bougeait.

Hasselthorpe se retourna vers lui et leva son arme.

— Non ! hurla Béatrice.

Lady Hasselthorpe se précipita sur son mari.

— Richard ! Aurais-tu perdu l'esprit ?

— Béatrice ! cria Reynaud en plongeant en avant, arrachant l'anneau qui lui retenait le poignet droit.

Hasselthorpe voulut tirer, mais lady Hasselthorpe le gênait. Puis Béatrice, bon sang, *Béatrice* se jeta sur lui.

La détonation fut assourdissante.

Un instant, tout le monde demeura pétrifié.

— Béatrice... murmura Reynaud.

Elle le regarda, hébétée, puis tendit la main vers lui.

Du sang lui maculait les doigts.

La détonation avait rendu Béatrice presque sourde, pourtant, le rugissement de Reynaud lui fit vibrer les tympans. On aurait dit un lion enragé. Ou quelque archange vengeur descendu du ciel pour s'en prendre à un mortel. De sa main libre, il voulut se saisir d'Hasselthorpe. Celui-ci recula d'un bond, et heurta Béatrice. Il lui agrippa le bras.

C'était la chose à ne pas faire.

Reynaud rugit de plus belle et bondit. L'anneau qui retenait son autre poignet explosa littéralement de la muraille, et il se jeta sur Hasselthorpe.

Lady Hasselthorpe hurla.

Reynaud frappa violemment son mari au visage. Ce dernier s'écroula à terre, et Reynaud tomba sur lui, le bourrant sans relâche de coups de poing en pleine figure.

Lady Hasselthorpe étreignit le bras de Béatrice.

— Arrêtez-le ! Il va le tuer !

Elle avait raison. Reynaud ne semblait pas vouloir s'arrêter, alors que son adversaire avait depuis longtemps cessé de résister.

— Reynaud ! crie-t-elle. *Reynaud* !

Il s'immobilisa abruptement, la respiration haletante, le poing en sang.

Béatrice s'approcha de lui et lui caressa les cheveux d'une main hésitante.

— Reynaud...

Il se tourna soudain vers elle, et pressa le visage contre son ventre en l'agrippant aux hanches.

— Tu es blessée.

— Non, souffla-t-elle sans cesser de lui caresser les cheveux. C'est son sang. La balle a dû ricocher contre le mur et le toucher. Tu m'as sauvée.

Il se releva.

— Non, c'est toi qui m'as sauvé. J'étais perdu et brisé, et tu m'as ramené parmi les vivants.

Il l'attira à lui, elle se lova volontiers dans les bras de l'homme qu'elle aimait.

Et qui l'aimait en retour.

## 20

*Les paroles de la princesse arrachèrent un éclat de rire au roi des Gobelins.*

— *Ma chère, vous ferez honneur à ma petite ménagerie,* déclara-t-il.

*Il tendit sa main calleuse. La princesse Sérénité posa sa belle main blanche sur sa paume ouverte. C'est alors que Longue Épée surgit, ventre à terre.*

— Arrêtez ! cria-t-il. Arrêtez tout de suite ! J'ignore ce que projette ma femme, mais quand j'ai découvert à mon réveil qu'elle n'était plus là, j'ai tout de suite soupçonné le pire. Et je viens l'empêcher.

— Ah, soupira le roi des Gobelins. Malheureusement, tu arrives trop tard. J'ai déjà conclu un pacte avec ta femme. Tu ne peux plus rien faire. Elle m'appartient, désormais...

— Que va-t-il advenir de lord Hasselthorpe ? s'enquit Béatrice, plus tard – beaucoup plus tard – ce jour-là.

Elle était assise à sa coiffeuse, en chemise de nuit, et se brossait les cheveux.

Reynaud, qu'elle apercevait dans la glace, était allongé sur le lit, et son peignoir entrouvert laissait voir son torse nu. Il s'était débarrassé de ses chaussures et de ses bas, mais portait encore son pantalon.

Elle avait été à deux doigts de le perdre, et cela la hantait encore. S'il n'avait tenu qu'à elle, elle l'aurait suivi toute la journée comme son ombre. Mais ils avaient dû se séparer tôt dans la matinée. Reynaud s'était chargé de conduire lord Hasselthorpe en prison, tandis qu'elle était rentrée directement à Londres en compagnie d'une lady Hasselthorpe en plein désarroi. La pauvre ignorait tout des agissements de son époux,

qu'elle semblait sincèrement aimer. Béatrice avait passé tout le trajet à tenter de la réconforter.

Elle n'avait retrouvé Reynaud que peu de temps après le dîner. Il l'avait embrassée brièvement, avant de monter prendre un bain. Ses cheveux étaient encore humides, du reste, et elle avait envie de les toucher. Mais elle se retint. Elle se sentait inexplicablement timide.

— Il sera accusé de trahison et de meurtre, répondit-il. Sa culpabilité ne faisant aucun doute, il sera pendu.

Béatrice frissonna.

— C'est terrible pour lady Hasselthorpe, murmura-t-elle en posant sa brosse sur la coiffeuse. Il n'a vraiment informé les Français de votre position que pour se débarrasser de son frère ?

Reynaud haussa les épaules.

— Je suppose qu'il a reçu de l'argent en échange de sa trahison. Mais son principal mobile, c'était d'obtenir le titre qui revenait à son frère.

— Quel homme épouvantable.

— En effet.

Béatrice pivota sur son tabouret pour le regarder droit dans les yeux.

— Je n'ai pas eu l'occasion de te remercier pour ton action en faveur du projet de M. Wheaton.

— Tu n'as pas à me remercier. Ceux à qui cette loi profitera sont d'anciens soldats. Ce sont mes hommes. J'aurais dû m'y intéresser plus tôt au lieu de ne m'inquiéter que de mon sort.

La jeune femme se releva et s'approcha du lit.

— Tu avais tout perdu. Il était normal que tu cherches à regagner tes biens.

Il secoua la tête.

— Non. Je ne pensais que titre, argent et terres. Je n'ai songé à ce qui était vraiment important que lorsqu'il a été presque trop tard.

La gorge serrée, Béatrice s'assit sur le lit, et lui caressa le torse.

— Et c'est quoi, l'important ?

Il s'empara de sa main et la porta à ses lèvres.

— Toi, souffla-t-il. Toi, et rien que toi. Je l'ai compris en me rendant chez Hasselthorpe. Seigneur, Béatrice, j'ai chevauché pendant des heures en pensant que j'allais te perdre si je n'arrivais pas à temps.

— J'ai cru que tu ne viendrais pas, avoua-t-elle.

Il ferma les yeux.

— Tu devais être terrifiée. Et tu devais me détester.

— Non, assura-t-elle, et cette fois, ce fut elle qui lui embrassa la main. Je ne pourrai jamais te détester. Je t'aime.

L'attrapant par la taille, il la fit basculer sous lui.

— Fais très attention à ce que tu dis, murmura-t-il contre ses lèvres. Et ne le répète pas si tu ne le penses pas vraiment.

Elle prit son visage entre ses paumes.

— Je pourrais monter sur les toits pour le crier, Reynaud. Je t'aime. Je t'aimais déjà avant que tu ne fasses irruption pendant le thé d'oncle Reggie. Je t'ai aimé le jour où j'ai découvert ton portrait dans le salon bleu, Reynaud. Et je t'aime plus que jamais. Je...

Il s'empara de ses lèvres, la réduisant au silence. Elle enfouit les doigts dans ses cheveux, s'émerveillant de leur douceur. Il était vivant. Elle était vivante. Un bonheur immense la submergea, et elle écarta les cuisses en manière d'invitation.

Par chance, il avait la même idée en tête.

— Tu es mienne, Béatrice, chuchota-t-il en déboutonnant son pantalon. Tu es mienne pour toujours.

Il retroussa sa chemise de nuit, et elle sentit son érection se presser contre ses chairs. Il la pénétra d'un seul coup de reins, et s'immobilisa.

La jeune femme ondula lascivement sous lui, en même temps qu'elle contractait ses muscles intimes.

— Seigneur, Béatrice ! Tu me tues ! souffla-t-il.

— C'est vrai ?

— Oui, gémit-il. Mais je mourrai heureux.

— Alors mourons ensemble.

Et elle l'embrassa avec ardeur, car les mots lui manquaient pour exprimer la profondeur de son amour.

Probablement comprit-il. Il commença à se mouvoir doucement en elle, les yeux rivés aux siens.

La jouissance qui les balaya peu après, telle une monstrueuse déferlante, les laissa rompus, comblés, le souffle court et l'esprit en paix.

— Je t'aime, Béatrice, souffla Reynaud comme elle lui caressait tendrement le dos. Aujourd'hui et pour toujours.

Elle sourit.

— Moi aussi, je t'aime. Aujourd'hui et pour toujours.

C'était comme un nouveau départ. Une sorte de pacte.

Qu'ils scellèrent d'un long baiser.

— Ainsi il a enfin été condamné, déclara Hartley à mi-voix, un mois plus tard.

— Et il sera pendu avant la fin de l'année, précisa Reynaud sur le même ton.

Les messieurs s'étaient regroupés dans un coin du salon bleu, mais les dames n'étaient pas loin, et ce n'était pas un sujet pour leurs oreilles sensibles.

— Il l'a bien mérité, commenta Reginald St Aubyn. Croyez-moi, je ne l'aurais jamais fréquenté si j'avais su qu'il avait prémedité la mort de son frère, et que c'était un traître à la Couronne. Bonté divine !

— Personne ne s'en doutait, le rassura Munrœ. Vous n'avez rien à vous reprocher.

— Ah, fit Reginald, qui parut surpris. Eh bien, merci.

Reynaud retint un sourire. Il avait fini par s'habituer à la présence d'« oncle Reggie », et si les deux hommes n'étaient pas encore intimes, ils s'entendaient de mieux en mieux. De toute façon, Reynaud l'aurait supporté quoi qu'il arrive. Reggie avait élevé Béatrice, et elle l'adorait. Le reste n'avait pas d'importance.

Il jeta un regard à Béatrice qui discutait avec lady Munrœ. Elle portait une robe rose pâle, et les saphirs des Blanchard qui scintillaient à son cou semblaient bien ternes comparés à l'éclat de son teint. S'ils avaient été seuls, Reynaud l'aurait soulevée dans ses bras, et l'aurait emportée dans leur chambre. Il avait l'intuition que la nécessité de lui prouver son amour ne s'altérerait jamais. Mais pour l'heure, ils recevaient du monde,

et il devrait encore patienter un moment avant d'avoir Béatrice pour lui seul.

Il venait de se détourner lorsqu'un brouhaha chez les dames le fit regarder de nouveau dans leur direction. Béatrice, remarqua-t-il, venait de poser un paquet sur les genoux d'Emeline.

— Qu'est-ce qu'elles manigancent ? demanda Hartley à côté de lui.

— Je n'en ai pas la moindre idée, répondit Reynaud.

— Ces messieurs parlent encore de cet horrible traître, commenta tante Cristelle sans s'adresser à quelqu'un en particulier.

Béatrice jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Ils s'étaient rassemblés dans un coin de la pièce, et elle savait que lord Hasselthorpe était l'un de leurs sujets de conversation préféré du moment. Pour sa part, elle avait une autre préoccupation en tête.

— Ouvrez-la, dit-elle à Emeline, parlant de la boîte qu'elle venait de déposer sur ses genoux.

— Vous n'avez pas de raison de me faire de cadeau, observa Emeline, qui semblait toutefois ravie.

— En fait, expliqua Béatrice, c'est aussi pour lady Vale, lady Munrœ et moi-même. Mais vous allez comprendre.

Emeline souleva le couvercle de la boîte, et découvrit quatre livres reliés chacun d'une couleur différente. L'un était bleu, l'autre jaune, le troisième lavande et le dernier pourpre.

Emeline leva les yeux vers Béatrice.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Regardez à l'intérieur.

Emeline choisit le bleu, l'ouvrit, et poussa un cri.

— Ô mon Dieu ! J'avais presque oublié !

Tante Cristelle se pencha.

— De quoi s'agit-il ?

— D'un recueil de contes de fées que notre nurse nous lisait, à Reynaud et à moi, quand nous étions petits, expliqua Emeline.

J'avais confié l'exemplaire original à Melisande pour qu'elle le traduise.

— Et j'ai donné ma traduction à Helen pour qu'elle la transcrive au propre, intervint Melisande. Elle a une très belle écriture.

Helen rougit.

— Merci.

— Elle m'a rendu un paquet de feuillets — elle avait fait quatre copies — dont je ne savais trop quoi faire, ajouta Melisande. Quand Béatrice a épousé Reynaud, je lui ai donné le tout pour qu'elle en fasse un livre. Je ne me doutais pas qu'elle en confectionnerait quatre !

— Nous y avons travaillé toutes les quatre, intervint Béatrice, alors j'ai pensé qu'il serait bien d'avoir chacune notre exemplaire.

— Merci, lui dit Emeline. Et merci à vous, Helen et Melisande.

La porte du salon s'ouvrit au même moment.

— Le dîner est servi, milady, annonça le majordome.

— Parfait, répondit Béatrice.

Reynaud quitta ses compagnons pour s'approcher de tante Cristelle.

— Je sais qu'un gentleman n'est pas censé escorter son épouse à la salle à manger, mais nous sommes encore jeunes mariés. Puis-je avoir une dispense pour cette fois, ma tante ?

— Tu n'es qu'un garnement, dit-elle en le fusillant du regard, mais, après tout, c'est Noël, alors je te pardonne. Occupe-toi de ta femme. Et vous tous, ajouta-t-elle, désignant le reste de l'assemblée masculine, escortez vos épouses. Quant à vous — elle pointa le doigt en direction d'oncle Reggie, qui s'alarmait déjà —, vous me donnerez le bras !

Reynaud vint offrir son bras à Béatrice.

— Vous ai-je déjà souhaité un joyeux Noël, madame ? s'enquit-il.

— Oui. Et même plusieurs fois. Mais je ne me lasse pas de l'entendre.

— Et je ne me lasserai pas de le répéter. Alors permets-moi de te le redire encore une fois : Joyeux Noël, mon amour.

Et sur ces mots, il l'embrassa.

# Épilogue

*Longue Épée tomba à genoux devant le roi des Gobelins. Puis, dégainant son épée magique, il la déposa sur le sol aux pieds du souverain.*

— Je vous donnerai mon épée, bien que je risque ma vie, à condition que vous libériez ma femme, dit-il.

*Le roi des Gobelins fut si médusé que ses yeux orange lui sortirent presque des orbites.*

— Tu serais prêt à mourir pour cette femme ?

— Avec joie, répondit Longue Épée.

*Le roi des Gobelins se tourna alors vers la princesse Sérénité.*

— Et toi, tu serais disposée à te sacrifier éternellement pour cet homme ?

— Je vous l'ai déjà dit, répondit la princesse.

— Argh ! se récria le roi des Gobelins, au comble de la frustration, en tirant sur ses cheveux verts. Ainsi, c'est un Amour Véritable ! Une chose horrible, car je ne possède aucun maléfice assez puissant contre l'Amour Véritable.

*Il voulut ramasser l'épée, mais le métal lui brûla les doigts.*

— Ah ! Même l'épée est contaminée par l'amour ! Tout cela n'était décidément pas prévu !

*Et le roi des Gobelins, réduit à l'impuissance, disparut dans la crevasse par laquelle il avait surgi.*

*La princesse Sérénité s'agenouilla devant son mari, qui était encore à genoux dans la poussière, et lui prit les mains.*

— Je ne comprends pas, dit-elle. Tu haïssais le royaume des Gobelins. Alors pourquoi avoir voulu empêcher mon sacrifice ?

*Longue Épée porta les mains de sa femme à ses lèvres, et les embrassa l'une après l'autre.*

— La vie sans toi aurait été plus effroyable que l'éternité dans le royaume des Gobelins.

— Alors tu m'aimes ? murmura-t-elle.

— De tout mon cœur.

Princesse Sérénité jeta un regard à l'endroit où le roi des Gobelins se tenait encore quelques minutes plus tôt.

— Crois-tu qu'il reviendra ?

Longue Épée sourit.

— Ne l'as-tu pas entendu, ma douce ? Nous possédons un talisman plus puissant que le roi des Gobelins lui-même. C'est l'amour que nous éprouvons l'un pour l'autre.

Et sur ces mots, il l'embrassa.

FIN